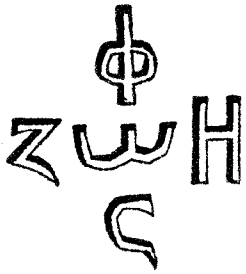
LVMIERE ET VIE

Sainte Marie, Mère de Dieu



BIMESTRIEL 16 JUILLET 1954

LVMIÈRE ET VIE

REVUE DE FORMATION DOCTRINALE CHRETIENNE

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS
AU COLLEGE THEOLOGIQUE DOMINICAIN
DE SAINT - ALBAN - LEYSSE (SAVOIE)
SOUS LA DIRECTION DU P. A. GRAIL O.P.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements sont d'un an. Ils partent soit de Décembre 1952, soit de Juin 1953, soit de Janvier 1954.

	Abonnement ordinaire	Abonnement de soutien	le N°
Pour la France	1.000 frs	1.500 frs	250 frs
Pour l'Etranger	1.300 frs	2.000 frs	250 frs
Pour la Suisse ..... (C.C.P. Colomban Frund, Fribourg II a 1975)	15 frs s.	20 frs s.	3 frs s.
Pour la Belgique et le Luxembourg ..... (exclusivité à notre dépositaire : La Pensée Catholique, 40, avenue de la Renaissance, Bruxelles, C.C.P. 129152.	200 frs b.	250 frs b.	45 frs b.
Pour les U.S.A. et le Canada .. (Représentant : Periodica, Inc. 5112 av. Papineau, Montréal 34, Canada).	$ 4.50	$ 6.00	$ 1.00

— La première année est épuisée.

— Pour tout changement d'adresse, joindre 45 frs en timbres.

— Pour tout paiement bien mettre au dos du mandat notre référence ou toutes indications utiles sur ce versement.

Le numéro spécial (n° 11) est en vente au prix de 400 frs (à l'étranger, selon le cours du change).

REDACTION — ADMINISTRATION

« LUMIERE ET VIE »

SAINT-ALBAN-LEYSSE (SAVOIE)

C. C. P. Lyon 3038-78

S O M M A I R E

NUMERO XVI JUILLET 1954

S. S. PIE XII.

ENCYCLIQUE FULGENS CORONA 3

M.-A. BERROUARD, O. P.

LA FOI DE SAINTE MARIE .. .. — 19

Marie, modèle et éducatrice de notre foi.

M.-J. NICOLAS, O. P.

MARIE, MÈRE DE DIEU 35

Le plus grand titre donné à Marie dès le Concile d'Ephèse.

M. MELLET, O. P.

MARIE, NOTRE MÈRE 55

Marie est non seulement Mère de Dieu, mais mère de tous les croyants.

Jean GUITTON.

LA FORCE DE LA VIERGE 77

Dans sa douceur, Marie est la « femme forte » de l'Ecriture. Force voilée mais héroïque.

M.-B. DE VAUX SAINT-CYR, O. P.

GRANDEUR DE MARIE ET IDÉAL ÉVANGÉLIQUE .. 95

La grandeur spirituelle de la Vierge s'inscrit dans les lignes les plus profondes du Nouveau Testament.

CHRONIQUES

Bernard VERNIER.

LE CORAN ET LES DEUX TESTAMENTS 109

La dépendance du lieu sacré de l'Islam à l'égard de la Bible : Ancien et Nouveau Testament.

LIVRES

Henry DUMÉRY

Foi et Interrogation (Jean Lacroix) 131

IRÉNÉE DE LYON

Contre les Hérésies (B. de Vaux) 133

Yves CONGAR

Le Christ, Marie et l'Eglise (C. Caillon) .. 135

Dom J. DUPONT

L'utilisation apologétique de l'Ancien Testament dans les Discours des Actes (Y. Trémel) 139

etc., etc...

L'Encyclique " Fulgens Corona "

La lumineuse couronne de gloire dont Dieu a ceint le front très pur de la Vierge Mère de Dieu resplendit davantage, Nous semble-t-il, lorsque Nous Nous reportons par la pensée au jour où, voici cent ans, Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Pie IX, entouré d'un nombre imposant de cardinaux et d'évêques, déclara, prononça et définit solennellement, dans son autorité apostolique infaillible, que « la doctrine selon laquelle la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singuliers du Dieu tout-puissant et en prévision des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée par Dieu et qu'elle doit en conséquence être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles » (Bulle dogmatique *Ineffabilis Deus*, du 8 décembre 1854).

L'oracle du Pontife fut accueilli avec joie par l'univers catholique, qui, depuis longtemps, l'attendait avec impatience. Il fut à l'origine d'un accroissement de la dévotion des fidèles pour la Sainte Vierge, source féconde entre toutes des renouveaux de la vie chrétienne. En même temps, les travaux qui devaient mettre dans une plus vive lumière la dignité et la sainteté de la Mère de Dieu connaissaient un nouvel essor.

Il semble que la Bienheureuse Vierge Marie elle-même ait voulu en quelque sorte confirmer par un prodige la sentence que le Vicaire sur terre de son divin Fils avait prononcée aux applaudissements de l'Eglise entière.

Quatre ans, en effet, ne s'étaient pas encore écoulés

que, dans un village de France, aux pieds des Pyrénées, une enfant simple et innocente voyait, à la Grotte de Massabielle, la Sainte Vierge lui apparaître. La Vierge avait un aspect juvénile et affable ; elle était vêtue d'une robe et d'un manteau blancs et portait une ceinture bleue. A l'enfant qui demandait instamment à connaître le nom de Celle qui avait daigné se montrer à elle, Celle-ci répondait, levant les yeux au ciel et souriant doucement : « Je suis l'Immaculée Conception ».

Les fidèles saisirent parfaitement la portée de l'événement, et, accourant innombrables de toutes les parties du monde en pèlerinage à la Grotte de Lourdes, ils ravivèrent leur foi, enflammèrent leur piété et s'efforcèrent de conformer leur vie aux préceptes du christianisme. Et en ce même lieu ils obtinrent aussi à maintes reprises, par leurs prières, des faits miraculeux propres à susciter l'étonnement général et à confirmer que la religion catholique est bien la seule que Dieu ait donnée aux hommes et qu'il approuve.

C'est ce que comprirent éminemment, comme il était naturel, les Pontifes romains, qui enrichirent de faveurs spirituelles et comblèrent de leur bienveillance le temple magnifique élevé en l'espace de quelques années par la piété du clergé et du peuple chrétien.

I. LE DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

En définissant, par la Lettre apostolique citée plus haut, ce point de la doctrine chrétienne comme devant être cru fermement et fidèlement par tous les chrétiens, Notre Prédécesseur ne fit que recueillir diligemment et consacrer par son autorité la voix des Pères et de toute l'Eglise, telle que, depuis les premiers âges, les siècles la lui avaient transmise.

Le dogme.

Le fondement de cette doctrine se trouve d'abord dans les Saintes Ecritures elles-mêmes. Après la malheureuse chute d'Adam, Dieu, Créateur de toutes choses, s'adresse au serpent tentateur et corrupteur par ces mots, que plusieurs Pères et Docteurs de l'Eglise, ainsi que de nombreux interprètes autorisés, appliquent à la Vierge, Mère de Dieu :

« Je placerai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne » (*Gen.*, III, 15). Car si, à un moment donné, la Bienheureuse Vierge Marie était restée privée de la grâce divine, parce que souillée dans sa conception par la tache héréditaire du péché, il y aurait eu entre elle et le serpent — du moins pendant cet espace de temps, si court qu'il eût été, — non pas l'éternelle inimitié dont il est fait mention depuis la tradition primitive jusqu'à la définition solennelle de l'Immaculée Conception de la Vierge, mais bien plutôt un certain asservissement.

En outre, les termes « pleine de grâce » (*Luc.*, I, 28) ou κεχαριτωμενη et « bénie entre les femmes » (*Ibid.* 42), par lesquels est saluée la Très Sainte Vierge, insinuent clairement — et la tradition catholique l'a toujours compris ainsi — que par « cette solennelle salutation, salutation singulière et inouïe jusque-là, la Mère de Dieu nous était montrée comme le siège de toutes les grâces divines, comme ornée de toutes les faveurs de l'Esprit divin ; bien plus, elle apparaissait comme un trésor presque infini de ces mêmes faveurs, comme un abîme insondable de grâces, de sorte que jamais elle n'avait été soumise à la malédiction » (Bulle *Ineffabilis Deus*).

Cette doctrine, dès l'Eglise primitive et sans aucune contestation, fut clairement enseignée par les Pères. Ils affirmèrent que la Bienheureuse Vierge avait été *un lis entre les épines, une terre entièrement intacte, immaculée, toujours bénie, libre de toute contagion du péché, un bois incorruptible, une source toujours limpide, la seule et unique fille, non de la mort, mais de la vie, un germe non de colère mais de grâce ; immaculée, absolument immaculée, sainte et éloignée de toute souillure de péché, plus belle que la beauté, plus sainte que la sainteté, seule sainte, celle qui — Dieu seul excepté — est supérieure à tous et qui par nature est plus belle, plus gracieuse et plus sainte que les chérubins et les séraphins eux-mêmes et toute l'armée des anges* (*Ibid., passim*).

Si l'on considère avec soin, comme il convient, ces louanges de la Bienheureuse Vierge Marie, qui oserait douter que Celle qui est plus pure que les anges et a été pure en tout temps (Cf. *ibidem*) n'ait été à tous les instants

de sa vie, même le plus bref, exempte de toute espèce de souillure du péché ? C'est donc à juste titre que saint Ephrem s'adresse en ces termes à son divin Fils : « En vérité, vous-même et votre Mère êtes les seuls qui soyez à tous égards d'une parfaite beauté. Car ni en vous, Seigneur, ni en votre Mère, il n'y a la moindre souillure » (*Carmina Nisibena*, ed. Bickell, 123). Il ressort clairement de ces paroles que, parmi tous les saints et toutes les saintes, il n'en est qu'une seule dont on puisse affirmer qu'il ne saurait être question d'elle, quel que soit le péché dont on parle.

La Mère de Dieu devait être toute pure.

Au surplus, ce privilège unique, accordé à nul autre, elle l'obtint de Dieu au titre de son élévation à la dignité de Mère de Dieu. En effet, cette mission sublime, solennellement affirmée et définie au Concile d'Ephèse contre l'hérésie nestorienne (Cf. Pius XI, Enc. *Lux veritatis*, *A.A. S.*, vol. XXIII, p. 493 sq.) et dont il ne semble pas qu'on puisse en concevoir de plus haute, postule la plénitude de la grâce divine et une âme exempte de toute tache, étant donné qu'elle requiert la dignité et la sainteté les plus élevées après celles du Christ. Bien plutôt, de cette mission sublime de Mère de Dieu semblent découler, comme d'une source cachée et très pure, tous les privilèges et toutes les grâces qui ornent son âme et sa vie à un titre suréminent. Comme le déclare, en effet, justement saint Thomas d'Aquin : « La Bienheureuse Vierge, du fait qu'elle est Mère de Dieu, possède une dignité en quelque sorte infinie à cause du bien infini qu'est Dieu » (Cf. *Summa Th.* I, q. XXV, a. 6, ad 4um). Et un auteur célèbre développe et explique la même pensée en ces termes : « La Bienheureuse Vierge... est Mère de Dieu ; donc elle est tellement pure et tellement sainte qu'après celle de Dieu on ne peut concevoir une pureté plus grande » (Corn. a Lapide, *in Matth.*, I, 16).

Du reste, pensons attentivement et considérons en particulier l'amour très ardent et très doux que Dieu porta et porte sans nul doute à la Mère de son Fils unique. Comment, dès lors, imaginer qu'elle ait été, ne fût-ce qu'un

instant, sujette au péché et privée de la grâce divine ? Dieu, certes, pouvait, en prévision des mérites du Rédempteur, l'enrichir de cet exceptionnel privilège. Qu'il ne l'ait donc pas fait, nous ne saurions même le penser. Il convenait à la Mère du Rédempteur d'être le plus possible digne de lui ; mais elle ne l'aurait pas été si la souillure du péché originel l'avait, encore qu'au seul premier instant de sa conception, rendue sujette à la sinistre domination de Satan.

On ne peut pas dire pour autant que la Rédemption du Christ s'en trouve diminuée, comme si elle ne s'étendait plus à toute la descendance d'Adam et que, de ce fait, on retirât quelque chose à la mission et à la dignité du divin Rédempteur lui-même. Si l'on scrute la question à fond et attentivement, on voit aisément que le Christ Notre-Seigneur a, en réalité, opéré de façon très parfaite la Rédemption de sa divine Mère. Car c'est en prévision de ses mérites qu'elle fut préservée par Dieu de toute souillure héréditaire du péché. Aussi bien, la dignité infinie de Jésus-Christ et son œuvre d'universelle Rédemption ne sont ni amoindries ni atténuées par ce point de doctrine ; elles sont bien plutôt exaltées au plus haut point.

C'est donc sans fondement que nombre de non-catholiques et de novateurs accusent ou critiquent notre dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, comme si nous retranchions quelque chose au culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Jésus-Christ. Tout au contraire, tout honneur et toute vénération accordés à notre Mère céleste viennent sans nul doute rehausser la gloire de son divin Fils. N'est-ce pas de lui que dérivent, comme de leur première source, toutes les grâces et tous les dons, même les plus hauts, et, au surplus, « ne sont-ce pas les parents qui sont la gloire de leurs enfants » ? (*Prov.* XVII, 6).

Permanence et universalité de la croyance.

C'est pourquoi, dès les origines de l'Eglise, ce point de doctrine fut mis chaque jour davantage en lumière et chaque jour il se répandit plus largement, tant parmi les pasteurs que dans l'esprit et le cœur du peuple chrétien. C'est ce qu'attestent, Nous l'avons dit, les écrits des Saints Pères ; c'est ce qu'attestent les Conciles et les Actes des

Pontifes romains ; c'est ce qu'attestent enfin les très anciennes liturgies où cette fête figure dans les livres saints, même les plus antiques, comme une tradition reçue des anciens.

Au surplus, même dans toutes les communautés des chrétiens d'Orient, qui depuis longtemps se sont séparés de l'unité catholique de l'Eglise, il se trouva et il se trouve encore des hommes qui, malgré leurs préjugés et leurs opinions contraires, ont embrassé cette doctrine et célèbrent chaque année la fête de la Vierge Immaculée ; or, il n'en serait certainement pas ainsi, si ces communautés ne l'avaient pas reçue dès les temps anciens, avant qu'elles se soient retranchées de l'unique bercail.

Il Nous plaît donc, un siècle après la solennelle définition par le Pape Pie IX, d'immortelle mémoire, de ce privilège singulier de la Vierge Mère de Dieu, de résumer et de conclure la cause entière en affirmant avec le même Pontife, que cette doctrine, « est, au jugement des Pères, consignée dans les Saintes Ecritures, qu'elle est par eux professée en de nombreux et imposants témoignages, qu'elle est exprimée et célébrée en d'illustres monuments d'une antiquité vénérable, qu'elle est proposée et confirmée par le suprême et si grave jugement de l'Eglise » (Bulle « *Ineffabilis Deus* »), en sorte que pour les pasteurs et l'ensemble des fidèles « rien n'est plus doux, rien n'est plus cher que d'honorer, de vénérer, d'invoquer et de prêcher partout, avec la plus grande ferveur, la Vierge Mère de Dieu conçue sans la tache originelle » (*Ibidem*).

Cent ans plus tard.

Or, il Nous semble que cette perle très précieuse, dont il y a cent ans, fut orné le saint diadème de la Bienheureuse Vierge Marie, brille aujourd'hui d'une lumière plus resplendissante, puisque, par un heureux dessein de la divine Providence, il Nous fut donné, au terme de l'Année jubilaire 1950 — Notre cœur en conserve le souvenir reconnaissant, — de définir que la vénérable Mère de Dieu fut élevée au ciel en corps et en âme. Nous satisfaisions ainsi aux vœux du peuple chrétien qui déjà s'étaient manifestés de façon particulière lors de la solennelle définition de l'Immaculée Conception de la Vierge. Alors, en effet, com-

me Nous l'écrivions dans la Lettre apostolique *Munificentissimus Deus*, « les cœurs des fidèles furent remplis d'un plus grand espoir de voir également définir au plus tôt par le Suprême Magistère de l'Eglise le dogme de l'Assomption corporelle au ciel de la Vierge Marie » (*A. A. S.*, vol. XXXV, p. 744).

Il semble donc que de ce fait tous les fidèles puissent de façon plus profonde et plus efficace tourner leur pensée et leur cœur vers ce mystère même de l'Immaculée Conception de la Vierge. Ces deux dogmes sont étroitement liés. Voilà pourquoi la solennelle promulgation et la mise en lumière de l'Assomption de la Vierge Marie au ciel — couronne et complément, peut-on dire, du premier privilège marial — ont eu pour effet de faire éclater avec plus de plénitude et de splendeur la sagesse et l'harmonie de cette admirable disposition divine, par laquelle Dieu a voulu que la Bienheureuse Vierge Marie soit exempte de toute souillure originelle.

Ces deux illustres privilèges dont fut dotée la Vierge, Mère de Dieu, jettent une lumière éclatante aussi bien sur l'origine que sur l'achèvement de sa course terrestre. A l'innocence parfaite de son cœur exempt de toute faute, répond, avec une admirable convenance, la très complète « glorification » de son corps virginal : elle fut unie à son Fils unique dans la lutte contre la malice du serpent infernal ; elle participa à la gloire du triomphe sur le péché et ses tristes conséquences.

II. COMMENT IL NOUS FAUT CÉLÉBRER L'ANNÉE MARIALE.

Les fêtes de ce centenaire, toutefois, doivent non seulement ranimer dans tous les cœurs la foi catholique et une ardente dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, mais encore pousser les chrétiens à conformer le plus possible leur vie aux exemples de la Vierge.

Toutes les mères éprouvent une douce émotion à découvrir que le visage de leurs enfants reproduit par quelque ressemblance particulière leurs propres traits; ainsi, Marie, notre très douce Mère, n'a pas de plus grand désir ni de plus grande joie que de voir ceux qu'au pied de la croix de son Fils elle accueillit à sa place comme enfants, expri-

mer dans leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, sa physionomie spirituelle avec ses qualités.

Entendre la parole de Dieu et la mettre en pratique.

Mais afin que cette piété, loin de se réduire à un vain mot, à une fausse apparence de religion ou à un sentiment superficiel et passager, soit sincère, vraie, efficace, elle doit sans aucun doute nous inciter tous, chacun selon notre condition, à tendre à la vertu. Et tout d'abord, il faut qu'elle nous entraîne à une pureté et à une intégrité de mœurs qui nous fassent fuir et éviter jusqu'à la plus légère souillure du péché, puisque nous commémorons le mystère de la Très Sainte Vierge dont la conception fut immaculée et préservée de toute tache originelle.

Pendant tout le cours de son existence, soit dans les joies très douces qu'elle connut, soit dans les épreuves et les cruelles souffrances qui ont fait d'elle la Reine des martyrs, jamais la Bienheureuse Vierge Marie ne s'éloigna, fût-ce légèrement, des préceptes et des exemples de son divin Fils. Aussi semble-t-elle nous redire, à tous et à chacun de nous, les paroles qu'elle prononça durant les noces de Cana, en désignant Jésus-Christ aux serviteurs du banquet : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » (*Ioan.*, II, 5).

Il semble qu'aujourd'hui la Vierge nous répète à tous cette même exhortation, en un sens certes plus large. En effet, la racine de tous les maux qui font souffrir si cruellement les hommes et mettent dans l'angoisse peuples et nations, est, de toute évidence, à chercher avant tout dans le fait qu'un grand nombre « ont abandonné Celui qui est la Source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau » (*Jer.* II, 13), qu'ils ont abandonné Celui qui seul est « la Voie, la Vérité et la Vie » (*Ioan.* II, 13).

Si donc on s'est trompé, il faut revenir dans le droit chemin ; si les ténèbres de l'erreur ont obscurci les esprits, il faut au plus vite les dissiper par la lumière de la vérité ; si la mort, la vraie mort, a pris possession des âmes, il faut, avec un désir ardent et efficace, s'approcher de la vie, de cette vie céleste qui ne connaît pas de déclin, parce qu'elle vient de Jésus-Christ. En suivant le Maître avec confiance

et fidélité dans notre exil d'ici-bas, nous jouirons certainement avec lui dans les demeures éternelles d'une béatitude sans fin.

Tels sont les enseignements et les exhortations de la Bienheureuse Vierge Marie, notre très douce Mère, qui, plus que toutes les mères de la terre assurément, nous aime d'un véritable amour.

Aux grands maux, les vrais remèdes.

De ces exhortations et invitations à un retour général vers le Christ et à une vie généreusement et efficacement conforme à ses préceptes, les hommes ont, vous le savez, Vénérables Frères, le plus grand besoin aujourd'hui. Ils en ont d'autant plus besoin que des hommes s'efforcent d'arracher radicalement des âmes la foi chrétienne, tantôt par des menées cachées et insidieuses, tantôt même par une diffusion et une propagande ouverte et obstinée de leurs erreurs, qu'ils vantent impudemment comme l'honneur de ce siècle de progrès et de lumière.

Mais qui ne voit qu'à rejeter notre sainte religion, à nier la volonté de Dieu qui sanctionne le bien et le mal, les lois sont presque réduites à néant et l'autorité publique presque réduite à l'impuissance ? En outre, quand ces fausses doctrines ont fait perdre l'espérance des biens immortels, il est normal que les hommes soient poussés par leur nature à chercher avec une avidité sans mesure les biens terrestres, à désirer ardemment ceux d'autrui et parfois même, quand ils en trouvent l'occasion ou la possibilité, à s'en emparer par la force.

De là naissent entre les citoyens les haines, les jalousies, les discordes et les ressentiments ; de là, le désordre dans la vie publique et privée ; de là, l'ébranlement progressif des fondements mêmes de la société, qu'un recours à l'autorité des lois ou des magistrats a peine à contenir et à affermir ; de là enfin, de tous côtés, la décadence des mœurs entretenue par les mauvais spectacles, les mauvais livres, les mauvais journaux et par tant de crimes.

Nous ne nions pas qu'en ce domaine les gouvernants puissent faire beaucoup ; toutefois, la guérison de si grands

maux est à chercher sans nul doute à un plan plus élevé ; il faut faire appel à l'aide d'une force plus qu'humaine qui illumine d'une clarté céleste les esprits eux-mêmes, qui atteigne les âmes elles-mêmes, les renouvelle par la grâce divine et, sous l'influence de celle-ci, les rende meilleures.

Alors seulement on pourra espérer que refleurisse partout la vie chrétienne ; que s'affirment dans toute leur vigueur les vrais principes, fondements de la société ; que s'établissent entre les classes sociales des liens de sincère estime mutuelle, fondée dans la justice et la charité ; que cessent les haines génératrices de nouvelles misères et propres à pousser parfois les cœurs exacerbés jusqu'à l'effusion du sang ; et qu'enfin, dans l'apaisement des conflits qui opposent les groupes de différent niveau social, les droits sacrés des parties en cause soient équitablement reconnus et puissent, d'un commun accord et dans le respect réciproque, être précisés et fixés pour le plus grand bien de tous.

Le but de cette Année mariale.

Tout cela, sans nul doute, ne peut être obtenu de façon pleine et durable qu'à condition de mettre effectivement en pratique la loi chrétienne que la Vierge Marie, Mère de Dieu, nous incite tous à suivre avec une joyeuse ardeur.

Ce qu'ayant mûrement considéré, Nous vous invitons tous et chacun, Vénérables Frères, par cette Lettre encyclique, à exhorter conformément à votre charge, le clergé et le peuple qui vous sont confiés à célébrer une Année mariale que Nous prescrivons pour le monde entier, du mois de décembre prochain jusqu'au même mois de l'année suivante.

A cette date, il y aura un siècle, en effet, qu'aux applaudissements du peuple chrétien la Vierge Marie, Mère de Dieu, était ornée d'un nouveau joyau, quand, Nous le rappelions, Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, Pie IX, décrétait et confirmait solennellement qu'elle avait été absolument préservée de toute tache originelle. Nous sommes pleinement confiant que cette célébration mariale pourra donner ces fruits de salut si désirés, que nous attendons tous si vivement.

Ce qu'il faut faire.

Pour réaliser plus facilement et heureusement ce but, Nous désirons que, dans chaque diocèse, soient données des instructions et des conférences qui éclairent plus parfaitement les esprits sur ce point de la doctrine chrétienne. Ainsi, la foi du peuple croîtra ; la dévotion envers la Vierge Marie chaque jour s'intensifiera, tous les chrétiens se mettront sur les traces de notre Mère céleste.

Et comme dans chaque ville, dans chaque bourg et village où le christianisme est florissant, il se trouve toujours quelque chapelle, ou tout au moins un autel, où l'image de la Bienheureuse Vierge Marie est exposée avec honneur à la vénération du peuple chrétien, Nous désirons, Vénérables Frères, que les fidèles s'y rendent le plus fréquemment possible et qu'ils fassent monter vers notre très douce Mère, non seulement leurs prières personnelles, mais, d'un seul cœur et d'une seule voix, des supplications publiques.

A Lourdes.

Là où existe — comme c'est le cas de presque tous les diocèses — un sanctuaire où la Vierge Mère de Dieu est honorée d'un culte particulier, on conviera les pèlerins, à certains jours fixés dans l'année, pour y tenir publiquement de solennelles manifestations de leur commune foi et de leur commun amour envers la Très Sainte Vierge. C'est ce qui aura lieu tout particulièrement, Nous n'en doutons pas, à la Grotte de Lourdes, où la Bienheureuse Vierge conçue sans péché, est vénérée avec une si fervente piété.

Que brille au premier rang l'exemple de la Ville Eternelle qui, dès les plus lointaines origines du christianisme, eut un culte particulier pour sa céleste Mère et Patronne. Il ne manque pas ici d'édifices sacrés, comme on le sait, où elle est proposée à la piété des Romains ; mais le plus remarquable est sans doute la basilique Libérienne, où resplendit encore la mosaïque de Notre Prédécesseur de pieuse mémoire, Sixte III, insigne monument à la gloire de la maternité divine de la Vierge Marie, et où sourit avec douceur l'image de la Vierge *Salus populi romani*. Que là surtout les habitants de Rome se rassemblent pour

prier ; que devant cette image sacrée tous fassent monter leurs vœux, demandant avant tout que la Ville, centre de l'univers catholique, soit aussi pour tous maîtresse de foi, de piété, de sainteté. « Car — pour emprunter les paroles que vous adressait, Fils de Rome, Notre Prédécesseur saint Léon le Grand, — si l'Eglise entière répandue sur la terre doit briller de l'éclat de toutes les vertus, c'est à vous, entre tous les peuples, qu'il appartient d'exceller dans la piété, vous qui, établis sur le fondement même de la roche apostolique, avez été avec tous rachetés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de préférence à tous instruits par le bienheureux apôtre Pierre. » (Serm. III, Migne, *P. L.*, LIV, 147-148.)

Les grâces qu'il nous faut demander.

Nombreuses sont les demandes que, dans les circonstances présentes, chacun doit adresser à la protection de la Vierge Bienheureuse, à son patronage, à sa puissance d'intercession.

Qu'on demande avant tout, Nous le disions, que chacun, avec le secours de la grâce divine, conforme chaque jour davantage sa propre conduite aux préceptes du christianisme : la foi sans les œuvres est morte (cf. *Iac.* II, 20-26), et personne ne peut faire quoi que ce soit, comme il convient, pour le bien commun, s'il ne brille tout d'abord lui-même comme un exemple de vertu pour les autres.

Que tous demandent aussi avec insistance que la généreuse et bouillonnante jeunesse croisse saine et pure et ne se laisse pas contaminer par le souffle corrompu du siècle, ni affaiblir dans les vices la fleur resplendissante de son âge. Que sa passion sans frein et son ardeur impétueuse soient gouvernées par une sage modération et que, se détournant de toutes les embûches, elles ne se portent pas vers les choses mauvaises et nuisibles, mais s'élèvent vers tout ce qui est beau, saint, aimable, sublime.

Que tous demandent, dans une prière commune, que l'âge adulte et mûr se distingue par l'honnêteté et la fermeté chrétienne ; que le foyer domestique brille de l'éclat d'une fidélité inviolée, qu'il soit fécond d'une progéniture

sainement et saintement élevée, qu'il soit fort dans la concorde et dans l'aide réciproque.

Que tous demandent enfin que les vieillards se réjouissent des fruits d'une vie consacrée au bien, de telle sorte qu'en approchant du terme de l'existence ils n'aient rien à craindre, ne soient pas tourmentés par des remords ou par des angoisses de conscience, et qu'ils n'aient aucun motif de rougir, mais aient plutôt la ferme confiance de recevoir bientôt la récompense de leurs longs efforts.

Que tous demandent en outre, en priant la divine Mère, le pain pour les affamés, la justice pour les opprimés, la patrie pour les réfugiés et les exilés, une maison hospitalière pour les sans-toit, la liberté qui leur est due pour ceux qui furent injustement jetés en prison ou dans les camps de concentration ; le retour si désiré dans leur patrie pour ceux qui sont encore prisonniers tant d'années après la fin de la guerre, et qui, dans le secret, soupirent et gémissent ; pour ceux qui sont aveugles de corps ou d'âme, la joie de la brillante lumière. Et qu'à tous ceux qui sont divisés entre eux par la haine, l'envie, la discorde, ils obtiennent par leurs prières la charité fraternelle, l'union des esprits et cette tranquillité active qui est fondée sur la vérité, la justice et les bonnes relations mutuelles.

Prières spéciales pour l'Eglise persécutée.

Nous désirons tout spécialement, Vénérables Frères, que par les ardentes prières qui seront élevées vers Dieu durant la prochaine célébration de l'Année mariale, il soit demandé avec instance — par l'intercession de la Mère du divin Rédempteur et notre si douce Mère — que l'Eglise catholique puisse enfin jouir partout de la liberté qui lui est due. De cette liberté elle usa toujours — l'histoire l'atteste clairement — pour le bien des peuples et jamais pour leur ruine, toujours pour la concorde des citoyens, des nations, des peuples, et jamais pour la division des esprits.

Tout le monde sait dans quelles tribulations vit l'Eglise en certains lieux, et de quels mensonges, calomnies et ravages elle est victime. Tout le monde sait que dans cer-

taines régions les pasteurs sont misérablement dispersés, emprisonnés sans motif ou tellement entravés dans leur ministère pastoral qu'ils ne peuvent l'exercer librement, comme il convient. Tout le monde sait enfin qu'en ces contrées, les catholiques ne peuvent avoir leurs propres écoles, ni enseigner, défendre, propager publiquement par la presse la doctrine chrétienne, ni éduquer convenablement la jeunesse selon ses enseignements.

Aussi, les exhortations qu'à ce sujet Nous avons adressées souvent, quand s'en est présentée l'occasion, Nous les renouvelons avec insistance par cette Lettre encyclique.

Nous avons pleine confiance qu'en tous lieux, au cours de cette Année mariale, des prières instantes seront adressées à la très puissante Vierge, Mère de Dieu et notre douce Mère, pour obtenir de son efficace intercession que ces droits sacrés de l'Eglise, exigés par le respect même de la liberté et de la civilisation, soient reconnus ouvertement et sincèrement par tous, pour le plus grand avantage de chacun et pour le développement de la concorde commune.

Nous désirons que Notre voix, inspirée par une ardente charité, parvienne avant tout à ceux qui, réduits au silence et entourés d'embûches de toutes sortes, voient avec douleur leur communauté chrétienne affligée, troublée et privée de toute aide humaine. Que ces très chers frères et fils fassent appel eux aussi, en étroite union avec Nous et avec les autres fidèles, auprès du Père des miséricordes et du Dieu de toutes consolations (cf. *II. Cor.*, I, 3), au très puissant patronage de la Vierge Mère de Dieu et notre Mère. Qu'ils implorent d'elle l'aide céleste et les consolations divines.

Et tout en persévérant d'un cœur ferme et indomptable dans la foi de leurs pères, qu'ils fassent leurs, en ces graves difficultés, comme symbole de leur fermeté chrétienne, ces paroles de saint Bernard : « Nous resterons debout et nous lutterons jusqu'à la mort, s'il le faut, pour (l'Eglise) notre Mère, avec les armes qui sont nôtres : non les boucliers et les épées, mais les prières et les larmes offertes à Dieu. » (S. Bernard, *Epist.* 221, 3 ; Migne, *P. L.*, CLXXXII, 36, 387.)

Adresse aux frères séparés.

Et, en outre, Nous invitons également ceux qui sont séparés de nous par un schisme antique, et que, du reste, Nous aimons d'un cœur paternel, à s'unir à ces prières et supplications collectives, connaissant bien leur profonde vénération pour l'insigne Mère de Jésus-Christ et leur culte pour son Immaculée Conception.

Que la Bienheureuse Vierge Marie voie aussi tous ceux qui s'honorent du nom de chrétiens, et sont unis au moins par les liens de la charité, tourner vers elle leurs yeux, leurs âmes, leurs prières, implorant cette lumière qui éclaire les esprits d'une clarté surnaturelle, et demandant cette unité grâce à laquelle, finalement, il n'y aura plus qu'un seul bercail sous un seul Pasteur (Cf. *Ioan.* X, 16).

A la prière, il faut joindre la pénitence.

A ces prières communes il faudra joindre de pieuses œuvres de pénitence. En effet, le zèle pour la prière « soutient l'âme, la dispose à l'effort, l'élève au divin ; la pénitence nous fait obtenir la maîtrise de nous-mêmes, spécialement sur le corps, qui, par le péché originel, est fortement rebelle à la raison et à la loi évangélique. Ces deux vertus, c'est évident, sont étroitement liées entre elles, elles se soutiennent mutuellement et conspirent à détacher l'homme, né pour le ciel, des choses caduques, et à l'élever en quelque sorte jusqu'à un céleste commerce avec Dieu » (Léon XIII, Enc. *Octobri mense*, 22 sept. 1891 ; *Acta Leonis XIII*, p. 312).

Et comme n'a pas encore brillé sur les peuples et dans les âmes une paix solide, sincère et tranquille, que tous les fidèles s'efforcent par leurs pieuses prières d'en obtenir l'heureux avènement et l'affermissement définitif. Ainsi, la Bienheureuse Vierge, de même qu'elle donna au monde le Prince de la paix (Cf. *Is.* IX, 6), unira aujourd'hui les hommes entre eux par les liens de l'amitié sous son patronage et sa protection. Nous ne pouvons, en effet, jouir de la prospérité sereine, compatible avec les conditions de notre vie mortelle, que si nous ne sommes ni divisés par les rivalités, ni déchirés misérablement par les discordes, ni dressés violemment les uns contre les autres en de mena-

çants et redoutables desseins ; mais si, au contraire, nous donnant fraternellement la main, nous échangeons le baiser de cette paix « qui est une tranquille liberté » (Cic., *Phil.* II, 44) et qui, sous les auspices de la justice et avec l'aide de la charité, fait des diverses classes de citoyens et des divers peuples et nations une seule famille unie dans la concorde.

Ces vœux ardents, auxquels répondront, Nous n'en doutons pas, non seulement ceux de Nos fils, mais ceux également de quiconque a à cœur les intérêts du christianisme et le progrès de la civilisation, veuille le divin Rédempteur, par l'intercession de sa très douce Mère, les combler le plus largement et heureusement possible.

En attendant, que vous soit un gage des faveurs divines et un témoignage de Notre affection paternelle, la Bénédiction apostolique que Nous vous accordons de tout cœur, à tous et chacun, Vénérables Frères, ainsi qu'au clergé et aux fidèles confiés à vos soins.

PIE XII, *Pape.*

LA FOI DE SAINTE MARIE

Pendant de très longs siècles, l'histoire de l'Eglise a été remplacée par le panégyrique, et certaine piété aura toujours du mal à s'imaginer que les saints ont pu vivre, dans la lutte et la recherche, des drames pareils aux nôtres, et sans avoir la tête auréolée. Tout naturellement, ce goût du merveilleux s'exerça plus encore à propos de Jésus et de sa Mère. Ce n'est donc pas par hasard que la première hérésie sans doute, apparue en terre chrétienne, transforma le Christ en un être purement spirituel, dont la chair n'était qu'une apparence. Pas par hasard non plus que le premier écrit consacré à la Vierge fit d'elle une enfant merveilleuse et extraordinaire, égarée dans notre monde : ce livret, antérieur peut-être à la première moitié du IIe siècle et qui formera plus tard le début du « Protévangile de Jacques », racontait sa naissance miraculeuse, comment, depuis ses premiers pas, à six mois, ses pieds ne touchèrent pas le sol jusqu'à l'âge de trois ans, comment, éloignée de tout ce qui était impur et profane, elle vivait dans sa chambre comme dans un sanctuaire, entourée par les filles sans tache des Hébreux, comment, emmenée dans le Temple à trois ans, elle y recevait sa nourriture de la main d'un ange.

Le but de l'auteur est manifeste : il veut exalter la grandeur et la pureté de celle qui doit donner le jour au Sauveur, mais, pour ce faire, il l'éloigne de nous, l'arrache à notre condition et de cette femme de chair et d'os, que nous montrent les Evangiles canoniques, il fait un être hiératisé, qui ne pouvait avoir sa place sur notre terre des

hommes. Les remaniements latins travestiront plus tard la pensée primitive de l'apocryphe, et ils imposeront à l'Occident leur conception monastique de la Présentation, Marie s'enfermant dans la maison du Seigneur pour y vivre à la manière d'une religieuse dans un couvent ; mais en réalité, pour le vieil auteur, si l'enfant de trois ans fut conduite processionnellement dans le Temple, au milieu d'un cortège de vierges qui portaient chacune un flambeau, c'était pour y être placée comme une sainte sur un autel. Elle était un dépôt précieux confié aux mains du grand-prêtre, et il ne fallait rien moins que le sanctuaire du Très-Haut pour abriter cette créature céleste[1].

Il ne semble pas que ce soit dans cette direction qu'il faille marcher si nous voulons, non seulement rejoindre la vérité de l'histoire, mais encore saisir en sa profondeur le rôle spirituel de Marie. N'est-ce pas en effet l'une des grandes lois de la Providence que de se couler dans les événements, et sa supériorité, que de réaliser ses desseins sans multiplier les miracles ? Rappelons-nous de plus comment, selon les mots mêmes de l'Apôtre, « le Christ Jésus... s'est anéanti, prenant la condition d'esclave et se rendant semblable aux hommes, et comment il a été reconnu homme par tout ce qui parut de lui » (*Phil.*, II, 7). Rappelons-nous l'enseignement de l'Epître aux Hébreux sur les exigences de la médiation sacerdotale : parce que les hommes qu'il venait sauver « avaient en partage la chair et le sang, lui aussi y a participé également... c'est pourquoi il a dû devenir en tout semblable à ses frères afin d'être, dans le service de Dieu, un grand-prêtre miséricordieux et fidèle, pour expier les péchés du peuple ; car, parce qu'il a subi lui-même la tentation, il peut secourir ceux qui sont tentés » (*Héb.*, *II*, 14, 17-18). « Nous n'avons pas un grand-prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, car il a été lui-même comme nous, tenté en tout, sans commettre le péché » (*Héb.*, IV, 15).

Comment dès lors imaginer une autre réalité pour la Mère si intimement associée à l'œuvre de son Fils, pour

cette femme choisie précisément par Dieu afin d'insérer totalement son propre Fils dans notre humanité et de le faire communier à notre condition pour que nous recevions par lui la filiation adoptive (*Gal.*, IV, 4-5) ? Si grande qu'elle soit, Marie n'en reste pas moins une créature, avec tout ce que le mot comporte de limites, de perfectionnement et de progrès. Elle qui a bénéficié plus que tout autre de la mort de son Fils, comment penser que n'a pas valu pour elle la loi, formulée par saint Paul, de la croissance « de foi en foi » (*Rom.*, I, 17) ? A deux reprises, après l'adoration des bergers et après l'épisode du Temple, saint Luc a pris soin de noter que « Marie gardait tous ces souvenirs et les méditait en son cœur » (*Luc*, II, 9 et 51). Cette réflexion aimante sur les événements qu'elle avait vécus, sur les paroles qu'elle avait entendues, cette confrontation des mystères auxquels elle avait été mêlée n'a pu manquer d'être pour elle un surcroît de clarté. Et que n'a-t-elle pas gagné dans les entretiens de Nazareth cœur à cœur avec son Fils ? Comment aurait-elle pu ne pas être marquée dans sa foi par la mort et par la résurrection du Christ ? Et peut-on dire enfin qu'elle n'a été que témoin de la Pentecôte, sans recevoir, ce jour-là, de l'Esprit une plénitude de lumière qu'elle ne possédait pas encore (*Act.*, I, 14) ?

Il ne s'agit pas, il va sans dire, de répéter les affirmations, qui se trouvent en nombre de Pères de l'Eglise, que Marie a manqué de foi au moment de l'Annonciation, à Cana, durant le ministère de Jésus, au Calvaire ou à la Résurrection[2]. Mieux éclairés qu'eux, nous savons que, dès le premier instant de son existence, elle fut immaculée et que jamais aucun péché n'est venu ternir la beauté de son âme, mais nous savons aussi que le Dieu infini peut toujours donner davantage et que le mystère auquel elle coopérait possède de telles profondeurs qu'il reste toujours possible d'avancer dans sa connaissance. Nul plus qu'elle sans aucun doute n'en a saisi les grandeurs insondables et les difficultés. Car cette âme très sainte, familière de l'Ancien Testament, comme le manifeste son Cantique, possé-

dait le sens le plus rigoureux du Dieu unique, et elle entrevoyait plus que personne la distance sans mesure qui sépare l'Eternel de l'homme. Et d'autre part, nul ne savait comme elle à quel point il était homme et il était son fils, ce Jésus, qu'elle avait porté en elle, qu'elle avait nourri, qu'elle avait vu grandir, et dont le visage et l'âme avaient tant de ressemblances avec son visage et son âme. Ce n'est point là écrire un roman, mais réfléchir à toute la qualité de l'Incarnation et à ce fait unique de la conception virginale. Les inconciliables atteignaient dans son esprit leur plus haut point de tension. On peut donc dire que jamais acte de foi ne fut posé plus total et plus profond que celui de la Vierge, acceptant de reconnaître le Fils éternel de Dieu dans l'enfant de sa chair et de partager avec le Père ce privilège de dire au Verbe : tu es mon Fils. On conçoit donc aussi facilement que Celui qui est le Dieu des longues patiences ne l'ait pas jetée d'un coup en face d'un mystère aussi déconcertant et qu'il lui ait ménagé des étapes avant de l'amener jusqu'au sommet.

La scène de l'Annonciation est, de ce point de vue, d'une pédagogie admirable (*Luc*, I, 26-38) : après l'avoir saluée comme « toute comblée de grâce », l'ange commence par annoncer à Marie que Dieu l'a choisie pour devenir la Mère du Messie, car ce fils qu'elle doit enfanter portera les titres messianiques de fils de Dieu et de fils de David (*Ps.* II, 7 ; LXXXIX, 27 ; 2 *Sam.* VII, 12-14 ; 1 *Chron.*, XVII, 13 ; *Is.*, IX, 6), et règnera à jamais sur les douze tribus d'Israël (*Dan.*, VII, 14 et 27). Surprise, la jeune fille interroge : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » Certains ont voulu voir dans cette question un doute, comparable à celui de Zacharie (*Luc*, I, 18) ; mais le déroulement de la narration comme les paroles prononcées contredisent cette exégèse : tandis en effet que le vieux prêtre est châtié, Elisabeth proclamera Marie « heureuse d'avoir cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur » (*Luc*, I, 45). Il avait refusé d'ajouter foi au message de l'ange et avait exigé un signe ; Marie

s'inquiète seulement de la manière dont se réalisera la prédiction, et sa remarque étonnée est la meilleure preuve qu'elle ne met pas en doute le fait lui-même, mais ne comprend pas comment pourront se concilier ce propos de virginité qu'elle pense agréable à Dieu et cette maternité qu'on lui annonce. Gabriel lui donne donc l'explication merveilleuse : la Toute-Puissance divine saura concilier les inconciliables, le Messie n'aura pas d'autre père que Dieu, et, ajoute l'ange, « c'est pourquoi aussi l'enfant à naître sera saint d'une sainteté substantielle et il sera appelé fils de Dieu ».

Adhésion de l'esprit, la foi est également adhésion du cœur, engagement de la volonté, remise de soi entre les mains de Dieu, disponibilité à son action. Aussi le dernier mot de la Vierge est-il l'acceptation totale de ce mystère qu'il lui est demandé de vivre : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». Sur cette réponse, Marie joue son destin et, unissant sa volonté à la volonté divine, elle entre vitalement dans le plan de Dieu. A cette heure de sa vocation, elle ne sait ni les sacrifices, ni les joies qui l'attendent, pas plus du reste qu'elle n'a conscience de sa vraie dignité. Mais de toute son âme, elle prononce l'« Amen », et, avec une foi absolue, sans condition ni réserve, elle accepte de coopérer au salut du monde en devenant la mère du Sauveur, avec tout ce que ce rôle entraînera pour elle de grandeur et de sacrifice.

C'est cette même foi en l'action de Dieu qu'Elisabeth félicite en elle : malgré tout l'extraordinaire de la prédiction, Marie a cru que se réaliserait ce qui lui était annoncé, elle n'a pas hésité, elle a répondu « oui » à l'appel d'en haut (*Luc*, I, 45)[3].

C'est cette offrande d'elle-même qu'à son tour la Vierge chante dans son Magnificat, nous entr'ouvrant le secret de son âme (*Luc*, I, 46-55). Héritière de la grande tradition spirituelle de son peuple, elle se fait spontanément l'écho de tous ces « pauvres » qui, parce qu'ils n'avaient rien sur terre, attendaient tout de Yahvé ; en cette aurore des temps

nouveaux, elle redonne voix à tous ces mendiants de Dieu, humbles et confiants, qui, au long de la Bible, avaient crié leur espérance en lui et cherché refuge en son Nom, ne misant que sur son salut. A leur suite, elle voit dans sa « pauvreté » ce qui a attiré sur elle les regards du Tout-Puissant ; ce qu'il aime en effet, c'est cette ouverture d'âme qui lui laisse le champ libre, cette humilité qui est puissance d'accueil pour sa miséricorde, cette foi en un mot qui attend et qui consent ; il faut que le cœur soit disponible pour recevoir sa grâce. Aussi les grandeurs charnelles, qui captivent l'homme, orgueil, puissance et richesse, le ferment du même coup aux biens divins. Cette loi de la Providence, qui a présidé à tout le déroulement de l'histoire ancienne, vaudra plus encore pour l'ère nouvelle qui s'ouvre : les hommes au cœur superbe seront dispersés, les potentats renversés de leurs trônes, les riches renvoyés les mains vides ; le salut messianique ne sera que pour les pauvres et les affamés, pour l'Israël serviteur de Dieu, descendance spirituelle d'Abraham. En ce point de rencontre des deux Alliances, Marie résume donc toute l'expérience des saints de l'Ancien Testament et prélude déjà aux Béatitudes, qui devaient inaugurer la prédication personnelle de son Fils : elle nous indique et l'attitude qui fut la sienne et celle, la même, qui sera nécessaire pour accueillir ce salut qui commence[4].

Foi qui s'abandonne, telle pourrait être encore l'explication de ce silence, si surprenant, que, dans le récit de saint Matthieu (I, 18-25), la Vierge garde vis-à-vis de son fiancé. Dépassée par ce qui lui était survenu, sa délicatesse ne sait quelle conduite adopter à l'égard de Joseph, et « parce que Dieu avait pris les initiatives, elle lui laisse le soin de tout conduire »[5] : elle a confiance qu'il saura bien, au moment opportun, la guider et lui indiquer les décisions à prendre.

Cependant, les prodiges vont se multipliant, et les paroles des bergers de Bethléem comme le Cantique inspiré de Siméon sont pour la Vierge un sujet de surprise et

d'émerveillement (*Luc*, II, 18 et 33). Mais, tandis que les autres n'en éprouvent qu'une impression fugitive, « Marie retient tous ces souvenirs et les médite en son cœur » (*Luc*, II, 19).

Au témoignage pourtant de l'Evangéliste, la pleine lumière ne s'est pas encore faite pour elle : en effet, quand, après trois jours de recherche angoissée, elle retrouve dans le Temple, au milieu des Docteurs, l'enfant de douze ans qu'elle avait cru perdu, elle lui exprime sa plainte attristée : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois, ton père et moi, nous te cherchons, tout angoissés ». Mais lui de répondre : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père ? »[6]. La réponse allait évidemment plus loin que le message de l'Ange. Par ces mots, les premiers qui nous aient été conservés de lui, Jésus revendiquait une filiation divine, absolument unique, et il ne reconnaissait qu'une maison où il fallût le chercher, le Temple de Dieu. A ses parents de la terre, il opposait le Père Céleste, non pour rejeter les premiers, mais pour leur signifier déjà les exigences supérieures de sa mission. Or, ajoute l'Evangéliste, « ils ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite... Mais sa mère conservait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur » (*Luc*, II, 48-51).

L'absence de détails précis nous interdit de chercher des déterminations plus poussées : les mots n'en gardent pas moins leur force. On dirait que saint Luc — sous quelle influence personnelle ? — a voulu souligner jusqu'à quelle profondeur la Vierge se trouvait proche de nous. Elle est déconcertée devant le mystère de son Fils, elle s'étonne et elle admire, mais son âme aussi est attentive à recueillir tous les signes, à confronter ensemble événements et paroles, à poursuivre cette méditation silencieuse sur l'aventure où elle était engagée. Foi vigilante, qui, certes, reçoit toute sa lumière d'en haut, mais qui appelle et qui cherche, qui prie, écoute et réfléchit, et qui creuse en l'âme un réceptacle pour des clartés toujours nouvelles.

Remplies d'humble travail et de prière, de méditations solitaires et d'entretiens avec Jésus, les années de Nazareth apparaissent ainsi, dans la vie de la Vierge, comme une avancée progressive à l'intérieur du mystère. La scène de Cana en est un signe évident (*Jean*, II, 1-11).

Dans ce village de Galilée, ils assistent tous les deux, la Mère et le Fils, à un repas de noces. S'apercevant que le vin était épuisé, Marie en avise Jésus. Dans la narration de l'Evangéliste, cette parole n'a rien de l'avertissement banal, qui n'aurait pour but que de signaler un fait surprenant ; compatissant à l'embarras des jeunes époux, la Vierge, discrètement, suggère à son Fils d'intervenir. Jésus pourtant n'a encore opéré aucun prodige ; il n'a été jusqu'alors que « le fils du charpentier », qui gagnait péniblement son pain à la sueur de son front. Mais la foi de sa mère n'avait pas besoin de s'appuyer sur des signes extérieurs ; elle sait qu'il a pouvoir de subvenir à la nécessité présente, et son accent exprime une prière, c'est un miracle qu'elle demande : « ils n'ont plus de vin ! »

Il peut opposer un refus à son appel, sa confiance n'en demeure pas moins inaltérable, et, s'adressant aux serviteurs, elle leur recommande d'accomplir tout ce qu'il pourra leur ordonner : « Quoi qu'il vous dise, faites-le ». Elle ignore en effet le moyen qu'il emploiera, mais elle connaît admirablement le cœur de son fils, elle sait qu'on ne fait jamais en vain appel à sa bonté. L'insistance confiante de l'étrangère syrophénicienne lui fera plus tard anticiper le temps des païens (*Marc*, VII, 24-30 ; *Mat.*, XV, 21-28) ; la foi délicate de sa mère l'amène alors à devancer « l'heure » des manifestations messianiques : l'eau versée dans les urnes de pierre se change en un vin excellent.

« Tel fut, conclut l'Evangéliste, à Cana de Galilée le commencement des miracles de Jésus ; il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. » Il ne paraît pas téméraire de relever dans ce dernier trait l'intention qu'a signalée le P. Braun : « opposer la foi de Marie, antérieure au miracle, à celle des Apôtres qui avaient eu besoin de ce

point d'appui pour affermir la grâce de leur première vocation »[7].

Ce récit est à rapprocher, car il l'éclaire, de l'épisode de la prédication interrompue, raconté par les trois Synoptiques (*Marc*, III, 31-35 ; *Mat.*, XII, 46-50 ; *Luc*, VIII, 19-21). C'est le seul du reste qui fasse apparaître Marie au cours du ministère public, et l'histoire, au premier abord, ne laisse pas d'être quelque peu troublante. Il faut la lire dans le texte de Marc, qui est primitif.

Depuis plusieurs mois déjà, sans doute, Jésus avait commencé ses prédications. Les foules, enthousiasmées, se pressaient autour de lui et le poursuivaient jusque dans la maison où il cherchait à se retirer ; on ne lui laissait aucun repos, et l'affluence même était telle parfois qu'il ne parvenait pas, non plus que ses disciples, à prendre de nourriture (*Marc*, III, 20 et II, 2). Le bruit s'en répandit jusqu'à Nazareth ; émus de ce qu'ils entendaient dire, inquiets de pareils excès et de ce qu'ils considéraient comme une sorte de folie mystique, les siens décidèrent de s'emparer de lui et de le ramener de force parmi eux (*Marc*, III, 21).

Marie se joignit à l'expédition ; elle n'est pas nommée en III, 21, et on peut comprendre sa démarche comme l'a fait le P. Lagrange : « la présence d'une mère, quand il s'agit d'un événement important pour son fils, s'explique toujours, sans que pour cela elle partage les sentiments de ceux auxquels elle se mêle[8]. »

Un jour donc qu'il parlait à la foule, sa mère et ses frères arrivent, et, ne pouvant s'avancer jusqu'à lui, ils le font demander. Le message se transmet de bouche en bouche, et on l'avertit : « Ta mère et tes frères sont là, qui te demandent ». Mais lui, alors, de répondre : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Puis, promenant son regard sur ceux qui étaient assis autour de lui, il ajoute : « Voici ma mère et mes frères ; celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. »

Saint Luc, qui a résumé cet épisode, rapporte ailleurs une sentence analogue (XI, 27-28). On ne peut pas la

regarder comme une simple variante de celle qui vient d'être citée, car cet Evangéliste a l'habitude d'éviter les doublets, et les situations sont différentes, aussi bien que les termes et les leçons. Emerveillée par la sagesse du Christ, une femme s'était écriée : « Heureux le sein qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées ! » Mais il dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ».

La réponse ne nie aucunement que sa mère soit heureuse d'avoir un tel fils, elle confirme au contraire cette béatitude de Marie, mais elle fait entrevoir en même temps que cet avantage, si réel qu'il soit, est dépassé par un autre, et qu'il existe une louange meilleure et une béatitude plus haute, la fidélité à la parole de Dieu. Cet éloge, Jésus ne l'a certainement pas non plus contesté à sa Mère : n'est-ce pas le même saint Luc qui nous a conservé cette sentence, et qui nous a raconté, au début de son Evangile, la soumission totale de la Vierge à la parole venue du ciel, le même aussi qui nous a montré Marie se recueillant sur ses souvenirs ? Le Christ a donc voulu signifier par là que sa mère lui était plus unie par sa foi que par sa maternité charnelle ; il ne méprise, ni ne diminue, ni ne rejette cette parenté, il était trop humain pour de pareilles impiétés, mais il apprécie davantage la communion d'âme qui les lie ensemble. Ce désir de trouver en sa mère une âme semblable à la sienne s'inscrit au cœur de tout fils, mais, dans le cas du Christ, à la fois fils de Dieu et fils de Marie, cette requête psychologique prenait un sens tout particulier, et Celui dont « la nourriture était de faire la volonté de son Père » (*Jean*, IV, 34) se réjouissait, à un double plan, de reconnaître cette même disposition au cœur de sa mère. La vraie grandeur de Marie est donc là, dans cette proximité intérieure avec Jésus, dans son adhésion constante et sans jamais aucune réserve à la parole de Dieu.

Il est maintenant possible de préciser la portée de la première sentence : elle n'est pas, de la part du Christ, la revendication de sa liberté messianique, elle ne prétend pas

affirmer l'indépendance qu'il doit garder par rapport à sa famille afin de se consacrer à sa mission[9]. Sa visée est tout autre : elle est l'illustration, en son cas majeur, de ce thème fondamental de l'Evangile que le Royaume de Dieu est spirituel et que, dès lors, il échappe aux droits de la race et du sang ; il ne suffit, pour y entrer, ni d'être fils d'Abraham, ni d'être cousin du Messie, et la mère du Christ elle-même, avec son seul titre de mère, n'y serait pas admise. Une certaine disposition d'âme est exigée, la foi qui écoute la parole de Dieu et se soumet à son action, mais tous ceux qui sont ainsi fidèles composent à Jésus une nouvelle famille, qui lui est unie non plus par les liens de la chair, mais par les sentiments du cœur. Dans cette famille spirituelle, Marie tient encore la première place, de même qu'elle était digne de la suprême béatitude, elle qui a cru sans défaillance et n'a jamais voulu être que « la servante du Seigneur ».

Nous avons malheureusement trop oublié de nos jours cet aspect primordial du mystère de Marie. Nous aimons vénérer en elle la Mère de Jésus, nous exaltons ses privilèges, mais nous ne savons plus admirer la fille de Dieu, la vierge obéissante et fidèle, toute accueillante à la grâce et ouverte à la parole. Les deux points de vue du reste ne s'opposent pas, ils sont complémentaires : c'est sa foi qui a permis à l'Esprit-Saint d'agir en elle, et il convenait d'autre part que nul ne fût plus uni à Dieu spirituellement que celle qui était sa mère. Il importe de le remarquer néanmoins afin de mieux centrer notre vision : c'est la sainteté personnelle que le Christ a par-dessus tout glorifiée en Marie, et, plus attentifs que nous à l'Ecriture et à ses valeurs spirituelles, c'est pareillement sa perfection intérieure que les Pères de l'Eglise ont célébrée, plus que sa maternité et ses prérogatives.

Saint Augustin surtout s'est plu à commenter ces deux derniers textes de l'Evangile ; nul, mieux que lui et plus souvent, n'a su mettre en relief, chez la Vierge, la prééminence de sa foi sur sa maternité. Ainsi écrit-il :

« Ce que le Seigneur a magnifié en Marie, c'est d'avoir accompli la volonté du Père, et non d'avoir, en sa chair, enfanté sa propre chair... Lorsque des voix admiratives s'élevèrent de la foule pour lui crier : Heureux le sein qui t'a porté !, il répondit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. Il signifiait ainsi : Ma mère elle-même, que vous appelez heureuse, est heureuse parce qu'elle garde la parole de Dieu, non point parce qu'en elle le Verbe s'est fait chair... mais parce qu'elle garde ce même Verbe de Dieu par qui elle a été faite et qui, en elle, s'est fait chair »[10].

« Marie est plus heureuse pour avoir accueilli la foi du Christ que pour avoir conçu la chair du Christ... Sa maternité ne lui eût servi de rien, si elle n'avait pas porté le Christ en son cœur par une béatitude plus haute qu'en sa chair »[11].

« Etendant sa main sur ses disciples, le Seigneur Christ dit : Voici ma mère et mes frères ; celui qui fait la volonté du Père qui m'a envoyé, celui-là est pour moi un frère, une sœur et une mère. La Vierge Marie n'a-t-elle pas fait la volonté du Père, elle qui a cru par la foi, qui a conçu par la foi, qui a été choisie pour être celle dont le salut naîtrait parmi les hommes... ? Sainte Marie certes a accompli la volonté du Père : il est plus grand pour elle d'avoir été disciple du Christ que d'avoir été la mère du Christ ; c'est un bonheur plus grand pour elle d'avoir été disciple du Christ que d'avoir été la mère du Christ. Ainsi donc Marie était heureuse parce qu'avant même d'enfanter, elle portait le Maître en son sein... Le Seigneur passant au milieu de la foule et opérant des miracles, une femme s'écria : Heureux le sein qui t'a porté ! Mais pour qu'on ne recherche pas la béatitude en la chair, que répondit le Seigneur ? Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. Marie était donc heureuse parce qu'elle entendit et garda la parole de Dieu : elle garda la vérité en son esprit plus que la chair en son sein. Le Christ est vérité, et le Christ est chair ; le Christ vérité fut dans l'esprit de Marie, le Christ chair dans le sein de Marie ; mais ce qui est dans l'esprit est plus grand que ce qui est porté dans la chair »[12].

Marie se situe donc hors pair grâce à la profondeur et à l'intensité de sa foi. Peut-être est-ce dans cette direction qu'il faudrait chercher pour expliquer que les Ecritures ne mentionnent aucune apparition du Christ ressuscité à sa Mère. Il est toujours périlleux de manier l'argument du silence. Ne pourrait-on pas dire néanmoins que la Vierge s'est trouvée alors au nombre de ces « heureux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (*Jean*, XX, 29) ? Il ne s'agirait pas sans doute d'affirmer que Jésus ne s'est jamais montré à

elle après sa résurrection, sa tendresse était trop délicate pour cette Mère qui, au Calvaire, s'était tenue si proche de lui, et s'était si parfaitement unie à ses souffrances. Mais la vue du Seigneur, tout en enrichissant sa foi, n'aurait été pour elle ni un point de départ, ni un signe : les promesses du Christ lui auraient suffi. La vie de foi, en la Vierge, serait ainsi marquée par une unité splendide dans une ascension continuelle : elle a cru, à l'Annonciation, sur la seule parole de l'ange et sans demander de signe, elle a cru, à Cana, avant même d'avoir vu des miracles, elle aurait cru au fait de la résurrection sur la seule parole de son Fils et avant de l'avoir vu, ressuscité.

***

Il faut reconnaître que Marie n'apparaît dans le Nouveau Testament que d'une façon purement épisodique. Même dans les récits de l'enfance du Christ, elle n'intervient jamais pour elle-même, et, quand elle occupe le centre du tableau, c'est son Fils en réalité qui est magnifié à travers elle.

Pourtant, si rares qu'ils soient, les quelques textes qui parlent d'elle nous permettent de saisir à quel point sa vie fut une vie de foi et comment sa sainteté, loin d'être une grandeur fixée une fois pour toutes, fut, au contraire, en chaque circonstance, l'engagement de toute sa personne dans le plan de Dieu.

Dans cette perspective, qui est celle de l'histoire évangélique, celle aussi qu'a soulignée le Christ, la Vierge se révèle tout ensemble plus près de nous, et plus loin. Plus près, car son destin n'est pas coupé du nôtre, il suit la même ligne : le salut est un don de Dieu, et il lui fut demandé comme à nous de l'accepter, c'est la même attitude qui fut exigée d'elle et qui est réclamée de nous, la supériorité de Marie se manifeste aussi avec plus d'éclat : elle fut toute comblée de grâce, et la réponse de son esprit et de son cœur fut plus généreuse et plus totale que toute autre : pour accepter des merveilles jusqu'alors inouïes,

sa foi ne demanda rien d'autre que le témoignage de Dieu, et nul jamais ne s'est élevé aussi haut qu'elle, car nul n'a ouvert plus largement son âme aux biens divins.

Cette prééminence spirituelle de la Vierge nous aide ainsi à préciser sa mission auprès de nous. Elle n'a pas été chargée, comme les Apôtres, d'annoncer la Bonne Nouvelle, elle n'est pas un chaînon dans la transmission du message évangélique. Son rôle est d'un autre ordre, plus intérieur, plus subjectif, maternel. Par l'exemple de sa vie, par sa prière, par l'influence qu'elle exerce sur ceux qui aiment à la prier, elle nous enseigne de façon vivante et nous forme par le dedans à prendre en nous les dispositions de son âme, elle nous apprend à être disponibles, comme elle, pour tous les appels de la grâce et à poursuivre sans arrêt notre marche vers Dieu.

Celle qui fut la première à croire, qui accueillit le salut messianique en sa plénitude et dont la vie fut marquée par une avancée constante dans le mystère, nous a été ainsi donnée comme la Mère qui doit servir de modèle et d'éducatrice à notre foi.

M.-François BERROUARD.

NOTES

(1) Cf. E. Amann, *le Protévangile de Jacques et ses remaniements latins*, Paris, 1910, pp. 199-211. Contrairement à la tradition latine, la tradition grecque est restée fidèle à la pensée originale de l'auteur, comme il apparaît dans la liturgie de la fête de la Présentation : cf. E. Mercenier - G. Bainbridge, *La prière des églises de rite byzantin*, II, 1, Chevetogne, 1953, pp. 142-177.

(2) Origène interprète comme parole d'incrédulité la réponse de Marie, à l'Annonciation : *in Genes. hom.*, I, 14 ; *P. G.*, 12, 158 ; S. Jean Chrysostome pense qu'elle a eu de la difficulté à croire aux paroles de l'ange : *in Matt. hom.*, 4, 4-5 ; *P. G.*, 57, 44-45 ; *in Genes. hom.*, 49, 2-3 ; *P. G.*, 54, 445-447.

D'après Origène, elle n'avait pas encore « une foi pleine », lorsque Jésus fut perdu et retrouvé au Temple, à douze ans : *hom. in Luc.*, 20 ; *P. G.*, 13, 1852.

La parole de Jésus : « qui est ma mère et qui sont mes frères ? » indiquerait un manque de foi dans la Vierge : Tertullien, *Adv. Marcionem*, 4, 19 ; *P. L.*, 2, 405 ; *De carne Christi*, 7 ; *P. L.*, 2, 767-768 ; Chrysostome, in *Matt. hom.*, 44, 1 ; *P. G.*, 57, 464-465.

Marie aurait éprouvé, au Calvaire, des doutes graves, le scandale et même des défaillances dans sa foi : Origène, *hom. in Luc.*, 17 ; *P. G.*, 13, 1845-1846 ; S. Basile, *epist.* 260, 9 ; *P. G.*, 32, 965-968 ; Amphiloque d'Iconium, *sermon sur la Présentation*, 8; *P.G.*, 46, 1176; S. Jean Chrysostome, *in Matt. hom.*, 88, 2 ; *P. G.*, 58, 777-778 ; S. Cyrille d'Alexandrie, *in Joan.*, l. XII ; *P. G.*, 74, 661-665 ; *in Luc.*, *P. G.*, 72, 505.

S. Ephrem identifie avec Marie, mère de Jésus, cette Marie qui, la première, a vu le Christ ressuscité ; et parce qu'elle doutait de la résurrection, le Seigneur lui aurait interdit de le toucher.

(3) Ce verset est susceptible de deux traductions : ou bien : « Heureuse celle qui a cru que se réalisera ce qui lui a été dit... ». La seconde traduction paraît mieux en situation puisque, d'après le récit de Luc, le principal a déjà été accompli en la Vierge.

(4) Cf. A. Gelin, *les Pauvres de Yahvé*, Paris, 1953, et en particulier le chapitre VI, Marie et son chant de pauvreté, pp. 121-132.

(5) M.-J. Lagrange, *Evangile selon saint Matthieu*, Paris, 1923, p. 10.

(6) Meilleure traduction, semble-t-il, que : « ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? »

(7) F.-M. Braun, *la Mère des Fidèles*, Paris, 1953., p. 74.

(8) M.-J. Lagrange, *Evangile selon saint Marc*, Paris, 1911, pp. 69-70.

(9) Sur ce point, comme sur un certain nombre d'autres, je ne crois pas possible de tenir la position du P. Braun, *op. cit.*, pp. 60-62.

(10) *Tract. in Joan.*, 10, 3 ; *P. L.*, 35, 1468.

(11) *De sancta virginitate*, 3 ; *P. L.*, 40, 398.

(12) G. Morin, *Sancti Augustini sermones post Maurinos reperti*, *Denis* XXV, 7, Rome, 1930, pp. 162-163.

MARIE, MÈRE DE DIEU

C'est sous le nom de *Mère de Jésus* que Marie apparaît dans les rares moments de la Vie Publique où l'Evangile nous la montre.

Mère de Jésus au sens le plus humain du mot. Comme une autre Marie est mère de Jean et de Jacques. Telle une pauvre femme qui, déjà veuve, sera totalement seule quand son Fils l'aura quittée puisqu'il la confie au disciple bien-aimé.

Mère de Jésus ! Mais Jésus est un tel enfant que plus la foi de l'Eglise approfondira le mystère de son être, plus elle exaltera celle en qui il a été formé et dont il est né. Déjà dans la foule une femme avait eu cet instinct qui n'a cessé d'aiguillonner la dévotion des chrétiens pour Marie : « Bienheureux le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité ! » Déjà, bien avant elle, en entendant la voix joyeuse de Marie enceinte, Elisabeth s'était écriée : « D'où me vient que la mère de mon Seigneur daigne venir à moi ? »

Il est vrai que Jésus a paru, publiquement, faire peu de cas de ce lien selon la chair. « Qui sont ma mère et mes frères ? » « Ceux qui entendent la Parole de Dieu et qui la gardent. » Et en réponse au cri d'envie de cette femme pour l'heureuse mère d'un tel prophète : « Bien plutôt heureux ceux qui entendent la Parole et qui la gardent... » De telles réponses ont quelque chose de trop sévère pour ne pas contenir un mystère dont nous dirons quelque chose tout à l'heure. Elles sont bien loin d'avoir détourné les premiers siècles chrétiens d'une vénération croissante

pour la Maternité Virginale. A vrai dire, on n'a jamais su y aborder le mystère de l'être du Christ sinon en relation avec sa naissance humaine, avec sa mère. A ceux qui voyaient en Jésus un simple prophète, on répondait que la virginité de Marie si sacrée, si vénérée était le signe de la naissance de Dieu. A ceux qui, au contraire, réduisaient le corps du Christ à n'être qu'une apparence, une fantasmagorie, à travers laquelle nous apparaissait le Dieu invisible, il était rappelé que cette naissance virginale était pourtant une *vraie* naissance, et que la chair de Jésus avec toute son humanité était aussi réelle que celle de Marie. Quand Nestorius, plus subtil, voulut nier qu'en Jésus, malgré leur étroite union, l'homme et le Dieu fussent vraiment un seul et même être, il nia d'abord que Marie pût être appelée Mère de Dieu. Et si le peuple fidèle lui donnait spontanément ce nom, c'était d'ailleurs pour proclamer la Divinité de Jésus en glorifiant sa mère.

Le Concile d'Ephèse donna raison au peuple fidèle en proclamant solennellement que la Mère de Jésus était vraiment mère de Dieu. Et du même coup fut proclamée l'unité personnelle du Christ et sa Divinité.

Ce sera le fondement de tout ce qu'on pourra dire de plus grand au sujet de Marie. Or, ce fondement, c'est dans l'Evangile que nous le trouvons. Les Protestants nous objectent souvent, et bien des Catholiques seraient tentés d'en dire autant, que l'Evangile est silencieux sur la Sainte Vierge. Mais est-ce bien vrai ? Il devient silencieux, oui, lorsque la Vie Publique de Jésus commence. Mais quelle place il lui a d'abord donnée dans les récits de sa venue au monde et de son enfance ! C'est pour nous enseigner que tout ce qui la concerne a sa source là.

L'ÉVANGILE DE L'ANNONCIATION.

« Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu, dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, le nom de la Vierge était Marie. Il entra chez elle et lui dit : « Salut, pleine de grâce, le

Seigneur est avec toi. » A ces mots elle fut bouleversée, elle se demandait ce que signifiait cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Rassure-toi, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le fils du Très-Haut, le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il régnera sur la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura point de fin. » Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je garde la virginité. » L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre, c'est pourquoi l'enfant, le saint enfant qui naîtra de toi, sera appelé le fils de Dieu. Et voici qu'Elisabeth vient, elle aussi, de concevoir un fils dans sa vieillesse, car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole ». Et l'ange la quitta. »

Dans ce texte nous allons relever simplement ce qui concerne la maternité de la Sainte Vierge. Or elle y est énoncée en deux endroits, et de deux manières. Tout d'abord, l'ange lui dit :

« Tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le fils du Très-Haut, le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il règnera sur la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura point de fin. »

Jusqu'à présent il n'est pas dit que cet enfant qui naîtra d'elle sera Dieu. Il est bien dit qu'il sera appelé « Fils du Très-Haut », mais cela pourrait se comprendre dans un sens un peu général. Ne sommes-nous pas tous fils de Dieu ? Le trône qui lui est promis est celui de David son *père*.

Ce qui lui est donc d'abord annoncé, c'est qu'elle sera la mère du *Messie*, c'est-à-dire du fils de David, de ce descendant de David qui était attendu et qui devait sauver le peuple d'Israël. Certes, ce Messie est déjà présenté sous des traits transcendants. Saint Joseph apprendra, lui, de l'ange qu'il sera appelé Jésus parce qu'il doit sauver le peuple de *ses péchés*, de sorte que le Messie annoncé n'est pas le roi guerrier que le peuple juif attendait, mais un être qui sauvera les hommes de *leurs péchés*. Et ce Sauveur règnera, mais son règne sera éternel, son règne n'aura jamais de fin : il ne peut s'agir d'un règne terrestre.

C'est déjà beaucoup. S'il n'y avait que cela, cependant, on penserait seulement qu'une providence toute spéciale s'occupe de la conception et de la naissance de cet enfant. Marie est fiancée, elle va se marier, l'enfant qui va naître d'elle sera très grand. Dieu s'occupe spécialement de cette conception. C'est ce qui arrive lorsque vient au monde un être prédestiné. D'ailleurs n'oublions jamais que quel que soit l'être qui vient au monde, si humble soit-il, il est prévu, voulu, choisi par Dieu parmi toutes les possibilités d'êtres humains qui ne seront jamais. Chacun de ceux qui apparaissent à la vie, qui existent, est expressément voulu par Dieu. Quoique les êtres humains en soient les instruments, il n'y a pas une génération humaine sans l'intervention spéciale de Dieu. Dieu crée l'âme de l'enfant qui doit naître. Quand il la crée pour son service, pour un destin unique et surnaturel, il lui plaît souvent de manifester son choix et sa volonté spéciale par la circonstance particulièrement providentielle de sa venue au monde.

Si nous en restions à cette péricope, à cette première partie de l'annonce faite à Marie, nous reconnaîtrions non seulement la providence ordinaire, qui s'exerce sur tout enfant qui vient au monde, mais une providence spéciale, une prédestination.

Mais la Sainte Vierge pose une question : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ? » Ce n'est pas un doute, c'est une question. Cette attitude est vraiment révélatrice, importante. Cette jeune fiancée entend rester vierge et paraît savoir d'une manière certaine que Dieu le veut aussi puisque l'ange qui vient de la part de Dieu se heurte à cette objection : « Tu viens de la part de Dieu, tu viens me dire que je vais être mère, mais tu devrais savoir que je dois rester vierge. »

Et c'est cette réponse qui provoque l'explication décisive de l'ange. Il ne va pas s'agir d'une maternité ordinaire, ni d'un enfant extraordinaire mais qui ne serait qu'humain. Voici ce qu'il dit : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ». Cette

parole exprime une action de la Divinité sur elle. Elle va être sous l'emprise d'une action divine, puissante et mystérieuse et l'enfant qui va être formé, le saint enfant provenant ainsi d'une action divine, sera le Fils de Dieu. Il ne le sera plus dans le sens général (parce que « Messie », parce que choisi par Dieu), mais parce que sa conception, sa venue au monde sera toute surnaturelle, et se rapportera à une action divine mystérieuse[1].

CONCEPTION VIRGINALE ET INCARNATION.

Voilà ce que nous savons par l'Evangile. Réfléchissons là-dessus. Que s'est-il passé dans la Vierge sous cette action de la Divinité ?

Il faut parler avec un infini respect, mais avec clarté de ce mystère qui est un mystère de souveraine pureté et qui cependant s'est passé au milieu des humbles réalités physiologiques humaines.

Cette action divine s'exerçant en Marie comporte deux choses.

Tout d'abord un miracle, le *miracle* de la *conception virginale*. Un enfant est conçu dans son sein en l'absence de toute fécondation par un élément qui viendrait du dehors, à partir simplement de ce qui vient d'elle, de l'élément vital propre à la femme dans toute conception humaine, sans rien qui vienne de l'homme. Par *la puissance divine*, cet élément proprement féminin qui, habituellement, n'est qu'une partie du nouvel être, est fécondé, donc transformé en la cellule originelle de ce nouvel être qui sera Jésus. Il y a là *un miracle*, plutôt qu'un mystère proprement dit, et un miracle qui n'est pas d'ailleurs aussi

1. A ne lire que le texte de saint Luc, cette action divine par laquelle se réalise la conception virginale, n'apparaîtrait pas avec évidence comme réalisant en même temps l'Incarnation du Verbe. Mais il faut y joindre le Prologue de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous. »

incompréhensible qu'on le croyait. En effet, la science d'aujourd'hui connaît de très près et réalise expérimentalement des cas de parthénogénèse, c'est-à-dire de conception sans intervention d'éléments mâles, chez des êtres inférieurs à l'homme. Bien entendu la parthénogénèse chez la femme est à inscrire au chapitre des anticipations scientifiques exagérément hardies. Mais ce qui est impossible à la seule nature, ne l'est évidemment pas au Créateur. Par conséquent, jusqu'à présent ce n'est qu'un miracle. Je peux dire que *s'il n'y avait que cela, il y aurait un enfant mais cet enfant ne serait qu'humain.* Ce serait un pur homme. A ne considérer que sa puissance, Dieu pourrait toujours rendre mère une vierge, mais ce ne serait que d'un enfant tout humain.

Que s'est-il passé de plus qui puisse faire appeler Fils de Dieu celui qui est ainsi conçu et qui naît de la Vierge ? C'est là proprement *le mystère de l'Incarnation :* non seulement une Vierge a été fécondée, mais ce qui est formé miraculeusement en elle est uni substantiellement au Verbe de Dieu, à la Personne du Verbe.

Dans les naissances ordinaires, il y a quelque chose de mystérieux aussi et de très grand, c'est qu'à la chair qui est formée dans le sein de la femme de manière normale vient s'unir l'âme spirituelle créée par Dieu. Cette âme est créée d'ailleurs sur l'appel de l'acte générateur. Dieu la crée toujours. En vertu des lois mêmes de la nature. Mais cependant s'ajoute toujours au mystère charnel de la conception celui de l'union d'un élément spirituel à l'élément matériel.

Dans le cas de la conception virginale, ce n'est pas seulement l'âme créée par Dieu qui vient s'unir au corps, sans quoi Jésus serait un homme simplement, c'est, en outre, *la Personne du Verbe.* Là est le mystère de l'Incarnation.

Arrêtons-nous ici un moment devant le mystère de l'Incarnation sans lequel on ne peut évidemment pas comprendre la Maternité Divine.

Nous avons dit : La Personne du Verbe vient s'unir au

corps et à l'âme formés dans le sein de Marie. S'unir, oui, mais d'une sorte d'union qui est une prise de possession de la nature humaine par la Personne du Verbe dont le résultat est que Dieu est vraiment un homme. Voilà pourquoi nous disons : *Jésus est Dieu,* non pas un dieu, au sens païen du terme, ou un avatar de Dieu au sens confus du panthéisme, mais *Dieu* Lui-même et en Personne. Cela ne veut pas dire que son humanité si concrète et si présente soit une apparence fantasmagorique sous les espèces de laquelle se manifesterait la Divinité. Non. Cela veut dire que Celui qui est là, Celui dont je puis dire que ce corps est *son* corps, et cette âme *son* âme, et ces actes d'homme *ses* actions par lesquelles *Il* s'engage, que cette *Personne* en un mot, qui a une vraie et visible nature d'homme, est *aussi* et *d'abord*, et *plus profondément*, et même *antérieurement, Dieu Lui-même, en l'une de Ses Personnes.*

Jésus est Dieu. Il n'est pas que Dieu, il est homme, aussi. Mais il est Dieu, d'abord et éternellement. Il est le propre Créateur de son humanité. Mais tout ce qu'elle a de lumière et de grâce lui est donnée par sa Divinité. Jésus est homme. Oui. Mais, en Lui, c'est Dieu qui est homme.

MATERNITÉ DIVINE.

Comment Marie ne serait-elle donc pas Mère de Dieu ? C'est dans son sein que le Verbe s'est fait chair. Il ne faut pas supposer d'abord la formation d'un enfant que le Verbe aurait ensuite uni à Lui. La conception virginale et l'Incarnation vont ensemble, et l' « être saint » qui en résulte est Dieu fait homme. Le Verbe prend la nature humaine dans ses plus humbles commencements charnels, et ce qui se développe et puis naît de la Vierge, c'est déjà le Verbe Incarné. Puisque ce qui est conçu en elle, puisque ce qui sera enfanté par elle, c'est le Verbe fait chair, elle a vraiment pour fils le Verbe fait chair.

Nestorius ne comprenait pas ce qu'avait saisi l'intuition des fidèles, enthousiastes pour ce nom de *Théotokos :* ce

que le Christ a d'humain n'existe, n'a de place parmi les êtres, n'a de nom propre que dans la Personne même du Verbe. Il voulait qu'on se bornât à dire : Marie est la mère de ce qui est humain dans le Christ. Or il est bien vrai que Marie ne donne à Jésus que ce qu'il a d'humain. Mais elle le donne à Quelqu'un qui survient en elle et qui s'appelle Dieu. C'est de ce Quelqu'un, c'est de Dieu qu'elle est mère. Certes, il ne reçoit pas de Marie l'existence puisqu'il existe avant elle. Ce qu'il reçoit d'elle, c'est d'être un homme, car il ne l'était pas. Il devient homme en prenant d'elle de quoi être un homme, la nature humaine.

C'est pour cela que le mystère de Jésus n'a jamais pu être expliqué sans que soit mise en cause la Vierge Marie. Jésus est Fils de Dieu par sa nature divine, fils de l'homme par sa nature humaine, mais c'est la même Personne, *le même Verbe* qui est Fils de Dieu et fils de l'homme.

Fils de l'homme, mais de quel homme ? De Marie, d'elle seule. Si Jésus est aussi vraiment homme que vraiment Dieu, s'il possède sa seconde nature avec autant de vérité qu'il possède la première, il est très certain qu'il est aussi vraiment le Fils de Marie qu'il est le Fils du Père, et c'est prodigieux. Selon le mot de saint Anselme, le plus glorieux sans doute qui puisse être dit en l'honneur de la Vierge : « Il convenait que cette créature *qui a le même Fils que le Père* eût la plus grande pureté possible après celle de Dieu Lui-même. »

La méditation d'un tel mystère qui est la reprise sous toutes ses faces de la phrase du *Credo* « *et incarnatus est de Maria Virgine* », jette une vive lumière sur le mystère de toute maternité humaine. Qui eût songé à distinguer dans l'enfant la nature de la personne ? Etre mère, c'était donner l'existence au nouveau petit être selon tout lui-même. Mais voilà que nous apparaît cette réalité plus profonde encore que la nature, qui est la personne, le « moi » foncier et irréductible. Et nous voyons, par l'exemple du Christ, que ce qui est conçu, comme ce qui existe, souffre et agit, c'est la Personne, c'est l'irréductible et

incommunicable « moi ». Oui, c'est à la personne que vise et atteint la maternité. Et c'est aussi la personne de la mère, dans son irréductible profondeur, qui en est le principe. Etre engendré, naître, c'est le fait d'une personne qui procède d'une autre personne. La merveille est qu'ici, la Personne à laquelle atteint cette mère en lui donnant de quoi être un homme, c'est celle du Fils de Dieu.

Et quoique cela se passe à un moment précis et limité du temps, c'est forcément la personne toute entière de Marie qu'il faut considérer en face de celle du Verbe, personne qui n'est pas éternelle mais qui est éternellement considérée, voulue et aimée par Dieu.

De tout ce que nous venons de dire il résulte bien qu'on *peut* appeler Marie Mère de Dieu, puisque Celui dont elle est mère est vraiment Dieu. Mais enfin, ce terme est-il *le plus obvie ?* « Dieu » signifie l'Une ou l'Autre des Trois Personnes, ou encore la Nature Divine. Or elle n'est mère ni du Père, ni du Saint Esprit, ni de la Nature Divine. Pourquoi ne pas se borner à dire : mère du Christ, ou du Verbe Incarné, ou même du Fils de Dieu ? Pourquoi ne pas avoir fait droit au scandale de Nestorius qui semblait comprendre par ce mot que Marie engendrait la Divinité ? Or l'Eglise a tenu au contraire à consacrer le terme de « *Théotokos* », de « *Dei Genitrix* » (engendreuse de Dieu). Les fidèles ont salué ce titre avec enthousiasme. Il était né, d'ailleurs, de leur dévotion. Un formidable courant de dévotion mariale a été déclenché à partir du dogme d'Ephèse. C'est qu'un tel mot exprimait toute la grandeur de la maternité de Marie. Il disait que la Personne de son enfant existait dans la forme de Dieu avant de prendre en elle la forme humaine. Il disait que c'était avec Dieu comme tel que, par sa maternité, cette femme entrait en relation. Et pour être plus bref, dire : Marie est Mère de *Dieu*, c'est dire : *Dieu* s'est incarné dans le sein de Marie. Ou encore : Jésus, dont Marie est la mère, c'est Dieu qui se fait homme. Oui, *Théotokos* est le terme propre pour exprimer le mystère dans toute sa profondeur.

LA CHAIR ET L'ESPRIT DANS LA MATERNITÉ DIVINE.

Mais la maternité n'est pas seulement une réalité physique ou métaphysique. Certes, Marie aurait pu être mère de Dieu sans le savoir, sans le vouloir, sans y engager son âme, par conséquent sans y engager sa personne. Cela aurait pu être, matériellement parlant, puisque c'est Dieu qui fait tout. Elle aurait très bien pu ne pas être adaptée au mystère qui se passait en elle. A ne considérer que la puissance de Dieu, sa puissance absolue, c'est-à-dire ce qu'il peut faire, cela eût été possible. Mais cela n'a pas été. La Sainte Vierge n'est pas devenue mère de Dieu d'une manière purement physique et matérielle, en ce sens que Dieu a seulement pris en elle de quoi être un homme. Elle a été mère de Dieu en y engageant *toute son âme*, c'est-à-dire sa conscience, son intelligence, son cœur, sa volonté, toute sa personne. Ce point est absolument capital.

Consentement de Marie d'après le récit évangélique.

Il ne s'agit pas là d'une invention théologique, pas davantage d'une supposition. Une simple réflexion sur le récit évangélique nous le prouve. L'Incarnation ne s'est faite dans le sein de la Vierge qu'après qu'elle lui aît été *annoncée*, et clairement, avec discussion pour ainsi dire, après demande d'explication. Mais cela n'aurait pas suffi. Il y a fallu *sa foi* et *son consentement*. « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole ». « Bienheureuse, vous qui avez cru », lui dira tout à l'heure Elisabeth « car ce qui vous a été dit va s'accomplir ». C'est clair, il faut qu'elle sache, qu'elle croit, qu'elle accepte, et c'est pour cela que l'ange lui est envoyé.

Voyez la différence assez remarquable entre l'annonce faite à Marie et l'annonce faite à Zacharie. Dans la page précédente de l'Evangile, on en trouve le récit. Le même ange va trouver le vieux Zacharie pour lui annoncer que, malgré sa vieillesse et la longue stérilité de sa femme, ils vont avoir un enfant qui va être un grand prophète, Jean-

Baptiste. Il le lui annonce, mais c'est un ordre qu'il lui donne et lorsque le vieillard se dit que cela n'est pas possible, qu'il objecte : « je suis trop vieux, ma femme est stérile », l'ange lui dit : « Puisque tu as douté, tu seras muet jusqu'à la naissance de l'enfant ». Il faut qu'il obéisse sans discuter, et c'est ce qu'il fait et c'est ainsi que le précurseur est né.

Visiblement, pour la Sainte Vierge, il n'en est pas du tout ainsi. C'est son accord qui lui est demandé, et avec quel respect, avec quelle vénération. L'ange la salue : « pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous avez trouvé grâce devant Dieu ». La différence est manifeste.

La lumière donnée à Marie était cependant une lumière de *foi*. La Sainte Vierge a su ce dont il s'agissait d'une manière à la fois éblouissante et *obscure*. Sa connaissance du mystère de son Fils n'a sûrement pas cessé de progresser et de s'approfondir par la suite des événements, par ses propres réflexions, par l'action continue de la présence du Verbe Incarné. Elle vivait dans la foi, une foi qui ressemblait bien plus à la notre que nous n'oserions le penser, et qui n'aurait pas su dès les débuts s'exprimer en concepts clairs. Cependant, par sa foi qu'éclairait la plénitude des dons du Saint-Esprit, elle atteignait ce qui est l'objet de la Foi, c'est-à-dire la Personne même de l'enfant qui lui était donné.

Signification du consentement de Marie.

Mais le seul récit évangélique nous montre cet appel fait par Dieu à la foi éclairée de Marie ; il y a aussi à cela des raisons qui nous feront mieux comprendre la profondeur de ce mystère de l'engagement spirituel, de l'engagement de l'âme de la Sainte Vierge dans sa maternité.

1. C'est d'abord ce que j'appellerai *le principe général des comportements divins*. Quand Dieu prend une créature comme instrument de ses œuvres, surtout quand il s'agit d'une créature spirituelle, intelligente, douée de volonté,

c'est dans le but de se l'associer. Dieu ne se sert pas d'un instrument parce qu'il en aurait besoin. Il peut toujours faire tout par lui-même. Et lorsqu'il communique aux êtres une certaine activité, c'est pour élever ces êtres, pour les rapprocher de Lui. Bergson parle des co-créateurs. L'homme est un co-créateur. C'est un mot qu'il ne faut pas prendre tout à fait à la lettre, mais qui est extrêmement beau. C'est vrai. La création telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, n'est qu'une ébauche, un commencement. L'homme, sous la motion divine, l'achève par son activité, son action, sa raison, sa pensée. Le Christ fait des prêtres pour lui succéder, des apôtres, alors qu'il pourrait illuminer directement les âmes. Mais s'il se sert des apôtres, des prêtres, des docteurs, pour agir sur les esprits, sur les cœurs, ce n'est pas qu'il en aurait besoin ; cela le gêne bien souvent ; c'est pour grandir la créature. Et puisque Dieu n'a créé la créature que pour qu'elle lui ressemble, il veut qu'elle lui ressemble non seulement dans son être mais dans son action, dans sa puissance d'influence. C'est un principe général et qui nous fait tout de suite comprendre que s'Il se sert de la Vierge pour s'incarner, pour devenir homme, ce n'est pas qu'il en aît absolument besoin, (il aurait pu se faire homme du néant), c'est qu'il veut la grandir, c'est qu'il veut se l'associer, c'est pour son bien, c'est pour sa gloire.

Un mot de ce bel évangile vraiment inépuisable de l'Annonciation nous met tout à fait sur la voie de le comprendre. L'Ange lui dit : « *Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu*, voici que vous concevrez et enfanterez un fils ». Cela veut dire que cette maternité qui lui est annoncée est une grâce, une faveur, un don. Or, si elle n'avait pas su, si elle n'avait pas reçu dans son âme, volontairement, en comprenant, en voulant, en participant, ce n'eût pas été un don, au sens formel du mot. Rappelons-nous ce mot de Jésus à ses apôtres au moment où il en faisait ses prêtres : « Je ne vous ai pas appelés mes serviteurs, je vous ai appelés mes amis. » Que veut-il dire par là ? Vous n'êtes pas

seulement mes serviteurs, mes instruments. Je vous appelle mes *amis*, je vous mets dans la confidence, dans le secret, vous êtes mes collaborateurs, mes associés. Pour la Sainte Vierge, il en est de même. C'est une « amie », une « socia ». C'est une compagne, et elle est dans la confidence.

2. *Appliquons ce principe général, qui vaut en somme pour tout auxiliaire de Dieu, au cas particulier de la maternité.*

La maternité humaine est une chose bien grande. Ce n'est pas une maternité animale ; certes, les lois physiologiques sont les mêmes, mais l'être humain qu'il s'agit de mettre au monde n'est pas seulement un corps même vivant et sensible, c'est aussi une âme spirituelle, une personne ; par conséquent le principe d'un tel acte qui doit aboutir à une personne immortelle, doit être aussi *la personne* tout entière. C'est l'âme avec sa pensée, son cœur, sa volonté, et non pas seulement le corps et ses opérations physiologiques. La nature, peut, certes, aboutir autrement à ses fins : il est très certain que les enfants peuvent venir au monde sans qu'ils aient été beaucoup désirés, aimés ; l'homme peut se borner dans ce domaine à se faire le serviteur des lois de l'espèce. Il peut très bien, et malheureusement c'est souvent ce qu'il a la tentation de faire, céder aux impulsions instinctives, à cette formidable force cosmique qui se sert d'individus comme d'instruments pour arriver à son but qui est de propager la vie. Mais le plan de Dieu n'est pas que les choses se passent ainsi dans le règne humain qui est le règne de la personne. Dans le règne humain, engendrer n'est pas seulement reproduire l'espèce, c'est donner l'être à une personne immortelle, qui à elle seule a sa valeur de fin en soi. Ce n'est pas un instrument de l'espèce qui agit lorsqu'il engendre, c'est une personne libre, voulante et consciente, pour laquelle son corps et ses forces charnelles ne sont que des instruments. Tel est du moins l'ordre véritable inscrit dans notre nature. Dans le plan de Dieu, dans l'état qu'on appelle celui d'innocence

originelle, la chair était tout à fait soumise à l'esprit et très spécialement dans cet acte par lequel la nature humaine se transmettait, se reproduisait. Depuis, tout ce domaine a été profondément troublé par le péché originel dont l'objet propre a été justement la rupture de l'harmonie entre la chair et l'esprit.

Mais cela, c'est le péché, le désordre, la déviation. Et même dans l'état de déviation où nous sommes, il y a dans l'être humain, grâce à Dieu, une recherche et un effort pour s'élever au-dessus de ce qu'il y a de purement physiologique, matériel et charnel dans la vie sexuelle. L'institution de la famille est venue de là. Et même tout ce qui entoure l'acte proprement charnel, tout ce qu'il suscite d'amour, d'illusions même quelquefois, de vie passionnelle, de vie d'âme, tout cela indique bien que ce qui est engagé ce n'est pas seulement la chair, c'est l'âme, c'est l'esprit. Même à ce plan du cœur et de l'esprit il peut y avoir du désordre, et plus profond peut-être, mais avec quelque chose de plus grand que le simple accomplissement d'une fonction spécifique.

Nous sommes ici dans le domaine de la maternité ordinaire. Toute mère pour être fidèle à la nature même doit mettre son âme dans sa maternité et voilà pourquoi la maternité n'a eu véritablement sa vérité, ne répond vraiment à son idéal que dans l'institution de la famille, lorsqu'elle est fondée sur l'amour mutuel des parents, lorsqu'elle rend responsable du destin de ces enfants qu'on lance dans l'existence. Il y a dans la maternité une part d'âme et d'esprit qui peut manquer matériellement parlant, mais qui ne peut manquer sans une défiguration du plan de Dieu.

Cette défiguration est impossible dans le cas présent parce que c'est Dieu qui doit naître dans la chair humaine, parce que cette naissance humaine est celle du Verbe Incarné et que si Dieu se fait vraiment homme sans crain-

dre de le faire en naissant d'une femme, il ne peut consentir à ce qui est souillure, péché, désordre. La naissance de Jésus, du Verbe Incarné, doit être humaine au sens beau, pur, grand, complet, du mot et, par conséquent, il doit procéder non seulement de la chair, d'un corps, d'un instinct, mais d'une âme, c'est à dire qu'il faut que la mère dont il procède y mette toute son âme, tout son cœur, et tout son esprit. On sent bien que s'il n'en était pas ainsi, elle serait sa vraie mère physiquement parlant, elle ne le serait pas humainement parlant. Pour être «bienheureuse», il ne lui suffit certes pas de l'avoir matériellement porté dans son sein et allaité. Mais alors, si nous continuons à creuser cette idée, nous comprenons que pour aimer son Fils, pour atteindre en Lui ce qu'Il est, vraiment, elle a besoin d'avoir dans son cœur, dans son âme, non pas seulement des sentiments humains, mais des sentiments divins.

Pourquoi ? Parce que le Fils qui naît d'elle, qui prend chair en elle, son Fils, c'est le Fils de Dieu. C'est Dieu. Et pour pouvoir atteindre Dieu, il faut la grâce, il faut la foi, il faut la charité.

Elle ne peut aimer son Fils qu'avec un cœur surnaturalisé par la Grâce. Bossuet dit d'une manière très profonde : « La grâce lui est comme passée en nature ». Parce que s'il est tout à fait naturel d'aimer son enfant, elle ne peut pas aimer son enfant, si elle n'a pas la grâce, ou du moins ce qu'elle aimerait sans la grâce ce n'est pas son vrai enfant, la Personne même de Dieu ; elle est mère de Dieu, et dans son cœur de mère elle doit être capable d'atteindre Dieu. Cela nous fait penser que cette maternité Divine s'accompagne d'un état d'âme spirituel et même surnaturel très élevé. Et si nous nous rappelons ce que nous avons dit sur le plan métaphysique, à savoir qu'elle a le même Fils que le Père, nous devons le transposer sur le plan spirituel en disant : elle doit aimer ce Fils qu'aime le Père, et elle doit l'aimer d'un amour semblable. Le Père aime le Fils dans l'Esprit-Saint. La charité qui se forme

en elle doit être une participation aussi pure que possible à l'amour dont le Père aime le Fils. Cela exalte la Vierge au-dessus de tout être aimant Dieu. La maternité Divine n'est pas seulement une chose physique, métaphysique, c'est une chose d'âme. Elle crée un lien avec Dieu qui n'est plus seulement métaphysique mais qui est aussi de cœur, spirituel.

MATER ET SOCIA

Cela nous entraîne à un dernier approfondissement. Parce que divine, la Personne de cet Enfant existe avant sa mère. Dans les naissances ordinaires, si, par impossible, le petit enfant conçu dans le sein de sa mère recevait en même temps que l'existence une sorte de connaissance, s'il jouissait tout de suite de l'usage de son âme spirituelle, s'il naissait consciemment de sa mère, il l'aimerait alors, et dans cet instant où il apparaît à l'être, leurs âmes seraient unies. Pour nous, c'est sans le savoir que nous avons reçu notre vie. C'est peu à peu seulement que s'est développée notre conscience. Mais, même à supposer qu'il y ait une réponse immédiate du petit être qui naît à ce que fait sa mère pour lui, il y aurait tout autre chose que pour l'Enfant-Jésus. Dans le cas de Jésus, *la Personne de l'Enfant existe avec celle de la mère. Et il se choisit sa mère*, il se la crée. Il vient à elle volontairement, Il se fait homme, étant déjà Dieu, dans un but, dans une intention. Il est déjà riche de toute une autre nature que ne Lui a pas donnée sa mère, mais qui fait quand même partie de Lui, de sorte que pour être unie à son Enfant, pour être à son niveau, pour être en consonance spirituelle avec Lui, il faut qu'elle soit unie, associée au but, à l'intention avec laquelle il vient à elle. Entre Marie et le Verbe qui vient à elle, il y a un lien qui est plus que d'une mère avec son fils. Elle n'est pas seulement une mère, mais une compagne. Il existe avant. Son consentement, dit saint Thomas, a le sens du « oui » nuptial. Il ne faut pas cependant parler

ici d'époux et d'épouse, car le lien nuptial a son fondement propre dans l'union charnelle, même s'il est aussi très spirituel. De cela, il ne peut être question. Ne disons pas époux et épouse quand on parle de Verbe qui vient prendre chair dans le sein de cette femme, mais tout simplement « Socia ». Elle est la compagne, l'associée. Il en fait sa mère, mais il y a entre eux un lien qui va plus loin que la seule maternité. *Non solum ancilla et mater sed socia.*

Ce qui unit la mère et l'enfant, dans les maternités ordinaires, se détend avec les années. Ils n'ont pas un moindre amour, mais une moindre communauté. L'enfant devenant un homme, a ses buts, ses vues, ses projets, sa vie à bâtir, il quitte son père et sa mère, il adhère à sa femme, dit l'Ecriture, pour former avec elle l'unité humaine. Mais que sera la vie et le destin de Jésus, sinon de répandre à travers l'univers des âmes les effets de l'Incarnation toute entière et en un instant réalisée dans le sein de Marie ?

Cela nous fait comprendre la raison profonde de la virginité de la Mère de Dieu. Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu naître d'une Vierge ? L'Incarnation aurait pu se produire dans une naissance ordinaire. Le Verbe aurait pu assumer un être humain formé de l'homme et de la femme. Cela n'a pas été. Pourquoi ce miracle de la conception virgininale ? Certes, la pureté est une grande chose, mais c'est avant tout dans l'âme qu'elle a son importance. Et finalement si Dieu a choisi de naître d'une vierge, de ne pas avoir de Père humain, c'est qu'Il a voulu que cette femme dont il naîtrait ne contracte pas en devenant sa mère d'autre amour que pour Lui, n'engage la totalité de sa personne qu'à Lui. Ce serait monstrueux dans une naissance ordinaire. Un enfant a beau être une grande chose, il n'est pas le tout de la femme. Il fonde au contraire un amour nouveau pour son mari. Mais quand cet enfant est Dieu, quand il est le Verbe de Dieu, à ce moment Il doit être le tout de cette femme. Il convient que soit consacré au Fils de Dieu

tout ce que sa Maternité Divine lui permet d'engager de son cœur, de son âme et de son esprit.

GRANDEUR UNIQUE DE LA MÈRE DE DIEU.

Comme nous le voyons, c'est la personne de Marie tout entière qui est engagée dans le mystère de sa maternité. Ce n'est pas un moment de sa vie, ni son corps seulement, c'est tout son être, sa personne douée de volonté, consciente, aimante. Et ce lien de mère à fils, qui l'unit à Dieu lui-même, est absolument unique parmi tout ce qui peut unir la créature au Créateur. Elle est au-dessus de tous les anges, de tous les saints. Il est certain que les saints, par la grâce, peuvent être très unis à Dieu, mais aucun n'aura une grâce consacrée à aimer comme son propre Fils, un Dieu qui est proprement « le Fils », celui que le Père aime, et d'un Amour qui est l'Esprit Saint, origine de tout amour. Il y a dans la Sainte Vierge quelque chose qui en fait purement et simplement la première après le Christ et ce quelque chose est justement ce qui l'unit au Christ, à l'Homme-Dieu. Et lorsqu'on s'étonne que nous la mettions si haut, lorsqu'on craint que nous lui fassions prendre la place du Christ, on oublie que loin de pouvoir prendre la place du Christ, elle n'a sa place qu'en fonction du Christ et dans sa dépendance. Plus on la grandit, plus on manifeste combien le Christ est grand.

Dieu aime s'unir la créature. S'il s'est fait homme, c'est pour s'unir de plus près à sa création, c'est pour se communiquer tout entier Lui-même et d'une manière indépassable. Créer le monde, c'était déjà se donner. C'était du moins donner une image, une ressemblance de Lui-même, mais cependant c'était rester Lui-même séparé du monde. Donner la grâce aux êtres qu'il a créés c'est s'unir à eux par la connaissance, l'amour, la mutuelle possession. Mais si étroite que soit cette union, il reste une distance : je suis « moi » ; Il est « Lui ». Par l'Incarnation, Il suppri-

me cette distance. L'être humain, celui qu'Il assume, Il le fait sien à tel point que vraiment il n'y a pas deux êtres, l'homme et le Dieu, il y a le Dieu fait homme, et la créature vient s'intégrer dans la Personne même du Créateur. Dieu ne peut pas se donner davantage. La raison d'un tel excès va jouer jusque dans les circonstances, les effets, les conséquences de l'Incarnation. Celle-ci va tendre, en vertu de son motif le plus profond et le plus puissant, à agir sur le plus grand nombre possible d'êtres pour les rapprocher le plus possible de Dieu. Or il y a un être qui se trouve par le fait de l'Incarnation uni à Lui d'une manière exceptionnelle, et c'est la mère dont le Verbe tire son humanité. S'Il la prend pour être sa mère, c'est justement pour cette union exceptionnelle, pour qu'un être parvienne, après le Verbe Incarné, mais à cause de Lui, par son lien avec Lui, à se rapprocher de Dieu le plus possible. Et puis tous les autres après, par le don de la grâce, par la sainteté répandue dans le monde des âmes, des esprits. Mais les deux premiers sont le Verbe Incarné, le Centre, et celle dont Il procède. Voilà qui est au-dessus de tout. Et si c'est au-dessus de tout, ce sera aussi le centre de tout, car ce qui est le plus proche de Dieu sert aussi de médiateur. Plus on est proche de Dieu, plus on reçoit de Lui le pouvoir de communiquer Dieu aux autres. Le Christ et sa mère étant au-dessus de tout le reste sont aussi le chemin de Dieu vers le monde et du monde vers Dieu.

C'est ainsi que dans la Maternité Divine apparaissent déjà les grands privilèges de Marie. Pleine de grâce, puisque sa maternité est aussi et avant tout une grâce pour son âme. Associée au Verbe Incarné dans l'accomplissement de l'œuvre qu'Il est venu faire en se faisant homme. Médiatrice. Mais rien n'est plus grand parmi tous ces titres que celui de *Théotokos* qui la met au sommet absolu de la pure créature. En présence de celle qui, n'étant qu'une femme, est pourtant mère de Dieu, un tel sentiment de vénération jaillit du cœur, un tel culte, que rien de créé n'en mérite de semblable. Ce culte n'est pas l'adoration puisqu'il

s'adresse à la créature comme telle. Mais il ne peut pas se séparer du sentiment d'adoration pour Celui dont elle est la mère et qui la revêt tout entière du pur et direct reflet de sa gloire.

M. J. Nicolas.

MARIE, NOTRE MÈRE

« *Qui est ma Mère ?* »

Plus un homme est à Dieu, plus il est aux hommes. Il n'est pas possible au croyant d'adhérer profondément aux mystères de Dieu sans rencontrer « les aspects sociaux du dogme », il n'est pas davantage possible à un cœur habité par la charité de répondre à l'amour de Dieu sans que son cœur s'ouvre dans un accueil toujours plus large à des hôtes plus nombreux et plus divers qui sont les fils de Dieu. Il n'y a que deux amours et ils n'en font qu'un : aimer Dieu et aimer les hommes. Leur identité est telle que Dieu se déclare personnellement reçu ou repoussé dans l'hospitalité que nous accordons ou dans le refus que nous opposons à nos semblables qui sont aussi ses « semblables », et que notre destin éternel se décidera sur l'amour, certes, mais sur l'amour que nous aurons eu ou n'aurons pas eu pour nos frères.

Comment en pourrait-il être autrement ? Dieu est Esprit et Dieu est Amour. C'est par l'esprit et par l'amour, son esprit et son amour à lui en nous, que nous allons à sa rencontre et nous unissons à lui. Déjà l'esprit et le cœur de l'homme recèlent des ressources prodigieuses de communion à autrui : nous voulons tout connaître et notre cœur ne se sent pas trop étroit pour tout aimer. Qu'en sera-t-il quand c'est Dieu même qui cherche le vrai et le bien à travers l'intelligence et le cœur d'une créature transfigurée par la foi et la charité infuses ? Qu'en sera-t-il quand à travers l'admiration et l'amour qui soulèvent la créature

contemplative, c'est le Dieu créateur de la vérité et du bien qui s'admire et s'aime soi-même ? Comment d'un coup ne seraient-ce pas les horizons presque infinis de l'œuvre de Dieu qui s'offriraient au regard et à la sympathie du croyant comme ils sont enveloppés de l'attention et de la tendresse divines? Ainsi ce que nous appelons « la sainteté » et qui est la présence de Dieu en nous, est une communion sans réserve aux créatures de Dieu et l'authenticité, la profondeur de l'intimité d'une âme avec Dieu se mesure à la sincérité, à la ferveur pratiques de son dévouement à l'œuvre du Seigneur.

Dieu est Saint et il veut que nous le soyons comme il l'est. Dieu est un Maître aussi et il exige que nous le servions. Alors ce Maître qui est Saint ne veut que des Saints à son service. Il est vrai qu'il tolère dans son temple de mauvais serviteurs. Il est vrai aussi que comme il arriva avec Caïphe, l'année qu'il était en charge, leurs actes n'en sont pas moins valides. Ils sont des instruments et le Tout-Puissant qui s'en sert, sans en avoir besoin, peut pallier leurs insuffisances ou leurs trahisons mieux que nous pouvons subvenir aux déficiences de nos instruments. Il n'en demeure pas moins que la fonction exige la sainteté, au service de Dieu. Le « sacré » appelle le « saint », car au service de Dieu le sacré est l'œuvre du Saint des Saints.

Sainte Marie est Mère de Dieu. Une fonction sublime appelle une sainteté incomparable. La maternité divine n'est pas la sainteté spirituelle : que Dieu pour devenir homme recoure à une femme qui ne soit pas une sainte, n'est pas impensable. Lorsque du milieu d'une foule plus sensible aux grandeurs de chair qu'à celles de l'esprit, une femme inspirée par l'admiration et l'envie, clame au Christ : « heureuses les entrailles qui t'ont porté et le sein qui t'a nourri ! », le Christ rétablit l'ordre des valeurs : « heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! » car « ma mère, qui est-ce ?... celui qui fait la volonté de mon Père du ciel, voilà qui est ma mère ! » (*Luc*, XI, 27 et *Matthieu*, XII, 48). Jésus ne prétend

pas renier sa mère, mais il entend proclamer sa vraie grandeur, qui la fait enviable et imitable. Désormais la chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie. Le privilège cède à la sainteté.

Non, Jésus ne renie pas sa mère. Et nous savons maintenant quelle est la nature profonde et quelles sont les dimensions surnaturelles de sa maternité. Comme nous savons, grâce à une autre femme au bord du puits de Jacob, que désormais seuls comptent dans le nouveau Royaume de Dieu les adorateurs en esprit et en vérité, comme nous savons, depuis la leçon du Bon Samaritain, que Dieu les reconnaît seulement dans les cœurs ouverts aux détresses d'autrui, non dans l'orgueil aveugle des sectateurs impassibles des rits. « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait »... La maternité spirituelle de Marie sur les âmes des hommes est infiniment plus précieuse que sa maternité physique sur la chair de Dieu.

Dans le Corps Mystique.

Dieu gouverne les créatures les unes par les autres. C'est ainsi qu'il les conduit vers lui à la perfection de la sainteté, commme au sein de la famille les parents conduisent les enfants à la plénitude de la vie. Ainsi apparaissent au service de la vocation générale à la sainteté des vocations particulières. Elles sont essentiellement et nécessairement diverses. Dans un corps, tous les membres, explique saint Paul (I *Cor.*, XII, 14), n'ont pas la même fonction justement parce qu'ils sont des membres, destinés à procurer le bien de l'ensemble par la mise en œuvre de leurs ressources propres. Il est entendu qu'aucun d'eux ne peut à lui seul faire face à tous les besoins du corps et se trouve ainsi intimement solidaire de tous les autres.

La communauté des fidèles de Dieu forme un vaste corps. De ce corps, Jésus-Christ est la tête. A lui appartient la primauté. A vrai dire l'image est défaillante, comme il arrive à toutes les images en face des qualités divines. Dans un corps d'homme, la tête est un membre qui a besoin des

autres membres. La tête du Corps mystique n'a pas besoin des membres de ce Corps. Jésus-Christ n'est pas un membre parmi des membres, pas même le premier. De tout le corps il est le principe créateur, vivificateur. S'il recourt au service des membres, il peut s'en passer, mais les membres ont besoin de lui et c'est leur honneur d'être associés à son activité. Ils ont besoin aussi de sentir sa grâce venir à eux sous des formes sensibles parce qu'ils ne sont pas des esprits purs et les voici liés les uns aux autres.

C'est un corps assurément étrange, ce « Corps Mystique », c'est à dire « mystérieux », dont la tête existe avant les membres, qui les suscite à l'expérience peu à peu, au cours des temps, et fait circuler en eux une vie qui est la vie même de Dieu. Corps si mystérieux que nous serions enclins à le réduire à une belle image littéraire. Mais saint Augustin nous a appris à le voir comme la grande réalité du « Christ Total ». Pour les Pères de l'Eglise, plus hardis que nous ne le sommes, dans leur pensée et leur expression, le corps de Jésus est moins celui qu'il nous livre dans le sacrement en nourriture, moins même que le corps jadis précieusement serré dans les bras de Marie ou affreusement cloué sur la croix, que ce corps invisible, insaisissable, qui est Jésus et nous.

Jésus ne nous livre dans le sacrement son corps mortel, maintenant glorifié, que pour nourrir son corps mystique, et dans le sein maternel de Marie c'est en vue de la Sainte-Eglise qui est « sa chair spirituelle » en croissance jusqu'à la fin des temps qu'il a pris chair humaine. Sans doute, de ses deux corps, le plus nécessaire est-il celui qui est la raison de l'autre, le corps mystique plus que le corps physique. Sans doute, le corps physique de Jésus sera-t-il d'autant plus visiblement présent que sera plus mystérieusement réel son corps mystique. (Cf. H. DE LUBAC, s. j., *Corpus Mysticum* », p. 115, 123, 216).

Marie, mère de Jésus d'abord en son âme, par le Fiat de sa foi et de son amour, accomplit cependant sa maternité dans sa chair mortelle qu'elle donne à l'Eternel. Vraiment

« mère de Dieu », dans un réalisme que notre foi d'enfants ne cesse de proclamer depuis le concile d'Ephèse, parce que son Fils est la personne divine du Verbe Incarné, et contre tous les docétismes parce que son Fils est un homme véritable. Mais alors, plus la maternité corporelle de Jésus est véritable, plus aussi il est certain que, comme elle accomplit une maternité intérieure qui précède, elle annonce une autre maternité, plus importante encore puisqu'elle est la raison de la première. C'est en vue du Corps mystique de son Fils que Marie est mère de Jésus par son corps physique. Il faut à Jésus une mère selon la chair en même temps que selon l'âme parce qu'il nous faut à nous-mêmes une mère selon l'esprit. Il faut une mère corporelle à la Tête parce qu'il faut une mère spirituelle aux membres.

La première place parmi les membres du Corps mystique de Jésus appartient donc à la Vierge Marie, mère de Jésus. Dans l'économie divine du monde, telle du moins qu'elle nous apparaît, Marie est le membre indispensable à sa naissance, sinon à sa croissance. Sans le corps physique de Jésus il n'y aurait pas de corps mystique, et, puisque sans la maternité corporelle de Marie Jésus n'aurait pas de corps visible, c'est sans doute que, dans l'organisation surnaturelle à laquelle elle appartient avec nous, sans Marie mère de Jésus, il n'y aurait pas davantage de corps mystique.

MATERNITÉ HUMAINE.

Spiritualité et Maternité.

Le physique et le visible est le symbole, le sacrement du spirituel et de l'invisible. Sans doute la maternité physique de la femme est-elle le symbole, en attendant qu'elle en soit en Marie le sacrement, d'une maternité plus haute, spirituelle, la femme qui porte en sa chair l'instinct maternel d'une façon si prodigieusement puissante, nous pensons qu'elle n'a droit au titre de mère, parmi les hommes, que

pour autant que son âme inspire cet instinct. L'horreur que nous éprouvons au spectacle de certaines maternités où l'indifférence, voire la cruauté envers l'enfant abaissent la femme au-dessous de l'animal, transfiguré en revanche par la tendresse pour ses petits, nous témoigne du sens avant tout spirituel de la maternité humaine.

L'enfant ne vient de la chair de la femme que parce qu'elle l'a voulu, dans la conscience et l'amour. Il vient d'abord de son âme. C'est pourquoi d'ailleurs c'est à l'âme de son enfant que pense d'abord sa mère et la douleur de la femme est hors d'expression quand dans le petit qui vient de naître, l'âme est si obscurément prisonnière de la chair que jamais elle n'en pourra connaître l'éclat joyeux à travers des yeux sans intelligence.

Spirituelle dans ses sources vraiment humaines, la maternité ne l'est jamais aussi purement qu'il le faudrait. Il y faudrait un renoncement qui n'est jamais total, chez la plus admirable de nos mères elle-même. Nous sentons bien ce que révèle de bouleversante mais évidente animalité l'attachement passionné de la femme pour l'enfant né de sa chair. Sans doute à travers la chair s'affirment les forces obscures de la race qui dominent de si haut l'individualité de la femme, mais sans doute aussi est-ce le moi en ce qu'il a de plus irréductible qui trouve issue en ces sanglots et ces cris au bord d'une tombe prématurément ouverte. Il y a là une pureté presque impossible, peut-être contre nature, qui ne peut être l'œuvre que de la grâce.

Virginité.

N'aurions-nous pas là le sens le plus profond de la virginité ? La femme vierge dans sa chair mais dans son cœur aussi possède une maîtrise sur soi et prête à autrui une ouverture que ne peut connaître la femme chargée d'enfants. La femme — comme pour l'homme dans le sacerdoce — ne sera assez libérée d'elle-même pour se donner aux autres, à tous les autres, avec une égale tendresse, que si elle est libre dans son corps et son cœur des liens du

mari et de l'enfant. Il ne peut y avoir de maternité spirituelle parfaite et sans réserve qu'au prix de l'esprit de virginité.

Il n'est pas moins vrai que, aux yeux de l'Eglise, il ne peut y avoir de virginité légitime qu'en vue de cette maternité spirituelle. Dans l'Eglise de Dieu, la virginité n'est pas un état de fait, créé par les circonstances, pas davantage la suite d'un choix personnel. Elle est la réponse à une « vocation » et l'effet d'une « grâce » pour « le Royaume de Dieu ». Le renoncement à la maternité physique n'a de sens et de justification qu'en raison d'une maternité spirituelle, de cette maternité qui est au cœur de la maternité corporelle elle-même, comme la réalité invisible dans le signe sacramentel. Quand Dieu sollicite de sa créature le renoncement au sensible auquel lui-même l'a liée pour des fins spirituelles, ce n'est certainement qu'en raison d'une obtention meilleure de ces mêmes fins.

La vierge est la femme qui se propose, sous l'inspiration d'un appel et l'impulsion d'une grâce de Dieu, le don de soi dans une maternité spirituelle aussi étendue que possible. Elle renonce alors à la maternité corporelle pour atteindre cette liberté de l'esprit et du cœur qui ne peut venir « ni du sang, ni d'un vouloir d'homme, ni d'un vouloir de la chair, mais de Dieu » (*Jean*, I, 13). A la limite, le dépouillement demandé par Dieu peut être si total qu'il conduira la vierge à accepter de Dieu cette maternité physique elle-même à laquelle elle avait renoncé pour lui. Sous le sceau de l'esprit qui libère pour un amour plus grand, cette maternité est virginale.

L'enfant perdu et retrouvé.

Une naissance n'est vraiment « légitime » que comme fruit d'une mort, la mort de la femme à elle-même. Mais l'enfant va maintenant conduire sa mère par une autre mort, la sienne à lui, à une vie plus vaste. Tel est le sens de la mort de l'enfant dans la vie de la femme, et le sens

des départs qui lui déchirent le cœur. C'est dans la mort que la vie se révèle et atteint ses dimensions authentiques.

La mort d'un enfant peut n'être, hélas ! que l'effondrement définitif, irréparable et stérile, de la chair déçue, comme les séparations, les absences peuvent n'inspirer que les sombres révoltes de *Genitrix*. Mais la mort de l'enfant peut être la porte ouverte pour la femme sur un monde nouveau où la maternité s'appelle Compassion. Sur une tombe où meurent des fleurs à peine écloses, une femme tout à coup comprend la tâche à remplir qu'elle a bien au-delà d'elle-même, et bien au-delà de son enfant. Tout à coup ses yeux, son cœur s'ouvrent à d'autres enfantements encore insoupçonnés, et d'autres tendresses, d'autres dévouements la conduisent à la plénitude de la maternité. C'est alors que tout ce qu'il y a de faible, de « raté », d'indigent dans le monde, découvre qu'il a une mère. « Le monde a besoin de trouver la mère dans la femme car il n'est qu'un enfant pauvre et abandonné » (Gertrude von LEFORT, *La femme éternelle*, p. 119). La femme ne lui donnera la mère qu'il attend douloureusement qu'au prix de certains deuils. La femme heureuse, trop heureuse, dans la joie d'une chair et d'un cœur comblés n'entendra jamais les gémissements des êtres qui souffrent et ce n'est pas à elle que le monde apportera ses misères et ses plaies. Mais que le glaive de Siméon lui perce le cœur et la voici qui devient « Consolatrice des Affligés », « Refuge des Pécheurs ».

L'enfant, Dieu merci, vit. Alors vient l'heure que le fruit mûr se détache de la branche nourricière. Comme il est étrange que « l'heure de l'enfant » ne soit pas « l'heure de la mère » et que l'accession de l'enfant à la vie personnelle soit pour sa mère, parfois, l'entrée dans le morne désert d'une solitude hargneuse... On sait quelles tragédies inavouables peuvent inspirer de criminels égoïsmes. Heureusement elles laissent place parmi nous à d'admirables dévouements. Des femmes, que l'enfant devenu homme a rendu à leur liberté première, trouvent aisément à se

donner encore et davantage, tantôt dans des professions qui assurent leur vie quotidienne, tantôt sous le voile de la femme qui ne pense plus du tout à elle-même.

La femme d'aujourd'hui a laïcisé son dévouement et a rejeté du front qu'elle penche sur les souffrances humaines le voile traditionnel... Ce voile signifiait une consécration à une Tendresse mystérieuse et le silence à travers lequel cette tendresse consolait et guérissait... Mais l'homme qui souffre ne peut s'empêcher de nimber ce front tout près du sien de ce respect religieux qui lui interdit de regarder la femme du désir mais lui permet de reposer sa tête endolorie sur le cœur d'une mère. On n'empêchera pas les hommes souffrants d'attendre une vierge quand ils ont besoin d'une mère, une vierge sainte, une femme totalement libérée d'elle-même, morte à elle-même mais en ce qu'elle peut avoir de plus secret : son propre enfant. C'est pourquoi on n'empêchera pas les hommes qui souffrent d'attendre Dieu à travers la Femme et c'est pourquoi il faut Dieu à la Femme pour qu'elle se renonce et se donne.

A TRAVERS LES MYSTÈRES DE MARIE.

De l'Annonciation à la Compassion.

Les « Compassions » que la femme exerce au service des détresses humaines ne seraient-elles pas des « compensations » inavouées ?... Rencontrerons-nous jamais un dévouement vraiment virginal ? N'est-ce pas l'infirmité constitutive de la créature de ne pouvoir se donner qu'en se retrouvant et de se chercher secrètement en s'oubliant ?

Une créature merveilleuse nous montre dans les ressources de la nature les puissances de la grâce. La Compassion de la Vierge Marie n'est pas une compensation qui ne s'avoue pas, mais une Annonciation qui s'achève. Marie réalise la simple mais exigeante vérité de l'étymologie : « compatir » c'est « pâtir avec ». Marie pâtit avec Jésus, elle partage, elle porte activement la souffrance et la mort

de son Fils, dans sa réalité sanglante, bien davantage dans son mystère et son efficacité spirituelle.

C'est à ce mystère qu'elle a consenti devant l'Ange de Nazareth et c'est cette efficacité qu'inaugurait son *Fiat*. « Tu concevras un fils et tu l'appelleras Jésus (Sauveur)... Son règne n'aura pas de fin ». Mais c'est par la grâce plus que par la chair. « Salut ! pleine de grâce... Ne crains pas ! car tu as trouvé grâce devant Dieu ». Au dessein de Dieu elle répond non comme une femme sollicitée par un amour humain qui en elle aurait une complicité, mais comme une servante appelée par une initiative, une vocation, qui trouve en elle un écho par la grâce de Celui qui l'appelle. « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». La primauté de l'acquiescement au spirituel sur la coopération corporelle à la volonté de Dieu se manifeste de manière éclatante dans la permanence de la virginité jusque dans l'acte même de la maternité physique. Elle se révèle encore dans la Visitation et de façon aussi émouvante qu'immédiate quand Marie s'oublie elle-même et son enfant pour ne penser qu'à une autre mère et s'occuper d'un autre enfant. Jean-Baptiste dans la Visitation c'est déjà Jean l'Evangéliste dans la crucifixion : « Femme, voici ton fils ! »... Au pied de la croix, la Compassion c'est l'accomplissement de l'Annonciation, quand Marie au-delà de la Passion de son Enfant, partagée en son corps et dans son cœur de mère, acquiesce, par la plaie béante du cœur de Jésus, au mystère du salut qui se joue moins dans le sang que dans l'âme de son fils.

Alors Marie est infiniment au-delà d'elle-même, au-delà de la femme et même de la mère humaine. Ah ! gardons-nous de l'imaginer les yeux secs et la chair impassible. Ce serait odieux et nous douterions de la réalité de sa maternité comme nous douterions de la vérité de la Sainte Humanité si l'épouvante de l'agonie et le frémissement sous les fouets et les clous n'avaient été que des apparences. Jésus est un homme véritable et Marie est vraiment sa mère. Bien plus, nous douterions pour elle, comme pour

Jésus, de leur adhésion au dessein sauveur de Dieu et nous serions incertains de notre salut, si ce salut ne peut être qu'une œuvre d'amour. Que serait en effet, et que pourrait être un amour si abstrait qu'il ne retentirait d'aucune façon dans la sensibilité et la chair ?

Vraie mère de Jésus, Marie a une âme maternelle vraiment « incarnée » et son amour est plein de sensibilité. Cependant c'est par l'âme d'abord que Marie partage le mystère de la Passion de Jésus et entre avec lui en Compassion. Comment pourrait-elle autrement se tenir aussi courageusement « debout » au pied de la croix, alors que sous le poids de la chair vaincue par la douleur il serait si normal de la voir s'effondrer comme on la voit dans l'imagerie trop humaine des XVe et XVIe siècles ? Avec la « vocation » et la grâce de Dieu, c'est le « oui » de son âme au jour de l'Annonciation qui se manifeste dans son courage silencieux et tranquille.

De Cana à la Croix.

La mère douloureuse qui se tient avec fermeté bien que sans dureté au pied du gibet sur lequel meurt son enfant doit maintenant dire un autre « oui » aux paroles les plus extraordinaires que jamais un enfant mourant ait dit à sa mère. « Femme ! voici ton fils »... Voici l'instant exact que tout le mystère de Marie se dévoile, l'instant que sa maternité corporelle se révèle comme le sacrement de sa maternité spirituelle ; l'instant qu'à travers la chair qui la fait mère de Jésus-Christ elle devient pleinement en son âme la mère des membres de Jésus-Christ, notre mère. Instant culminant de l'histoire surnaturelle des hommes : désormais cette histoire se développera sous le signe maternel de Marie.

Les interprétations des historiens ne sont jamais plus hésitantes que pour les heures décisives de l'histoire. Il n'est pas surprenant que les paroles de Jésus mourant à sa mère nous laissent en suspens. Elles sont pleines de mys-

tère et pour expliquer les mystères de Dieu nous n'avons de recours qu'à d'autres mystères. C'est aux noces de Cana que ces paroles de Jésus peut-être s'éclairent un peu pour nous. Cana : point géodésique de la carte divine de la terre et c'est un point marial. Là s'est manifesté pour la première fois le Verbe Incarné. Le cadre et le mode de cette révélation sont empruntés à l'œuvre la plus sublime de Dieu-Créateur : l'amour humain qui accomplit son image sur terre. Prenant appui sur cet amour un autre amour trouve son expression, dans la pauvreté du premier resplendit la richesse du second, dans un amour conjugal pris de court un amour maternel inépuisable s'accomplit. Au bénéfice du premier, le second tient la clef de l'Eternel dans le temps.

« Ils n'ont plus de vin »... dit Marie à Celui qui le sait mieux qu'elle. Elle sait, moins que lui, mais assez pour le lui dire, qu'il peut donner ce qui manque. « Femme, répond-t-il, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue... Qu'avons-nous à faire ensemble en ce moment ? » Que veut dire Jésus ? Quand une mère intervient auprès de son fils au profit d'un tiers, c'est évidemment en engageant son titre de mère. Ainsi fait Marie à Cana. C'est tellement « naturel »..... Mais précisément ce n'est pas l'heure de la nature lorsque c'est à la grâce qu'on fait appel. Or les liens de Marie avec Jésus sont des liens humains : ils ne sauraient obliger la divinité de son fils. « Femme ! »..., lui dit-il, non pas « mère », parce que devant Dieu qui d'elle peut tout exiger, elle ne peut rien encore demander.

L'heure viendra qu'elle le pourra et que lui-même lui accordera ce qu'elle désirera. Quelle est donc cette heure mystérieuse ? C'est l'heure de Jésus, « mon heure à moi », dit-il. Marie n'a pas encore d'heure à elle sur la Divinité de Jésus et son heure sur son humanité est passée. Marie aura une heure à elle sur Dieu son fils lorsque ce Dieu aura fait sonner l'heure qui n'est qu'à lui, l'heure de l'Eternel au cadran du temps. Cette heure-là c'est celle

de la Passion (cf. F. M. Braun, *La Mère des Fidèles*, p. 55). Cette heure, Jésus en a parlé plus d'une fois, pour l'annoncer comme prochaine ou supplier son Père de l'en délivrer, enfin pour l'accepter (*Jean*, xii, 23, 27 ; xiii, I, xvii, I). Heure de sang mais du même coup « l'heure que le Fils de l'Homme doit être glorifié » (*ib.*, xii, 23).

Cette heure, la voici venue tandis que Marie est debout au pied de la croix de Jésus, en compassion de ses souffrances et surtout de son mystère de Sauveur. « Assurément, estime saint Augustin, c'est à propos de cette heure-là que Jésus, au moment de changer l'eau en vin, avait dit à sa mère : « Femme ! qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue ». Il l'avait prédite cette heure non encore venue qui était celle où il devait reconnaître la femme dont il était né sous une forme mortelle. Cette mère à qui il devait non pas sa divinité mais son infirmité, il l'avait repoussée comme une inconnue alors qu'il se préparait à des œuvres divines. Mais à présent qu'il souffrait dans son humanité, il la recommandait avec une affection humaine, elle par qui il était devenu homme. Alors, celui qui avait créé Marie se manifestait par sa puissance : « maintenant celui que Marie avait mis au monde pendait à la croix » (*Traité sur saint Jean*, VIII. P. L., xxxv, 1455 & 1950).

Du haut de sa croix Jésus reconnaît que désormais il y a quelque chose de commun entre Marie et lui-même : une communauté de douleurs dans la chair, comme le pense saint Augustin, mais de plus par la médiation de la chair meurtrie une communauté dans le mystère du salut des hommes. De ce mystère auquel Marie a cru dans le secret de son âme avant de devenir mère en sa chair, elle est maintenant l'associée en cette même chair. Maintenant la chair est pleinement au service de l'esprit, la maternité corporelle au service de la maternité spirituelle. Oui, il y a quelque chose de commun désormais entre la Mère et l'Enfant, entre le Jésus « Total » et sa Mère « spirituelle », c'est nous.

« *Femme, voici ton fils !* »

Il ne nous est pas plus possible d'en douter qu'il nous serait possible de le savoir par nous-mêmes : les paroles suprêmes de Jésus sont là pour nous en assurer en même temps que pour nous en instruire : « Femme ! voici ton fils ».

« Femme ! »... De nouveau, Jésus s'adresse à Marie au nom de sa Divinité à lui, sans faire état de sa maternité à elle. Il parle comme Celui à qui appartiennent l'autorité et l'initiative. Mais ici il n'est pas besoin qu'il le rappelle à sa Mère. Du fond d'un immense silence, baigné de larmes, elle ne demande rien pour les hommes qui n'ont plus de vin après avoir répandu le sang de Dieu. Quand l'heure de Dieu n'est pas encore arrivée ce sont les hommes qui prennent la parole, mais ils se taisent quand cette heure arrive... Alors, c'est Dieu qui parle.

« Voici ton fils »... On a remarqué que dans le IVme Evangile les paroles de Jésus sont toujours les paroles du Verbe créateur, présent dans le sein du Père « à la fois lumière et puissance de Dieu : lumière de Dieu lorsqu'elles manifestent les mystères cachés aux yeux des hommes ; puissance de Dieu quand elles produisent ce qu'elles énoncent » (F. M. Braun, *op. c.*, p. 112). A Marie c'est une de ces paroles « substantielles » qu'il adresse pour qu'elle produise en elle cet « effet vif et substantiel » que leur attribue saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, l. II, ch. 31). Jésus opère en son âme une réalité mystérieuse nouvelle comme avait fait en son corps l'Esprit de l'Annonciation, pour qu'elle soit maintenant réellement la mère spirituelle des hommes, comme alors elle devenait réellement la mère de Jésus par la chair.

N'est-ce qu'une parole de consolation ? Non. Jésus ne pense pas en donnant Jean à Marie assurer à sa mère un protecteur dans sa solitude, ni prolonger près d'elle sa propre présence par celle de son meilleur ami. S'il en

avait été ainsi c'est Marie qui aurait été confiée par Jésus à Jean, et Jean aurait pris près de Marie la place de Jésus. Il y aurait eu dans le cœur de Marie une sorte de substitution d'enfant. La pensée de Jésus mourant est autrement profonde, car elle est au-delà de ces sentiments humains.

Il n'y a pas substitution d'enfant dans un cœur maternel endeuillé, il y a extension d'un cœur maternel vivant aux dimensions mystérieuses d'un fils unique. Jésus et Jean ne font réellement qu'un : le Christ Total, Lui et nous. Jésus n'est venu sur terre que pour être Jean afin que Jean devienne Jésus. Comme on comprend que Jean fût « le disciple que Jésus aimait » !... Ainsi donc Jésus n'est fils de Marie par la chair que pour faire de Jean un fils de Marie par l'esprit. Non, au pied de la croix il ne s'agit pas d'une pauvre femme désormais seule dans la vie, à laquelle il faut assurer un protecteur, il s'agit d'un plus pauvre enfant auquel il faut donner une mère.

Comme à Cana, le meilleur vin a été conservé pour la fin : la maternité spirituelle de Marie sur les hommes est meilleure que sa maternité corporelle sur Dieu, et désormais c'est de ce vin-là que nous boirons sans jamais l'épuiser.

Marie chez Jean.

Le vin nouveau, le meilleur, que Jésus nous a réservé pour son Heure à lui, c'est à la table de Jean qu'il est servi, car c'est dans la maison de Jean qu'est Marie : « à partir de cette heure-là il la reçut chez lui ». Jean ne « prend » pas Marie chez lui comme une mère douloureuse que recueille un fils compatissant, il la « reçoit » chez lui comme une mère précieuse que réclame un enfant indigent. C'est Jean, c'est nous, qui avons besoin de Marie, besoin d'une mère. Il la reçoit « chez lui », dans sa maison de pierre et de bois, mais surtout dans cette demeure spirituelle que les hommes avaient fermée quand le Seigneur est venu « chez lui », en lui refusant leur foi et leur amour. (*Jean*, I, II).

Le mystère de la maternité de Marie sur le monde est un mystère de foi et d'amour. Nous ne le connaissons que par la Révélation que Jésus nous en a faite du haut de sa croix en donnant Jean à Marie et nous ne pouvons en pénétrer un peu la profondeur divine que dans l'adhésion réfléchie à l'enseignement de l'Eglise. « En la personne de Jean, dit Léon XIII, par exemple, c'est d'après le sentiment constant de l'Eglise, le genre humain tout entier que le Christ a désigné symboliquement, et spécialement ceux qui adhèrent à lui par la foi » (*Adjutricem populi*). De nos jours, Pie XII dans l'encyclique sur le Corps mystique situe le rôle de « Celle qui étant corporellement mère de notre Chef, est devenue spirituellement mère de tous ses membres, par un nouveau titre de douleur et de gloire ». La maternité de Marie sur nous est un objet de foi.

Les lumières de la foi ne sont perceptibles qu'à ces « yeux illuminés du cœur » dont parle saint Paul (*Eph.*, I, 18). La raison en est que les mystères de la foi sont les mystères d'un Dieu qui est Amour. L'amour est donc dans la foi une condition « scientifique » de la connaissance exacte et profonde. Il semble que jamais cette condition ne soit plus absolue que dans ce mystère issu de l'Amour divin et manifesté dans le plus sublime amour humain, qui est l'amour maternel de Marie pour nous. Il ne peut y avoir de théologie mariale sans l'intervention du « sentiment », des ferveurs de la dévotion, d'une certaine sensibilité surnaturelle mais dans un cœur vraiment de chair et de sang. On ne saurait démontrer les raisons de l'Immaculée-Conception, de la virginité, de l'Assomption de Marie. Il faut en sentir les « convenances ».

Lorsque Jean eut reçu Marie chez lui, c'est à sa tendresse lucide qu'il dût de découvrir peu à peu le trésor inestimable qui lui était confié. C'est cette même tendresse filiale qui, au long des siècles vécus par l'Eglise, sous le manteau maternel de la Sainte Vierge, nous a révélé les dimensions, les modalités de sa maternité mystérieuse, jusqu'à ce 1er novembre 1950 qui, dans la définition dog-

matique de son Assomption corporelle au ciel, nous donnait à admirer l'aboutissement de sa vocation de mère des hommes.

Notre Avocate.

C'est d'abord comme une mère qui prie pour eux que Marie est apparue à la réflexion et à l'affection de ses enfants. C'est sous les traits d'une Orante qu'ils l'ont peinte dans la pénombre des Catacombes romaines. C'est le visage que nous lui donnons chaque jour : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous »... N'est-ce pas le visage qu'elle-même s'est donnée parmi nous visiblement, à Cana : « Ils n'ont plus de vin » ?...

Comme il est normal que Marie prie pour nous, une mère pour ses enfants ! C'est son droit et son devoir. Il n'est pas besoin d'explications savantes ni de profondes instructions pour le percevoir. Mais ses droits et ses devoirs sont d'une ampleur sans exemple. Aussi étendus que les prérogatives et les puissances de son Fils sur le Corps mystique. C'est « Jean » tout entier que Jésus a confié à Marie pour qu'elle en fasse toujours plus parfaitement son enfant, c'est-à-dire qu'elle l'identifie toujours plus intimement à lui-même.

« Jean » n'est pas encore entièrement donné à Marie parce qu'il n'est pas encore entièrement né du sein de Dieu. Mais à mesure que des membres s'agrègent au Corps mystique par la génération humaine et la régénération baptismale, Marie « sent » son âme et sa chair maternelles s'émouvoir pour de nouveaux enfants plus profondément que ne le pouvait sentir l'apôtre saint Paul : « mes petits enfants, que j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (*Gal.*, iv, 19). C'est par le « toucher », par le « sentir » que la femme, la mère surtout, connaissent les êtres. Par-delà même l'espace. Et pour Marie par-delà même le temps. Marie nous connaît par cette sensibilité maternelle que Jésus a créée en elle en lui donnant Jean,

plus aigüe qu'aucune autre sensibilité parce que dans un corps infiniment pur et dans une âme infiniment transparente ce n'est pas la chair, ni le sang, qui en est le principe, mais la grâce source des parentés surnaturelles. Ainsi Marie peut prier pour nous, partout et jusqu'à la fin des temps, car la grâce ne connaît ni le temps ni l'espace.

Prier pour nous, Marie le peut encore en raison de connaissances merveilleuses que les théologiens et les saints se plaisent à lui accorder comme il convient à son rôle sur nous. Marie ne prie pas pour nous « en général ». Comment une mère prierait-elle « en général » pour ses enfants ? Il faut donc bien qu'elle nous connaisse dans nos individualités et le détail de nos nécessités. Dieu y pourvoit sans aucun doute, dans la splendeur de la vision béatifique. Marie nous voit en Dieu, comme nous sommes avec notre vocation personnelle au sein du Royaume des cieux, avec les grâces reçues, avec les fautes commises et nos humbles bonnes volontés.

La prière est une élévation de l'âme vers Dieu. Quand une mère prie pour ses petits, elle les élève vers Dieu. Ainsi fait Marie, incomparablement. Mieux qu'aucune autre mère, elle nous « porte » en son sein maternel jusqu'à Dieu en le priant pour nous. Après que l'amour et le désir qui, sur terre, transportaient son âme vers le ciel, eussent arraché à la terre son corps aussi pour l'unir à la gloire céleste de l'âme, ce sont ses enfants qu'ils soulèvent maintenant vers Dieu. Ainsi est efficace à coup sûr la prière de Marie pour nous. Elle ne peut pas ne pas l'être, inspirée comme elle est de la volonté divine de notre salut et impliquée dans l'exercice de la fonction maternelle. C'est sans doute de cette efficacité assurée que témoigne la certitude qu'un dévot à Marie ne saurait être perdu en dépit des pires défaillances. Un enfant ne peut être irrémédiablement perdu tant qu'il y a pour l'envelopper, le protéger, la vigilance d'une mère aimante. Sans doute, moins encore que la charité et le sang de Jésus, la tendresse et la prière de notre Mère ne suppléent notre contribution personnelle

à notre salut. Mais la bonne volonté latente au cœur du pécheur et ses plus humbles efforts peuvent prendre appui sur une présence et une force maternelles qui sont un gage légitime de salut pour des enfants, mais aussi son commencement comme le sang de Jésus en est plus que la promesse, la cause toute-puissante.

Notre Médiatrice.

Le réflexe spontané qu'inspire la maternité à une femme c'est de s'interposer entre l'enfant et le danger qui le menace. C'est là une attitude de médiatrice, et c'est l'attitude de Marie auprès de nous. Elle prie pour nous, mais encore elle agit pour nous devant Dieu, comme il convient à une mère.

Entre Dieu et nous il y a un médiateur, un seul : Jésus-Christ. Mais entre nous et Jésus-Christ nous sentons qu'une place demeure pour une médiation plus proche encore de nous, sans cesser d'être divine. C'est à cette place qu'une libre initiative de Dieu nous donne une Médiatrice : Marie. Dieu a voulu, comme dit saint Bernard, que toute grâce nous vînt par Marie. Comme on comprend aisément cette économie surnaturelle du salut humain ! Si Dieu vient à l'homme par une mère qui est sa mère, comme il est naturel que l'homme aille à Dieu par cette mère qui est notre mère ! En descendant vers nous, Dieu nous trace en Jésus-Christ le chemin qui doit nous conduire à lui. S'il en était autrement, nous ne comprendrions guère pourquoi Jean a été confié à Marie. Mais nous comprenons bien que Marie est installée chez Jean pour y introduire Jésus.

Les théologiens hésitent sur la teneur de la médiation exercée par Marie. Les grâces de vie divine que Marie nous transmet, comme un aqueduc dirait saint Bernard, de la part de Jésus, n'en est-elle pas, en quelque manière au moins, le principe actif ? Dans sa Passion notre Sauveur mérite en stricte justice notre salut. Mais dans sa Compassion, unie, presque identifiée à Jésus, est-ce que Marie ne partage pas son activité salvatrice pour contribuer effec-

tivement à notre régénération spirituelle, à notre divinisation ? Ne serait-ce pas là la manière la plus vraie d'être notre mère, de nous tirer de « sa chair » par le mérite de son amour et de ses douleurs ?

Il est difficile de préciser la part et le poids de la contribution de Marie à notre salut. Nous craignons d'un côté de porter atteinte à l'unicité transcendante du salut en Jésus-Christ, nous sentons d'un autre côté que l'intervention de Marie dans notre destinée divine est hors pair avec celle des Saints dans le Corps mystique. Oui, membre suréminent de ce Corps, Marie « par sa mystérieuse union avec le Christ et par une grâce particulière reçue de lui, fut Réparatrice et nous l'appelons pieusement de ce nom ». Ainsi fait Pie XI (Encycl. *Miserentissimus Redemptor*). Mais loin d'attenter à la grandeur unique du seul Sauveur, la puissance salvatrice de sa mère la révèle de manière éclatante, puisque cette puissance ne lui vient que de Jésus. Comme l'Immaculée-Conception, loin de faire exception à l'universalité de la Croix, en est l'application anticipée et le triomphe le plus glorieux, ainsi la Médiation mariale ne détruit pas, mais confirme dans son exercice le plus émouvant la causalité unique de la Passion.

Il n'y a de médiation parmi les membres du Corps mystique qu'à partir de la médiation de la Tête de tous ses membres, comme « toute paternité vient de Dieu », ainsi que saint Paul l'enseigne (*Eph.*, III, 15). Au-dessous de l'Unique Médiateur il y a une foule de médiateurs qui ont pour fonction de faire l'application particulière de sa grâce à chacun selon des modalités infiniment diverses nées des nécessités multiformes des hommes appelés à en recevoir le bénéfice. Un besoin fondamental pour les membres du Corps mystique c'est que des prêtres les relient au Souverain Prêtre en lui présentant leurs adorations et leurs requêtes et en leur transmettant l'eau vive jaillie de son cœur ouvert par la vertu de la Parole et des sacrements. Mais un autre besoin, surgi des profondeurs de la créature

faible et en souci de son Dieu, tourmente les chrétiens : une mère.

Il ne nous suffit pas d'être devant le Père Tout-Puissant en état d'offrande et de reconnaissance, ni même de nous identifier à notre Aîné, Jésus-Christ, qui est notre Ami mais sera aussi notre Juge, il nous faut encore une mère et pour cette seule et simple raison que nous sommes des enfants, que Dieu est notre Père, que son Royaume n'est ouvert qu'aux enfants. « En vérité, je vous le dis : si vous ne changez pas et si vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Celui qui se fera humble comme cet enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le Royaume des cieux » (*Matth.*, XVIII, 3-4).

Dieu recourt à des médiateurs différents selon les voies différentes par lesquelles il nous appelle à lui et se donne à nous. Comme on comprend, s'il nous appelle à lui comme un Père appelle ses enfants, qu'il nous confie à une mère ? Désormais c'est là une voie qui n'est pas facultative et particulière. Pas davantage une voie que l'on emprunte d'abord pour en prendre une autre ensuite. Tous nous sommes appelés à l'enfance spirituelle et devenir enfants est la condition absolue du succès de notre destinée éternelle. *Nisi efficiamini sicut parvuli*... Devenir enfants, c'est sans doute qu'à l'enfance succèdera l'adolescence et la maturité... Oui, la croissance des enfants de Dieu est une croissance dans la vérité de l'enfance même. Jamais devant son Père Infini l'homme ne peut dépasser l'enfance, il ne peut que devenir meilleur enfant. Ainsi la médiation maternelle de Marie est au cœur même de notre vie divine et pour toujours. Dans l'éternité céleste nous ne serons jamais que les enfants de Dieu en étant les enfants enfin parfaitement dociles de la Sainte Vierge, grands enfants heureux d'une Mère glorieuse.

Mais devenir enfants, c'est d'abord « changer » nous dit Jésus, nous convertir. C'est « naître », c'est souvent « renaî-

tre », comme Jésus l'apprend à Nicodème. C'est là premièrement que Marie intervient, à cette heure obscure et difficile où l'enfant de Dieu se dégage, lentement, parfois violemment, du sein mortel du péché. A cette heure-là, mêlées au sang de son Fils, les larmes de sa mère, au pied de la Croix, nous purifient, et font d'elle notre vraie mère, de nous ses vrais enfants.

Marie, Mère de Dieu, est notre mère d'un bout à l'autre de son mystère, parce qu'il est impossible d'être à Dieu sans rencontrer en lui les hommes qu'il a faits. Mais désormais il n'est pas moins impossible pour les hommes qui cherchent Dieu de le trouver autrement que par sa mère en la faisant notre mère. « Femme, voici ton fils », dit Jésus à Marie sa mère en lui donnant Jean, son ami. Et à Jean : « voici ta Mère »... A partir de cette heure-là, il la reçut chez lui ».

M. MELLET, O. P.

LA FORCE DE LA VIERGE

Je voudrais faire apparaître dans la Vierge — qui est encore à mes yeux, malgré vingt siècles, une *inconnue*, pleine de mystère — un aspect assez peu célébré : la Force.

Les livres communs de dévotion risquent d'affadir l'image de la mère de Dieu, qu'on présente généralement sous la seule enveloppe de la douceur. Il faudrait se souvenir de cette pensée du Père Gratry que le cardinal Mercier me citait jadis : « Qu'est-ce que la douceur ? c'est la plénitude de la force ». Cette maxime conseille, pour saisir une vertu, de partir de la vertu inverse, ainsi que l'indiquaient Aristote et Pascal. Pour analyser un être caractérisé par sa douceur, il faut procéder à partir de sa force.

Selon l'usage antique du cœur, quand il s'agit de la Vierge, je dispose ma réflexion en cinq mystères.

PREMIER MYSTÈRE : LE SILENCE VIS-A-VIS DE JOSEPH.

Nous suivrons ici l'Evangile de l'enfance d'après saint Matthieu[1], dont certains exégètes ont pu dire qu'à la différence de l'Evangile de l'enfance selon saint Luc, qui semble écrit du point de vue de la Vierge et avec ses indications, il se réfère plutôt à Joseph. Sans doute, l'Evangile de l'enfance selon saint Matthieu est plus stylisé, plus schématique que celui de saint Luc. Il est écrit d'après les

1. *Mt.*, I, 18-25.

règles de l'historiographie juive et dans le prolongement des récits de l'Ancien Testament. Les songes y ont une grande place. Les événements, selon le génie prophétique, sont directement raccordés à leur cause première, abstraction faite des influences humaines. Mais, précisément, cet Evangile, en nous montrant l'action divine verticale, fait bien saillir les attitudes fondamentales des âmes devant la présence divine. Et, bien que la vraisemblance, aimée de saint Luc, y soit moins marquée, les réactions de l'homme devant le mystère y sont plus nettes.

Joseph, nous dit cet Evangile, s'aperçut que la Vierge était enceinte, alors qu'ils étaient époux d'un virginal mariage. Et, comme Joseph était un homme « juste » et qu'il ne voulait pas convaincre son épouse d'adultère (l'exposant ainsi à la mort), il décida de rompre avec elle secrètement.

Cela oblige à admettre que Marie n'avait rien dit à Joseph du secret de la conception de Jésus.

Pourquoi s'exposer ainsi, quand un simple mot d'elle aurait tout éclairé dans l'esprit de cet homme intègre ? Pourquoi laisser dans le tourment d'un doute presque insupportable celui qu'elle aimait ?

Il est difficile de trouver une raison humainement valable pour agir avec une telle discrétion dans une affaire où l'honneur de Marie était en jeu et aussi l'honneur de son enfant, fils de David.

Je ne vois ici qu'une explication, qui est à chercher dans l'ordre des vertus : un abandon à Dieu poussé jusqu'à sa limite extrême. Marie ne voulait pas se justifier (bien que d'un seul mot elle le pût), parce qu'elle préférait être justifiée par Dieu seul. Elle s'était soumise à l'action divine, à cette dialectique divine consignée dans l'Histoire du Peuple de Dieu et enregistrée par l'Ecriture. Il était impossible que Dieu la laissât diffamer. Ainsi qu'Abraham,

menant Isaac au sacrifice, Marie avait la *foi*, celle que célébrera l'hymne de l'Epître aux Hébreux.

La foi était en elle une énergie qui lui disait : c'est à Dieu de pourvoir aux œuvres de Dieu. Il ne faut pas, même en ce moment, hâter son heure. Viendra le temps où Marie « hâtera l'heure » ; par exemple à Cana, lorsqu'elle demande un miracle avant l'époque de toute éternité provisoirement fixée pour la manifestation publique du Messie par un premier signe. Mais alors il s'agit des autres. Quand il ne s'agit que d'elle-même, Marie ne hâte pas l'heure.

On peut rapporter ce trait à l'amour de Marie pour le silence. Celle qui était la mère, selon le temps, de la Parole éternelle, honora cette parole d'abord par le silence.

J'observe, dans ce secret gardé jusqu'au bout, dans ce mépris du mot qui pourrait justifier, cette *magnanimité*, à laquelle notre époque n'est plus sensible[2]. Jésus, dans sa Passion, s'est souvent tu. *Jesus autem tacebat*. Les entretiens du monde, la presse, les interviews, les divulgations, les confidences, les panégyriques, les mémoires nous ont ôté le sens du *secret*, si voisin du sens du *sacré*.

Ce qui fut héroïque, ai-je dit, dans le cas de ce silence vis-à-vis de Joseph, ce fut de s'exposer au soupçon de celui qu'elle avait accepté pour époux. Mais bien agir et n'être pas compris de ceux pour qui l'on agit, sont de ces choses qui parfois ne se séparent guère[3].

---

2. Cf. R.-A. GAUTHIER, *La Magnanimité*.

3. Sans avoir beaucoup vécu, j'ai approché de grands esprits qui avaient passé par ces traverses. Le plus illustre est le cardinal Mercier. L'ai-je entendu de sa bouche ? L'ai-je lu dans un livre écrit de lui ? Je ne sais. Mais le fait est bien présent à ma pensée : lorsqu'il était supérieur du Séminaire de Louvain, il fut dénoncé pour ses apparentes hardiesses. On le releva de ses fonctions. Il se tût. Il disait avoir confié la chose à Dieu, qui était à ses yeux seul capable de le justifier.

De même, Jeanne d'Arc dans son procès et près de son bûcher, alors que, par une simple parole, elle aurait pu compromettre le Roi de France et se sauver elle-même, se tut. Elle disait : « Je n'ai jamais été induite par mon Roi à faire ce que j'ai fait, soit bien, soit mal ».

DEUXIÈME MYSTÈRE : L'APPARENTE NÉGLIGENCE DU CHRIST.

Marie, au cours de la vie publique de Jésus, n'était pas proposée à l'admiration. Au contraire, ce qui apparaît dans les Evangiles, ce sont des humiliations, qui choquent notre sensibilité. La scène que rapporte l'Evangile de saint Marc est si sombre qu'on la croirait issue de quelqu'un de nos romans modernes[4].

La *parenté de Jésus*, qui forme un clan fermé et hostile à Jésus, veut mettre fin au scandale que Jésus cause par sa vie apostolique, toujours « poussé par la foule et ne pouvant pas même prendre les repas. » Le *cercle de famille* se réunit alors et vint en corps pour « se saisir » de lui, en disant qu'il était *fou*. Jésus parlait encore quand « sa mère et ses frères » qui se tenaient dehors, l'envoyèrent appeler, la foule était assise autour de lui. On vint lui dire : « Voici ta mère et tes frères qui sont dehors et qui te demandent. »

On trouve un trait du même genre dans la vie du Père Lagrange, dans celle aussi de M. Pouget que j'ai tant connu. Et dans celle de plusieurs fondateurs ou fondatrices, qui souvent furent chassés, par la calomnie, de l'Institut religieux qu'ils avaient fondé.

4. *Mc.*, III, 31-35. Nous avons tout lieu de croire à l'authenticité de cette scène, si nous lui appliquons les critères indiqués dans « Le Problème de Jésus ». La fabulation tendait plutôt à grandir Marie. Par ailleurs, ces paroles dures sur Marie, bien qu'utiles pour montrer l'indépendance de l'Evangile par rapport aux privilèges de race, ne lui sont pas nécessaires. Enfin, ce texte se trouve avec ses plus grands détails dans l'Evangile dont le fonds est le plus ancien, celui de Marc. On peut même remarquer que la même dureté se retrouve dans saint Jean, si favorable à la Vierge.

Si j'essaie de me représenter les sentiments de Marie, je crois observer encore, dans son silence, un aspect de la Force. Ne pas venir avec le clan, c'était sans doute impossible. Suivre le clan, c'était s'associer à une démarche qu'elle savait odieuse. Elle avait pourtant suivi !

Quant à Jésus, il ne pouvait pas discerner publiquement sa mère, la faire émerger de sa parenté, sans l'exposer peut-être à la mort. Mais il aurait pu ne pas l'humilier devant tous alors qu'elle donnait l'exemple du courage. « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » dit-il. Et, jetant les regards sur ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère ». La tradition orale, source des Evangiles, présentait d'autres scènes analogues. Dans l'épisode des noces de Cana, où Marie obtient un miracle, elle est d'abord contredite devant les hommes : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Tout porte à croire que nous avons là une donnée première, qui s'imposait aux évangélistes[5]. Dures paroles, qui comportent un enseignement profond. Les auteurs sacrés n'avaient pas l'idée que Jésus ait été un fils infidèle. Mais ils devaient voir, dans ces épisodes où la mère de Jésus était placée au même rang que les autres fidèles, l'expression du message nouveau, selon lequel *désormais la chair ne sert de rien*. La maternité selon la chair est inutile, si elle ne s'accompagne pas de la maternité selon l'esprit. Le Christ appartient à ce royaume d'Esprit, hors de toute parenté charnelle. Si l'Evangile avait été le privilège d'un peuple ou même d'une famille, jamais il n'aurait pu être prêché également à tous, sans distinction. On entrait dans une sphère nouvelle. La race, l'origine, la noblesse n'étaient plus que des figures. La fidélité à la volonté de Dieu remplace la race et le sang.

---

5. Cf. *Mt.*, XII, 46-50 ; *Lc.*, VIII, 19-21.

Pour Marie, divinement enseignée par le Fils, le principe de son bonheur n'était pas d'avoir allaité Jésus ; c'était d'avoir écouté sa parole[6]. La mère de Jésus relevait de la même loi que les autres créatures, comme une figure parfaite s'inscrit dans le même espace que les autres figures. L'Evangile annonçait cette égalité des âmes. Et Marie devait jouir d'être alignée sur les autres, quoiqu'unique en son genre.

Le Christ qui inaugure le Royaume n'est plus, comme à Nazareth, *soumis* à ses parents. Désormais il appartient aux choses de son Père. Ce n'est pas pour elle-même, mais pour l'œuvre de Dieu que toute mère enfante. Après avoir donné son fruit, elle doit disparaître. Mais il faut bien de la force pour y consentir.

TROISIÈME MYSTÈRE : LA MORT DE JÉSUS.

Les Anciens, qui étaient plus cruels que nous, avaient davantage de respect pour l'homme. Par exemple, les prisons étaient ouvertes aux parents des condamnés à mort. La Vierge assista à la mort de son fils dans le groupe des femmes. Et alors se réédita en elle le mystère d'enfantement, qui lie le don de vie et la douleur excessive.

Il est difficile de parler longuement des choses de la souffrance. L'Ecriture l'a compris, elle qui, sauf dans Job, est toujours sobre dans la représentation d'une souffrance individuelle. Les récits de la Passion de Jésus dans les Evangiles m'étonnent, à chaque Semaine Sainte, par ce caractère de constat, presque médical, juridique. Platon avait eu le même genre de réserve, lorsqu'il racontait la mort de Socrate. Et pourtant le dialogue de Platon nous parle de sanglots. Il ne semble pas que la Vierge ait pleuré, ou même qu'elle se soit « lamentée », comme les filles de

6. Cf. *Lc.*, XI, 27-28.

Jérusalem. L'Evangile de Jean dit qu'elle se tenait *debout*[7] au pied de la Croix, et il insinue même qu'elle y était seule. Les apôtres étaient rentrés *chez eux*, sauf Jean le disciple, symbole de la fidélité d'amour.

Jésus, Jean, Marie sont présentés comme lucides. Non accablés, mais fermes, comme trois tiges solennelles.

Les commentateurs de l'Evangile ont beaucoup réfléchi sur ce texte dans ces dernières années, notamment le Père Braun, dans son beau livre : *la Mère des Fidèles*. Il suggère que ce texte du *Stabat* s'éclaire à la lumière de la scène fameuse de la *Genèse*, où la Mère des hommes selon la chair, Eve, est vaincue par le Serpent et touche à l'arbre de mort. Ici la Mère des hommes selon l'esprit, Marie (et on se souvient qu'*Ave* retourné comme un gant donne *Eva*), la Mère de grâce est aussi *debout* devant un autre « Arbre », arbre de vie et non plus de mort. Elle écrase le Tentateur par son obéissance, le Mensonger auquel Eve avait obéi. Ici Marie mérite le nom de « la nouvelle Eve », l'un des germes de ses privilèges, de « l'Immaculée Conception » à « l'Assomption ».

Alors que le Christ mourait en vérité, l'âme de la Vierge fut *percée d'un glaive*, selon la prophétie qui lui avait été faite[8]. On pourra discuter pour savoir ce qui est pire, de souffrir soi-même ou de voir souffrir ceux qu'on aime plus que soi. Le vœu de la compassion serait de prendre sur soi les douleurs de l'être aimé et de les transformer en passion. François d'Assise fut soulagé par les stigmates. La Vierge ne connut rien de semblable.

Elle était, disais-je, droite comme un lys, représentant auprès de la croix tout un peuple, tout l'Ancien Testament, toute la race juive, — toute l'Eglise nouvelle, tous les

---

7. *Jo.*, XIX, 25-27.

8. Cf. *Lc.*, II, 33-35.

apôtres, tout le Nouveau Testament, — toutes les femmes, tous les êtres enrôlés sous « la bannière », toutes les vierges, les épouses, les mères, les religieuses. Il n'y avait pas à pleurer. Mystère en pleine lumière. Clarté et Force. « Sérénité, Simplicité, Grandeur » (Nietzche, en 1876).

QUATRIÈME MYSTÈRE :

L'ABSENCE D'APPARITION DU RESSUSCITÉ.

Il est remarquable que l'Evangile ne raconte pas d'apparition de Jésus ressuscité à sa mère. Et cependant l'Evangile ne méprise pas les Saintes Femmes : il leur fait une part royale dans les faveurs. Les Saintes Femmes accourent au sépulcre le matin du troisième jour, — symbole de l'amour féminin, pour lequel les obstacles ne comptent pas. Les Saintes Femmes sont les premières à constater que le tombeau est vide, à recevoir le message des Anges. Les Saintes Femmes acceptent la mission d'aller annoncer la résurrection aux apôtres et à leur chef, Pierre, — comme si elles étaient elles-mêmes devenues pour un moment des Anges. Les Saintes Femmes (et, en Jean, celle qui les représente toutes par la profondeur, Marie de Magdala) jouissent de la première apparition.

Dans ces conditions, on semble autorisé à faire un raisonnement à *fortiori*. Marie était infiniment plus que les Saintes Femmes. *Or* les Saintes Femmes ont joui d'un privilège. *Donc*, Marie a joui d'un privilège infiniment plus grand que les Saintes Femmes.

Sans doute. Mais quel était ce privilège ? Est-il à chercher dans l'ordre des choses visibles ou dans l'ordre des choses invisibles ?

J'ai d'abord été favorable à l'idée de l'apparition du Christ à Marie. Certains Pères croyaient savoir que, dans un premier état du texte, l'apparition à Marie-Madeleine racontée par l'Evangile de saint Jean était une apparition

à Marie[9]. Relisez ce récit en substituant Marie à Marie-Madeleine. L'hypothèse est sublime. Le Christ ressuscité appelle sa Mère par son nom. Il lui dit, tendrement : «*Femme*, pourquoi pleures-tu ? », comme il avait dit, rudement, à Cana : « *Femme*, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Il charge Marie d'une Annonciation aux disciples : « Allez dire à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Ainsi il aurait déjà insinué que les apôtres étaient comme « les fils de Marie », et que son Père était aussi le Père des apôtres, quoiqu'ils ne pussent pas l'appeler Père dans le même sens. Jésus ne dit pas « Je monte vers notre Père, mais vers *mon* Père qui est aussi (sous un autre rapport) *votre* père, vers mon Dieu qui est votre Dieu ». Fils adoptifs, nous le sommes. Lui est le Fils par nature. Tel avait été l'enseignement de saint Paul. Jean le confirme de son autorité de principal témoin. La Vierge aurait reçu alors cet enseignement, qui est en un sens la substance du Christianisme. Et elle aurait aussi compris qu'elle était à part dans cette classification : créature comme « les frères », mais plus *sœur* que les « frères », qui n'avaient pas de lien de parenté charnelle avec Jésus. De plus, ce jour-là, elle méritait d'être appelée par Jésus de son nom propre : *Marie*. Dans cette hypothèse (à la fois critique et mystique), ce serait même le seul endroit de l'Evangile où Jésus appellerait sa mère de ce nom de Marie, qui sera tant répété par l'Eglise. La première et la seule fois qu'il la saluerait du nom de *Marie*, comme un Ange de la Résurrection ! Et même on pourrait noter qu'il emploie la forme la plus intime de ce nom, celle de *Mariam*. Le Père Lagrange, en commentant l'usage de ce nom hébreu de *Mariam*, pour Marie-Madeleine, remarque qu'il était celui que Jésus employait pour dire Marie, qu'il avait « par là-même une saveur très douce » pour la pécheresse.

Par ailleurs cet épisode s'accorderait avec l'idée de

---

9. *Jo.*, XX, 11-18.

glaive, chère à saint Luc, parce qu'il exposerait, selon l'idée de plusieurs Pères, la dernière épreuve que la foi de la Vierge doit subir, puisqu'elle ne peut pas encore toucher celui qu'elle aime. Le glaive persiste encore après la Croix, sous une forme plus suave, il est vrai.

Dans la perspective propre à l'Evangile de Jean où l'*Alpha* répond à l'*Omega* (où l'épisode initial se reprend dans un épisode final), on peut montrer l'antitypie de la relation de Jésus et de sa mère, au tout premier début et à la toute dernière fin. Et ces deux épisodes sont les uns et les autres, à certains égards, des épreuves de délai et donc de *Foi*. Comparons le Récit initial de la *Femme au Festin* avec le récit final de la *Femme au jardin :*

Au cours de l'épisode initial de la *Femme au festin*, Jésus dit à la Femme, sa mère, qu'il n'appelle pas par son nom propre : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Femme ? » Il n'est pas entré encore dans la phase de la vie de gloire : il n'est plus dans le stade de la dépendance vis-à-vis de Marie. C'est un temps médian que celui où se trouve, pour sa vie publique, le Médiateur. « Son heure n'est pas encore venue ». Il y marque donc une distance entre lui et sa mère.

Mais, dans l'épisode dernier et plénier de la *Femme au jardin* (et rappelons-nous qu'Eve était une « Femme au Jardin », elle aussi), le Christ en gloire ne dit plus : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Il dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Alors que jadis la parole temporelle ajoutait à la distance entre la femme et lui, cette même parole soustraite désormais à la temporalité diminue cette distance. Il séparait jadis. Désormais, il rapproche ; son « heure » alors est venue. C'est que le temps de la mortalité est fini, bien que le temps de la foi ne soit pas encore fini : la béatitude de la foi existe toujours, on pourrait même dire qu'elle existe plus que jamais. A la sévérité envers la Mère succède l'extrême tendresse pour la Mère. Un seul écart subsiste, empêchant que l'union soit parfaite : c'est que

le corps de la Mère est encore un corps de terre. Mais on a comme l'impression qu'il en sera bientôt autrement, qu'elle pourra toucher.

Dans cette hypothèse, il faut expliquer pourquoi Jean seul aurait raconté cette apparition à Marie ignorée des Synoptiques.

Jean a l'habitude de résumer, de symboliser. Le disciple bien-aimé représente *tous* les disciples. L'aveugle-né, c'est *tous* les hommes avant le baptême. Nicodème, *tous* les Juifs pieux, etc... Pourquoi Jean n'aurait-il pas ramassé toutes les apparitions aux Saintes Femmes dans une apparition à la Vierge ? Et pourquoi dans la solitude d'Ephèse, n'aurait-il pas reçu cette confidence de celle qu'il avait reçu « pour son bien propre » ? Mais les copistes qui ne pouvaient manquer de comparer le texte de Jean (où l'apparition à Marie figurait seule) avec le texte des autres Evangiles (où manquait toute allusion à Marie), ces copistes trop *intelligents* auront voulu « harmoniser » ces quatre récits. Et ils auront mis Marie-Madeleine, là où ils lisaient Marie. Ainsi « Madeleine » aurait été une de ces petites corrections innocentes faites par l'esprit systématique pour tout arranger.

C'est du moins une hypothèse pieuse et ingénieuse. Il n'empêche qu'elle demeure improbable. Le texte de Jean ne laisse pas soupçonner de remaniements. Et il est sans doute arbitraire de les y introduire pour satisfaire une supposition, qui vous agrée par l'abondance de sa doctrine visuelle ? Mais l'Evangile de Jean est encore un Evangile, plein de mystère et qui ne semble pas avoir livré tous ses secrets[10].

---

10. L'hypothèse a été proposée par S. Ephrem et par un traité du IVe siècle (d'Antioche) attribuée à S. Justin, et par le Diatessaron de Tatien. Un exégète très averti et souvent hypercritique a pu se demander si Tatien n'avait pas connu la donnée primitive et si

Retenons toutefois l'enseignement caché concernant la vertu de foi, qui se dégage de la rencontre du Christ ressuscité avec Marie-Madeleine.

Ce *retrait* du Christ glorieux devant la Sainte Femme montre Jésus préparant une foi de type féminin. La femme désire palper. Mais la foi pure n'effleure même pas : elle n'a pas besoin de la condescendance des signes, que Dieu lui accorde une manifestation[11]. Cette foi pure opère par la volonté du seul amour.

« Ne me touche pas, car tu n'as pas besoin de cette évidence ni pour toi, puisque tu as la foi entière, ni pour les autres, car je ne te charge pas d'une mission qui réclame ce genre d'assurance. Ne me touche pas, car (en un sens plus mystique) *me toucher* ce serait interrompre ma course vers le Père et cette course n'est pas achevée : il reste quelques étapes à parcourir avant que ma présence se fasse de nouveau connaître : cette fois invisiblement, par le don de l'Esprit, puis, d'une manière moins éclatante

---

« l'Evangéliste qui a conduit la mère de Jésus au pied de la croix, ne lui aurait pas donné un rôle capital dans le récit de la résurrection » (LOISY, *Le Quatrième Evangile*, p. 908, n. 1).

Le bel article du Père CONGAR sur Marie et l'Eglise dans la pensée patristique (Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques, janvier 1954), à propos de la *récapitulation* (*recirculatio* de S. Irénée), montre que les Pères assimilaient aisément les Saintes Femmes avec Marie.

On trouvera dans cet article des références à Hippolyte, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Pierre Chrysologue (?).

Ces textes n'expriment pas la pensée certaine de l'auteur de l'Evangile johannique. Mais je pense que ces assimilations « récapitulatives » n'étaient pas étrangères sans doute au cercle des disciples («gnôrimoi ») qui, avec le mystérieux Apôtre, composaient, selon Clément d'Alexandrie, l'Evangile « pneumatique » (Eusèbe, *Hist. Eccles.* VI, 14, 5-7).

11. Cf. *Act.*, X, 40 b.

mais constante dans mon Eglise, par « l'eau » et « le sang » c'est-à-dire par les « sacrements », présence intime, qui sera le *véritable* toucher. Je vais donc incessamment monter au Père. Et d'ailleurs peu importe l'intervalle ! Je puis dire qu'*en ce moment* j'y monte »[12].

Ainsi, de même que la Samaritaine avait entendu de grands mystères et que le Christ l'avait élevée au spirituel à partir du matériel, de même pour cette Femme à laquelle il apparaît. Elle veut toucher, et il l'amène à penser quelque chose de plus important que ce que donne un toucher encore extérieur, à savoir : la glorification de son corps et sa montée auprès du Père, qui, d'après Jean, doit précéder le don de l'Esprit et en être comme la condition divinement posée. De ce point de vue, il y aurait eu dans cette apparition, une invitation calme à préférer à la foi qui touche la foi pure. Et cela nous prépare à comprendre la troisième hypothèse, qui est celle qui me semble, tout bien considéré (en demeurant toujours dans la perspective de l'Evangile johannique) la plus plausible.

Mais avant d'exposer cette troisième hypothèse, disons qu'il en existe une seconde, qui consiste à penser que Jésus aurait apparu à sa mère, mais que personne n'a reçu la confidence de cette apparition, enseveli dans le souvenir de Marie.

Il paraît en effet difficile à la piété de penser que Jésus ne se soit pas montré à sa Mère. Que les Evangiles le taisent ne prouve pas que cela n'ait pas été. Les Evangiles ne parlent que de ce qui doit être *annoncé* au peuple. Une apparition de Jésus à sa mère est un acte privé, qui n'intéresse pas l'histoire du salut. Le silence de l'Evangile serait donc un silence de pudeur, ce silence auquel Jean l'évangéliste a recours, pour l'institution de l'Eucharistie, dont

12. *Jo.*, XX, 17 b.

il ne parle jamais, alors qu'il en parle pour ainsi dire toujours. On comprend qu'une manière de désigner un mystère soit de faire un *trou* dans son récit et de se taire tout autour. Alors, tout ce qui enserre, comme un cadre, ce vide, fait voir ce qu'on cache, mieux que le récit. C'est ainsi que procède souvent l'amour. Le silence est sa déclaration.

Par ailleurs, en admettant que l'apparition à Marie-Madeleine ait été une apparition à Madeleine et non à la Vierge, on peut cependant user de l'analogie et supposer que Jean, connaissant une apparition à Marie et ne voulant pas la divulguer, en a pourtant laissé entrevoir le rythme intérieur dans cette apparition à Marie-Madeleine, qu'il trouvait aussi dans la tradition synoptique. Si nous suivons cette hypothèse nous pourrions déterminer la cadence intime de cette apparition à Marie : une surprise, une recherche, une reconnaissance, un désir de toucher, un retrait du Christ, une annonce d'Ascension et une commission aux apôtres, considérés comme les frères du Seigneur.

Mais il se peut aussi (troisième hypothèse) que le Christ ne soit pas apparu à Marie, afin de lui faire entendre que désormais elle le trouverait dans l'Eglise qui est son corps. Saint-Cyran disait que « la Vierge avait appris avec un plaisir ineffable que Jésus-Christ communiquait visiblement avec les autres et non point avec elle ». J'inclinerais à penser que Jésus ne soit pas apparu à Marie pour donner en elle un exemple de la foi radicale, celle qui croit sans avoir besoin de voir et de toucher.

Et il me semble du moins que ce peut fort bien être la pensée profonde de Jean l'évangéliste. Relisons en effet la scène *finale* de son Evangile, (avant l'appendice), scène qui n'a pas été choisie sans une longue, une radicale réflexion[13]. Car la fin récapitule.

---

13. *Jo.*, XX, 24-29.

Jean nous représente Thomas qui doute. Il n'était pas présent lorsque Jésus était venu. Les autres lui disent : « Nous avons vu le Seigneur ». Et lui ne veut pas croire, à moins qu'il n'ait des preuves. Il veut mettre le doigt à la place des clous. Jésus, le dimanche suivant, apparaît et se montre à Thomas, qui croit. Et Jésus dit : « Tu as cru parce que tu as vu. *Heureux ceux qui auront cru sans voir !* » Croire sans voir est le cas de la plupart des fidèles dans l'espace et dans le temps. On peut se demander si ce ne fut pas le cas de la Vierge, figure de l'Eglise.

Croire sans voir n'est pas croire sans motif, mais c'est croire sans avoir d'apparitions faites pour soi seul ; c'est croire, ainsi que Thomas aurait dû le faire, sur le témoignage des Onze rassemblés et témoins officiels, c'est-à-dire croire sur le témoignage de l'Eglise, comme c'est la condition du disciple jusqu'à la fin des siècles.

CINQUIÈME MYSTÈRE :

LA SOLITUDE DE MARIE DANS SES DERNIERS TEMPS.

Il est difficile de connaître la vie de la Vierge après la mort de Jésus. Nous savons que l'apôtre Jean la recueillit *dans sa demeure* et pour ainsi dire dans sa propriété. Mais Jean ne demeura pas à Jérusalem, la Ville Sainte, qui était devenue inhabitable aux apôtres et aux disciples à cause des persécutions. Il fallut déloger.

Selon une tradition ancienne, la Vierge et Jean durent chercher refuge à Ephèse. C'était la capitale païenne de l'Asie Mineure, célèbre par le temple de Diane qui attirait la piété et le commerce.

Quelle fut alors la vie de la Vierge ? On peut penser qu'elle fut presque seule.

Selon certains exégètes contemporains, l'écrit prophétique qu'on appelle l'*Apocalypse* désignerait Marie en même temps que l'Eglise judéo-chrétienne dans la « Femme vêtue de Soleil, mère de l'Enfant mâle et de *ceux qui gardent les commandements* de cet Enfant ». Or, dans ce texte sibyllin, il est dit que la Femme est chassée dans le désert. La Dormition, l'Assomption de la Vierge ont-elles eu des témoins ? On ne le sait pas, on ne le saura jamais par les procédés de l'histoire. Les scènes souvent reproduites dans les vitraux du Moyen-Age, où l'on voit la Vierge mourant avec les Apôtres tout autour d'elle, s'inspirent d'une idée dogmatique, celle de la Vierge conçue comme « Reine des Apôtres ». Mais il aurait fallu un inutile et étrange miracle pour que les *Douze* dispersés dans un univers, où les communications n'étaient pas toujours faciles, pussent se réunir ainsi dans la pauvre maison d'Ephèse. Au reste, plusieurs, à cette époque assez tardive, avaient déjà dû subir le martyre.

Peut-être Jean l'évangéliste était-il présent ? Peut-être le chapître de l'*Apocalypse* sur la Femme dans le Soleil est-il le souvenir de quelque mystère ? Peut-être fut-ce une mort comme les autres morts, avec seulement comme témoins quelques pauvres gens auprès de la Vierge des pauvres. Ainsi le pensait Monsieur Pouget, si ami des pauvres choses.

. . . . . .

Ainsi, par tous ces traits, la Vierge apparaît comme une Femme forte, capable de supporter. L'Ecriture avait décrit au livre des *Proverbes* la « Femme forte ». C'était une Femme aux couleurs juives, assez dominatrice et dont le rôle était surtout de règner sur le ménage. Avec la Vierge, nous sommes dans une autre sphère de la Force, qui est intérieure.

Il est possible de se demander si l'homme par nature est plus incliné à la force que la femme. Certes, il est aisé

de citer des actes d'héroïsme accomplis par l'homme, notamment dans les batailles. Mais l'homme des combats est un homme collectif, un homme *vu* de toutes parts, ayant à choisir entre la honte et la gloire, excité par ces puissants mobiles à donner plus qu'il n'a. Lorsque le héros de la guerre revient chez lui, il est souvent incapable de simple patience. On pourrait dire que l'*Odyssée* est l'histoire d'un homme de guerre, qui n'est pas pressé outre-mesure de rentrer chez Pénélope. Il préfère affronter le Cyclope, les tempêtes, Calypso, plutôt que de voir coudre Pénélope et de gouverner Ithaque l'indolente. Ne me faites pas dire que le courage ne soit pas la vertu propre des hommes, mais que ce courage est aussi celui de la femme. A l'homme la femme offre des modèles de courage plus obscur. On a remarqué qu'elle était moins sensible, qu'elle avait davantage l'habitude de souffrir. A elle, on recourt dans les situations désespérées, comme si elle était capable de tout remettre en place et de ne rien demander comme gloire et salaire. Gertrude Von Lefort donne l'exemple de Jeanne d'Arc, de Catherine de Sienne, comme symboles de cette œuvre de salut anonyme par laquelle la femme continue le geste de la création, au sein de son silence.

Et puis, on pourrait dire aussi que le courage de plusieurs mâles a sa source dans l'exemple d'une femme, dont on espère le sourire approbateur. Cette image d'elle dans les combats, cette crainte d'avoir à rougir de ses actes devant elle ont été un puissant soutien. Et le bon Joinville disait que l'exploit était plus facile lorsqu'on savait qu'on « le reconterait ès-chambres des dames ». Le culte de la Vierge a été, au Moyen-Age, pour les êtres parfaitement chastes, un moyen d'être à la hauteur de leur devoir. Dans le courage masculin, il entre parfois un reproche, un appel, un secours qui repose dans l'idée de la « Femme éternelle ». L'histoire de Jeanne d'Arc est symbolique à cet égard.

Mais il faudrait développer longuement encore cet autre

point que, dans la Vierge Marie, la force apparaît sous un mode féminin. C'est le mystère de son être que cet enveloppement de la force par la féminité. Sa manière d'être forte est une manière féminine. En quoi elle donne leçon et modèle à ces femmes qui imaginent égaler les hommes en force par le seul fait qu'elles se déféminisent. Sa force est voilée. Plus réelle encore par là.

Jean GUITTON.

GRANDEUR DE MARIE ET IDÉAL ÉVANGÉLIQUE

Les livres de dévotion ne manquent pas, qui célèbrent « les grandeurs de Marie » : certains presque classiques, d'autres vite oubliés ; mais tous traitent le sujet selon un plan à peu de chose près identique, au point de constituer un genre littéraire particulier. « Les grandeurs de Marie », ce sont ses privilèges, les joyaux de cette couronne dont le Seigneur s'est plu à orner sa bien-aimée. L'Eglise d'ailleurs a fait sienne cette manière de voir. Les premiers siècles chrétiens ont surtout vénéré la Maternité Virginale de la Théotokos. A notre époque, la souveraine autorité du Pontife Romain a consacré le développement doctrinal, dû principalement au Moyen-Age et aux temps modernes, en définissant les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Parallèlement, la piété s'est concentrée de plus en plus sur la personne de Marie. Dans la vie actuelle de l'Eglise, l'attention des fidèles est ramenée sans cesse vers la Vierge ; on insiste sur l'importance de la dévotion à son égard, au point d'en faire un signe de prédestination ; quelle vie de saint bien écrite omettrait de consacrer un chapitre à la tendre piété de son héros pour Marie ? On recommande à tous les chrétiens telle ou telle pratique de dévotion mariale, le Rosaire, en particulier. Combien enfin de pieuses associations, de confréries, voire de familles religieuses qui se consacrent à elle. Dernier indice, le plus parlant peut-être, parce que le plus proche de la vie quotidienne du peuple chrétien :

la prière la plus souvent récitée, la plus familière, ce n'est ni le « Je crois en Dieu » ni même le « Notre Père », mais le « Je vous salue, Marie ».

Cette accumulation heurte certains esprits, suscite un malaise ; elle donne l'impression d'une piété éperdue, qui perd le contact avec les faits : la foi de la primitive Eglise, les données du Nouveau Testament. Prenons ici ce dernier cas : dans toute l'œuvre de saint Paul, une seule allusion, et combien décevante, combien impersonnelle : « Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, né sous la Loi... » (*Gal.*, IV, 4). Dans les autres Epîtres, c'est le silence total. Dans les Actes des Apôtres, une brève mention : « Tous ceux-là (les Onze), d'un même cœur, persévéraient dans la prière avec les femmes et Marie, la mère de Jésus, et avec ses frères. » (*Act.*, I, 14). Dans l'Apocalypse, une figure, majeure il est vrai, mais dont plusieurs rejettent l'application propre à la Vierge, ne voyant, au sens littéral, que l'Eglise dans cette « femme revêtue de soleil, la lune sous les pieds, une couronne de douze étoiles sur la tête » (*Apoc.*, XII, 1), qui « donne le jour à un enfant mâle » (*ibid.*, 5 et sv.). Les Evangiles, de prime abord, s'avèrent plus prolixes sur la Mère du Christ ; mais en fait sa place y demeure encore bien discrète. On serait enclin à conclure que Marie joue maintenant un trop grand rôle, que la différence est trop grande entre ce qui fut et ce qui est.

A vrai dire, le malaise est ressenti surtout par certains intellectuels, rompus aux disciplines historiques ; il s'explicite sous forme d'objection chez nos frères séparés. Prendre conscience de cette difficulté ne signifie pas mettre en cause la pratique et les enseignements de l'Eglise, douter de l'Esprit qui la conduit. Au contraire, la foi vivante du chrétien doit s'efforcer de comprendre, cherchant à pénétrer toujours davantage dans les divers aspects d'un problème posé par les faits. En général, on justifie l'importance croissante de la théologie mariale en recourant à la notion de développement doctrinal : le dépôt de la Foi contient en germe les vérités proposées de façon

plus explicite à la foi des fidèles à travers la succession des temps. C'est, nous semble-t-il, la réponse la plus pertinente ; mais il y a différentes manières de la mettre en œuvre. Or il nous semble que le germe évangélique est beaucoup plus riche qu'on ne le suppose assez souvent : la grandeur de Marie y est déjà soulignée, mais seule une affinité de plus en plus profonde avec les valeurs proprement évangéliques permet de l'y discerner. Une simple étude historique des textes et des faits reste insuffisante, si elle oublie de les situer dans leur contexte *spirituel*. Aussi, dans le présent travail, nous voudrions réagir directement contre un comportement qui nous semble fausser la perspective du problème, parce que trop apparenté au doute méthodique ; suggérer en même temps une attitude d'âme à ceux qui seraient portés à manier trop matériellement les textes et les faits. Après quoi nous nous demanderons si un certain complexe de défiance vis-à-vis de la Vierge Marie ne procède pas radicalement d'un oubli inconscient de l'ordre des valeurs évangéliques.

***

Il n'est nullement question pour le fidèle de s'effrayer, de mettre en cause ce qu'il reçoit de sa mère, la Sainte Eglise. L'intelligence de la Foi requise du théologien — (et tout chrétien, un jour ou l'autre, risque bien de se trouver faire de la théologie, comme Monsieur Jourdain de la prose, sans le savoir...) — cette intelligence de la Foi n'a rien à voir avec un « doute méthodique ». Ce doute méthodique, on l'a beaucoup prôné, et un peu en tous les domaines ; mais on peut se demander si un tel doute, pour être pleinement rigoureux, ne devrait pas se compléter par un doute sur lui-même ? Si on voulait suivre cette voie jusqu'au bout, il faudrait encore instaurer une critique de la critique. Psychologiquement en effet, celui qui doute, celui qui met en cause, se trouve *ipso facto* dans une attitude de supériorité ; et ce qu'il met en doute

est comme déprécié, entaché d'une certaine suspicion. C'est bien ce que vise au reste la méthode scientifique, soumettant en quelque sorte l'opinion débattue à cette épreuve de force pour ne lui faire crédit qu'à bon escient, une fois sa solidité bien éprouvée. Mais ce scrupule, cet *a fortiori*, risque à son tour de se retourner contre qui l'emploie : on ne sera certes plus victime de quelque préjugé inconscient pour la thèse critiquée, mais peut-être qu'à vouloir être trop juste on se trouvera injuste sans y penser ; on risque de succomber sous prétexte de rigueur scientifique, à un préjugé tout inverse de suspicion, tout aussi chargé de force émotive, et donc extra-scientifique. L'écart est encore plus grand dans l'ordre de la Foi : dès qu'on se place à l'extérieur, on perd la connaturalité avec l'objet, nécessairement transcendant. Les grands maîtres, saint Augustin, saint Anselme de Cantorbéry, saint Thomas d'Aquin, l'ont bien répété : il ne s'agit pas de requérir d'abord une compréhension du mystère pour ensuite seulement consentir à le croire — car, alors, où serait le mérite de la Foi ? — ; ce qu'il faut, c'est humblement, filialement, recevoir d'abord le donné de Foi qui a rôle de fondement, de base. D'abord croire pour tâcher ensuite, enraciné dans ce donné, d'en atteindre une certaine intelligence : minime souvent, lumineuse et savoureuse parfois, fructueuse toujours. Tel sera donc pour nous le sens de la question : non pas le « A quoi reconnaîtrai-je (ce prodige)... » du vieillard Zacharie (*Lc.*, I, 18), mais le respectueux « Comment cela se fera-t-il ? » de la Vierge Marie (*ibid.*, 34). Sachant dans notre Foi que « le Seigneur Jésus est avec son Eglise tous les jours jusqu'à la fin des siècles » (*Mth.*, XXVIII, 20), et que l'Esprit ne se lasse pas de la Pentecôte, nous devons bien retrouver quelque part dans les profondeurs mystérieuses de la Bonne Nouvelle, l'annonce et le germe de ce qui, un jour, devait prendre toute sa taille dans la Foi plus épanouie de la Communauté. Après coup, instruits par l'expérience, dociles à la vie, nous devons pouvoir « faire le pont », revivant en notre

esprit la marche du dessein de Dieu, retrouvant l'Eglise dans l'Evangile.

C'est dans cette perspective que nous nous placerons ; mais précisons encore que nous n'avons pas la prétention de donner ici une démonstration rigoureuse. Plus simplement, nous voudrions susciter une inquiétude au cœur de ceux qui, loyalement, se sentent émus de la difficulté indiquée plus haut. Nous tenterons de le faire, non pas orgueilleusement comme si nous possédions la vérité de par nos propres forces — mais, si possible, très humblement, comme doivent le faire tous ceux qui, sans nul mérite de leur part, ont reçu cette grâce d'être illuminés de la lumière véritable, le Christ ; avec respect pour ces âmes généreuses qui cherchent encore la pleine clarté, dans l'espoir de faciliter ce dialogue mystérieux commencé en leurs âmes avec Celui qui est la Vérité et la Vie.

***

Lorsqu'on évoque les grandeurs de Marie, on pense plus spécialement à ses privilèges glorieux ; mais on oublie peut-être un autre aspect de sa grandeur, perceptible seulement à ceux qui ont compris le renversement des valeurs opéré par le Christ. On s'étonne de l'effacement de la Vierge dans les textes inspirés, du silence qui l'environne ; mais ne faudrait-il pas se demander si ce ne serait pas l'une des marques les plus significatives de sa sainteté personnelle, et finalement de son éminente dignité ?

Sur le simple plan naturel, la valeur d'une personne tient moins aux faveurs reçues qu'à ce qu'elle est en elle-même, et, plus précisément, *par* elle-même : entendons la part qu'elle prend *librement* à sa grandeur, la valeur qu'elle se donne et de quelque façon se crée. Bien entendu, cette notion commune de grandeur ou de valeur personnelle ainsi définie sera conçue de façon très différente selon les mentalités, les civilisations et les philosophies en lesquelles s'exprime le génie d'une race et d'une époque : autre sera l'échelle de valeurs d'un athée, autre celle d'un

croyant ; et, parmi les croyants, autre celle d'un juif, autre celle d'un chrétien, autre celle d'un musulman. Mais, parmi ces conceptions humaines si variées de la valeur, il en est une qui, pour le chrétien, — qu'il soit catholique romain, orthodoxe ou réformé —, prend une importance décisive, absolue même ; car si elle est bien de quelque façon une conception humaine parmi les autres, puisque vécue par des hommes de ce monde, d'un autre côté elle apparaît au croyant comme « d'un autre ordre » : transcendante, révélée par Dieu, divine. Le critère doit en être cherché dans l'Evangile. Celui-ci ne fait d'ailleurs qu'épanouir une tradition spirituelle montant du fond des âges au sein d'un certain peuple : celui de la Bible. Les livres de l'Ancien Testament et singulièrement ceux issus des milieux prophétiques l'ont présentée dans une lumière sans cesse plus vive. Point n'est besoin de beaucoup d'efforts pour découvrir ce critère de valeur ; ici-même, un précédent article l'exprime en termes de « Foi » ; ne faisant que reprendre une suggestion de ces pages auxquelles nous renvoyons[1], nous voudrions le présenter en termes de « pauvreté spirituelle », de « renoncement », « d'humilité ».

> « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre...
> Heureux les humbles...
> Heureux les affligés...
> Heureux les affamés et assoiffés de justice...
> Heureux les miséricordieux...
> Heureux les cœurs purs...
> Heureux les artisans de paix...
> Heureux les persécutés pour la justice... » (*Mth.*, V, 3-10).

Voici tout ensemble l'échelle de valeurs et la révolution proposées par l'Evangile. Saint Matthieu les place sur les lèvres du Christ dès ce Sermon sur la Montagne, premier des cinq grands discours autour desquels il organise sa catéchèse, celui qui est comme le programme inaugural

1. Cf. dans le présent numéro, pp. 23-24.

du Royaume de Dieu ; programme que nous, chrétiens, gagnerions souvent à mieux connaître et à prendre davantage comme norme de nos vies.

Aux différences de style près, Jean « le théologien » dit la même chose : par exemple, au chapitre douzième de son Evangile, en conclusion de la première partie de celui-ci. Le récit de la vie publique de Jésus achevé, l'Evangéliste dégage en quelque sorte le sens de ce drame où les ténèbres se sont dressées contre la vraie lumière ; alors que les chefs du peuple élu sont mûrs spirituellement pour leur forfait et que peut commencer le récit de la Passion :

« Jésus... répondit : « L'heure est venue que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il demeure seul ; mais s'il vient à mourir, alors il portera beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie en ce monde la sauve pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et là où je serai, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » (*Jn.*, XII, 23-27 ; cf. aussi le discours après la Cène, en particulier, XIII, 12-18).

Nous n'entendons pas énumérer tous les textes : la moisson serait trop copieuse, et le thème est trop fréquent. Nous avons choisi ceux-ci à cause de leur relief, de la place qu'ils occupent l'un et l'autre en un point décisif de la composition évangélique où ils s'insèrent.

Citons cependant deux autres textes de la même coulée, qui éclairent plus directement, par le rapprochement verbal qu'ils suggèrent, la grandeur évangélique de Marie. Dans la parabole des invités au festin, se jetant à l'envie sur les meilleures places, Jésus déclare :

« ... quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé » (*Lc.*, XIV, 12 ; cf. *id.*, XVIII, 14 ; *Mth.*, XXIII, 12).

En un instant particulièrement solennel, à la veille de la Passion, voici la leçon spirituelle que la version de Luc dégage du dernier repas de Jésus avec ses Apôtres :

« Les rois des païens leur commandent, et ceux qui exercent l'autorité sur eux se font appeler Bienfaiteurs. Pour vous, il n'en va pas ainsi ; au contraire, que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui commande comme celui qui sert. Quel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien ! moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! » (*Lc.*, XXII, 25-27 ; rapprocher de la scène du lavement des pieds, en *Jn.*, XIII, 13-15).

Marc et Matthieu sont ici plus étroitement parallèles. Tous deux rapportent ce « logion » au dernier voyage vers Jérusalem ; les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, forts de l'affection spéciale de Jésus pour eux, essaient ambitieusement d'en profiter pour obtenir les premières places dans le Royaume que, naïvement, ils imaginent encore tout terrestre. La réponse du Christ est catégorique :

« Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous : au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous, se fera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier d'entre vous, se fera votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (*Mth.*, XX, 25-28 ; cf. *Mc.*, X, 41-45, et *Lc.*, XXII, 25-27).

Or, si nous appliquons ce critère de valeur, non point fantaisiste, mais révélé par Dieu même, à la Vierge Marie, le rapprochement est immédiatement éclairant : au « plus grand parmi vous qui doit se faire l'esclave de tous », répond de tous points le « Voici la servante du Seigneur » de l'Annonciation (*Lc.*, I, 38) ; à la parole « Quiconque s'abaisse... », tout le *Magnificat* (*id.*, *ibid.*, 47-55), et bien plus, tout ce que l'Evangile nous dit de la Vierge, de son effacement, de son renoncement.

Ce renversement de valeurs n'est point inouï dans la Bible, tout au contraire : la vraie grandeur de l'homme consiste à reconnaître sa dépendance vis-à-vis de Dieu, à s'effacer devant Lui. Qu'il suffise de rappeler l'importance des vertus dites « passives » chez les Prophètes, l'idéal des « Pauvres » dans les Psaumes ; et cette attitude religieuse,

inculquée progressivement par Dieu, trouve son expression la plus saisissante en une page célèbre de l'Apôtre saint Paul :

« Aussi bien, mes frères, regardez parmi vous ceux qu'Il (Dieu) a appelés. Il n'y a pas beaucoup de sages selon la nature, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de haute naissance. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature n'aille se glorifier devant Dieu... afin que, selon le mot de l'Ecriture, *si quelqu'un se vante, il se vante dans le Seigneur* ». (*I Cor.*, I, 26-29 ; 31 ; cf. *Jér.*, IX, 22-24).

Mais l'Evangile a apporté une nuance nouvelle, cette « folie de la Croix » dont parle ici même l'Apôtre (*ibid.*, 17-25). L'anéantissement de la créature devant son Dieu se précise en un oubli de soi *pour le don total aux autres.* Le fidèle du Christ doit entrer dans cet Amour divin, « l'Agapè », qui se présente comme une générosité pure, donnant apparemment sans raison et sans espoir, à corps perdu :

« Car c'est lorsque nous étions encore impuissants que, au temps marqué, le Christ est mort pour nous, impies... » (*Rom.*, V, 6 et sv.).

Amour *rédempteur :*

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et (entendez : c'est-à-dire...) *donner sa vie en rançon pour une multitude* » (*Mth.*, XX, 28 ; *Mc.*, X, 45 ; *Lc.*, XXII, 27).

L'humilité, la Foi antique, l'émouvante protestation d'Abraham : « Voici que j'ai osé parler au Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière ! » (*Gen.*, XIX, 27) s'épanouissent maintenant et fructifient en amour, en cette divine « Agapè » qui est la grande révélation du Christ Jésus :

« Aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés : il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (*Jn.*, XV, 12-13).

Or, cette nuance nouvelle éclate dans l'abnégation de Marie. Si elle apparaît si effacée, c'est parce qu'elle s'est livrée entièrement au Dessein de Dieu. Mais ce Dessein de Dieu, c'est le Christ, et le salut que *tous* ne peuvent trouver qu'en Lui *seul* (cf. *Act.*, IV, 12). En se donnant, Marie a donné infiniment plus qu'elle-même : le renoncement et l'anéantissement de la Vierge se confondent avec le don magnanime de son propre enfant. Si l'anéantissement du Fils a consisté à se montrer homme parmi les hommes et comme à se dépouiller des honneurs de sa condition divine pour finalement mourir sur la Croix (cf. *Philip.*, II, 5-12), celui de la Mère a été de donner « le fruit béni de ses entrailles », son unique. Et ce don n'est pas seulement l'offrande du nouveau-né à l'adoration des bergers et des mages. Il s'achève sur le Calvaire où Marie consent au sacrifice total. Ainsi est-elle restée mère jusqu'au bout, « *in finem* » : celle qui donne... Et ce faisant, elle a réalisé la consigne que saint Paul fixait comme idéal à ses convertis : « Ayez en vous les sentiments dont était animé le Christ Jésus... » (*Philip.*, II, 1).

***

Or, si telle est la véritable grandeur selon l'Evangile, il faut bien convenir que la Vierge est grande à un titre singulier : tant par la constance de cette attitude de don, qui lui impose un oubli d'elle-même, et un effacement sans trêve — que par l'objet même de ce don : son Fils, le Sauveur, lequel, de par le vouloir mystérieux de Dieu, ne peut sauver qu'en se donnant, en consentant à « son heure », au sacrifice de la Croix. (Cf. *Lc.*, XXIV, 26 ; *Hb.*, IX, 13).

Pour nous résumer, disons que la Vierge est toute humilité et toute charité : à la base, le renoncement, l'effacement, devant Dieu certes, mais de façon plus précise : devant un certain vouloir de Dieu, cette décision de sauver les hommes misérables par pure miséricorde. Toute la vie de la Vierge pourrait se caractériser comme un passage du

Fiat global de l'Annonciation au consentement déchirant du Calvaire. Ou, si l'on préfère, comme l'implantation progressive de la Croix Rédemptrice — le glaive de douleur prédit par Siméon ! (*Lc.*, II, 35) — dans le sol meuble de cette volonté qui, ayant dit « oui » une fois pour toutes à Dieu, n'a plus qu'à apprendre le comment de sa disponibilité et de son sacrifice. A l'école de son Fils, Marie a appris autant à épanouir sa Charité que sa Foi ; plus exactement, elle a laissé sa Foi de fille d'Abraham fleurir, au souffle de l'Esprit, en cette vertu caractéristique de la Nouvelle Alliance : l'amour de tous les hommes par amour de Dieu.

Entraînée par ce courant de l'Amour divin, toute abandonnée à sa mission, Marie est restée dans son ordre de grandeur. Et c'est pourquoi on peut appliquer à la Vierge Mère le texte de Pascal sur la « bassesse » apparente du Fils :

« Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse !... Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa Passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandonnement, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas » (*Pensées*, n. 793).

A la lumière de ces réflexions, on sera peut-être moins sensible à l'objection : « L'Eglise fait à la Vierge une place démesurée... ». A lire l'Evangile, non seulement matériellement et comme du dehors, mais en entrant dans son esprit, ne relève-t-on pas une troublante série d'indices discrets mais convergents, qui iraient tous à souligner dès l'origine la grandeur exceptionnelle de cette âme si sainte ? Ne serait-ce pas l'Eglise qui a raison ?

En somme, le malaise initial concernant la Vierge se verrait à son tour attaqué et comme corrodé par un doute nouveau, né de la plus pure substance évangélique : l'attitude première de défiance vis-à-vis de Marie ne viendrait-elle pas de sentiments au fond trop humains, d'une logique trop rigide, trop lourdement rationnelle ?

***

Un dernier point resterait à évoquer : le rapport de « la grandeur » de Marie à ce chapelet de « grandeurs » dont certains s'irritent, qui pourtant avouent la première. Par ces « grandeurs », nous entendons les privilèges de la Vierge : Immaculée Conception, Maternité divine, Virginité perpétuelle, Assomption glorieuse, Médiation de grâce, Corédemption, pour citer les principaux.

Sans nous attarder, indiquons tout d'abord que « *la* grandeur » de Marie n'est pas purement et simplement la somme de « *ses* grandeurs » ; ce qui fait la valeur de quelqu'un, disions-nous, ce n'est pas tant ce qu'il reçoit, mais ce qu'il est. Pourtant, parmi ces privilèges de Marie, il en est un qui joue ici un rôle spécial, car il souligne que tout ce que nous sommes, et le bien même que nous faisons, cette valeur dont nous sommes les propres artisans, demeurent toujours radicalement de purs dons de Dieu. Or, le dogme de l'Immaculée Conception affirme tout ensemble la plénitude de grâee de la Vierge et le caractère totalement gratuit, gracieux, de celle-ci : pureté immaculée, sainteté sans défaut ; toute cette lumière est bien en elle, mais sans cesse reçue d'En Haut, comme le resplendissement du vitrail dans le soleil : « Toutes les générations me diront bienheureuse », oui, mais « *parce que* le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses » (*Lc.*, I, 48-49).

Mais pourquoi cette plénitude sans ombre ? La question peut paraître indiscrète ; en fait, l'Evangile met sur la voie de la réponse. Car au moment où l'Ange révèle à la Vierge Marie qu'elle est « pleine de grâce », il ajoute tout de suite que cette faveur trouvée par elle devant Dieu doit

culminer dans une mystérieuse maternité : « Voici que tu concevras et enfanteras un fils... » (*Lc.*, I, 28 ; 30-31). Tel est bien le centre d'intérêt, qui est aussi le principe d'ordre : la Maternité divine de Marie. Dès l'Annonciation, sa Virginité nous est insinuée comme toute orientée vers Sa maternité. Celle-ci aurait pu être un bref épisode, le Dieu fait chair se détachant tout de suite de celle qui Lui aurait été comme une simple occasion d'entrer dans le monde ; Dieu aurait pu agir ainsi, et Marie, n'être qu'une sorte d'incident dans la vie de Jésus. Peut-on affirmer que l'Evangile va en ce sens ; ne nous oriente-t-il pas plutôt vers une autre perspective ? Marie sera mère pleinement, et mère d'un Sauveur. Sans doute, du fait de la personnalité transcendante de son enfant, tout le côté spirituel et proprement humain de cette maternité sera en quelque sorte pris à rebours : plus qu'éducatrice de Jésus, elle sera éduquée par Lui. Spirituellement, selon le mot de Dante, cette mère est « fille de son Fils ». Nous avons essayé de montrer comment la grandeur évangélique de Marie est dans cet effacement au service de son enfant, au service de la mission qu'il vient accomplir ici-bas ; mais alors, ne serait-ce pas ces privilèges de « compagne, associée du Christ, nouvelle Eve », qui surgiraient ici : Corédemption, Médiation, Maternité de grâce sur les chrétiens ? Bornons-nous à ces suggestions qui jaillissent en quelque sorte de la logique vitale de l'Evangile. Bien plus, les valeurs évangéliques postulent un dernier stade : à une humiliation si profonde, si unie à celle du Christ, si conforme à son esprit, doit correspondre une glorification d'autant plus éclatante, selon l'ordre voulu par le Père dans l'économie rédemptrice.

« Le Christ Jésus, de condition divine...
s'est anéanti lui-même,
prenant condition d'esclave...
Il s'humilia plus encore,
obéissant jusqu'à la mort,
la mort sur une croix !
Aussi Dieu l'a exalté... » (*Philip.*, II, 5-9).

Et nous savons bien que la vie du chrétien est une conformation mystique à la vie de son Seigneur : « Si nous souffrons avec Lui, nous serons glorifiés avec Lui » (*Rom.*, VIII, 17). Le Christ lui-même l'a promis :

« Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et là où je serai, là aussi sera mon serviteur ; si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera... » (*Jn.*, XII, 26).

L'Assomption de la « Servante du Seigneur » n'est-elle pas l'illustration parfaite de cette loi de l'Evangile ?

M.-B. DE VAUX SAINT-CYR.

CHRONIQUES

LE CORAN ET LES DEUX TESTAMENTS

I. LE MILIEU OU APPARUT MOHAMMED.

Les savants ne pensent plus romantiquement que l'Islam exprime l'âme bédouine portée spontanément au monothéisme qui clamerait dans le désert. Ils s'appliquent au contraire à situer le Qoran au milieu d'une civilisation urbaine et considèrent que si le désert a joué un rôle dans la naissance de cette religion, c'est surtout par les doctrines que les caravanes y propageaient et qui s'échangeaient avec les marchandises sur les marchés des villes. Mohammed n'est plus tenu pour un illettré. Encore qu'il n'ait connu que l'arabe, il apparaît aujourd'hui comme un esprit sensible aux idées et aux formules professées autour de lui et y réagissant avec la fougue d'une imagination et d'un tempérament singuliers.

En ce temps-là, l'Orient était peuplé de religions diverses propagées par les missionnaires, les pèlerins, les marchands et les nomades, et que diversifiaient encore les écoles et les hérésies. Ce milieu ressemblait à celui que Flaubert évoqua dans la Tentation de Saint Antoine.

Sans parler du paganisme arabe ni du culte des pierres qui faisait de La Mecque un centre de pèlerinage, les sectateurs de Manès avaient débordé les marches de l'empire sassanide. Des communautés juives formaient des îlots dans le Yemen ou le Hedjaz, comme à Yathrib où Mohammed pourchassé par les Qoraïchites trouva refuge, et dont il fit Médine. Le christianisme syrien bordait le désert et y péné-

trait, transporté par les tribus bédouines étudiées par les RR. PP. Nau et Charles. Le monophysisme nestorien, tant sévérianiste que julianiste, et les docètes avaient en Syrie, en Egypte, au Nedjran (au Sud-Ouest de l'Arabie) et dans l'empire d'Ethiopie, une position très forte. On y trouvait aussi des Gnostiques. Des Mazdéens ou Sabéens ou Chrétiens de Saint Jean vivaient en Mésopotamie.

Le Zend Avesta, l'Ancien et le Nouveau Testament (prolongés ou déformés par les évangiles apocryphes et la littérature rabbinique), les homélies ou les traités de Saint Ephrem et de Grégoire de Nysse circulaient dans le monde arabe par écrit ou sous forme orale, avec les échos des fameux conciles de Nicée, de Constantinople et d'Ephèse où la Vierge avait été consacrée « théotokos », mère de Dieu. La légende qui veut que Mohammed se fût entretenu à Bosra avec le moine Bahira traduit une vérité.

Parmi toutes ces religions avec lesquelles Mohammed a été plus ou moins immédiatement en contact, le judaïsme et le christianisme surtout ont exercé une grande influence sur les dogmes (et l'éthique) du Qoran. Mais Mohammed les a connus déformés par ses informateurs, et son génie ou son inspiration les a transformés.

Les ressemblances entre le Qoran d'une part, le Judaïsme et le christianisme d'autre part, portent sur des points fondamentaux comme sur de simples expressions. Des locutions comme celles où l'Evangile et le Qoran évoquent la petitesse du sénevé ou la difficulté pour le chameau de passer par le trou d'une aiguille ne sont que manières de parler communes. Il n'en va pas de même pour les termes proprement théologiques qui, eux, invitent à des rapprochements de textes et à conclure à une source. Dans ce cas, y a-t-il identité de sens ? Lorsque la Sourate 4me[1] déclare que « Le Messie Jésus, fils de Marie est l'envoyé de Dieu, son verbe[2], déposé en Marie, et son esprit », on ne peut

1. Verset 169.
2. Verset 169.

qu'être frappé de l'aspect trinitaire d'une telle formule évidemment issue du prologue de saint Jean ; mais y a-t-il là plus qu'une similitude extérieure ?

II. DIEU.

Pour l'Islam comme pour les deux religions bibliques, il existe un Dieu unique, parfait, tout-puissant et éternel, créateur du monde, tant spirituel que matériel, notamment des anges, bons et mauvais, et des hommes. Il est leur Providence. Il s'est manifesté par ses envoyés et les prophètes. Il détruira un jour ce monde et jugera les hommes, plaçant les uns au Paradis, les autres en Enfer.

Ne pourrait-on pousser plus loin ? Le Qoran n'a-t-il pas fait une place éminente à Jésus et à Marie ? Ne parle-t-il pas, comme nous venons de le marquer, du Saint-Esprit, voire du Verbe ? Mais, dès l'examen de ces questions, ou même dès qu'on étudie l'unicité de Dieu dans le Christianisme et dans l'Islam, ou la doctrine des anges, on découvre des différences d'ordre majeur.

L'Esprit de Dieu[3] a été insufflé à Adam, pour qu'il vive, et à Marie, pour qu'elle conçoive. (Ici deux thèmes se compénètrent). Cet esprit vital a quelque chose de presque physique, « anima » plutôt qu'« animus ». La 19me sourate donne à penser que Mohammed distinguait mal l'Incarnation dont Gabriel n'a été que le Messager, de l'Annonce qu'il fit à Marie. « Nous lui[4] avons envoyé notre Esprit et il lui apparut sous la forme d'un homme parfait ».

Ici Gabriel est identifié à l'Esprit de Dieu. Ailleurs le Qoran parle de l'Esprit de Dieu et des anges. Jésus aussi est dit « Esprit de Dieu », nous l'avons vu.

L'expression coranique *rûh al qûdus* qui signifie « le Saint-Esprit », a été calqué sur des textes judéo-araméens ou syriaques chrétiens. Le Saint-Esprit « fortifie » Jésus et

3. rûh.
4. à Marie.

les croyants, il est identique au Qoran. Comme c'est le Saint-Esprit qui a apporté le Qoran, il est aussi identique à Gabriel pour la deuxième fois messager.

Quant au *Verbe* (kalima), il faut rapprocher de la 4me sourate, dont nous avons noté une formule d'aspect trinitaire, des passages comme celui-ci : « Nous[5] t'envoyons un esprit avec la révélation de notre *amr* ». Ce dernier mot signifie généralement aujourd'hui « commandement », mais comme il correspond à « memra », par lequel l'araméen traduit le « logos » des textes théologiques, certains dont le P. Henninger lui donnent le sens de Verbe. Ailleurs Jésus est dit aussi *qaul el haqq*, parole de vérité.

L'exégèse coranique a tenté de réduire à une seule notion celles que connotent ces expressions d'Esprit de Dieu, de Saint-Esprit et de Verbe. Elle a voulu qu'il s'y agisse de l'ange Gabriel, du Souffle, de la Lumière, de la Foi, du Qoran lui-même, du don de prophétie, de Jésus, de l'âme humaine, d'un Etre au-dessus des anges, du plus grand Nom de Dieu, etc... ; mais aucune interprétation ne s'est imposée. La mystique musulmane a parfois pensé que tandis que les créatures pouvaient participer aux attributs de Dieu, son Etre se manifestait dans l'Esprit. Mais le Jésus du Qoran, même qualifié d'Esprit, n'y a jamais été identifié à Dieu. Il attestera même solennellement au Jugement qu'il ne s'est jamais donné, lui ni sa mère, pour une personne divine. Pour Mohammed, aussi bien, la Trinité des Chrétiens « associait » Dieu, Jésus et Marie, Marie y jouant le rôle du Saint-Esprit. Un genre exceptionnellement féminin du mot esprit en arabe facilitait sans doute cette confusion, à laquelle invitaient peut-être aussi des hérésies chrétiennes, non tant celle des Collyridiens que celle des Elkhesaïtes.

Mohammed prenait peut-être aussi la Trinité chrétienne pour une de ces triades fréquentes du paganisme sémitique

5. C'est Dieu qui parle au pluriel de majesté.

avec un dieu père, une déesse-mère et leur parèdre. En tout cas son monothéisme répugnait à une conception trinitaire de Dieu.

III. JÉSUS ET MARIE.

Les idées de Mohammed à l'égard de Jésus se précisent dans les dénominations qu'il lui donne et dans la biographie et le destin qu'il lui attribue.

Le Qoran cite vingt-cinq fois le nom de Jésus, 'Isa en arabe, forme qui paraît provenir du syriaque oriental des Nestoriens, comme Mûsa (Moïse) et Jahya (Jean). Une fois il est dit « Fils de Marie » tout simplement. Seize fois cette qualification est apposée au nom de Jésus.

Nous savons que Jésus a été conçu par Myriam, c'est-à-dire Marie, par insufflation. Ajoutons que nulle part, le Qoran ne mentionne Joseph ni ne donne à Jésus un père charnel et que, comme des conciles récents qui avaient fait grand bruit en Orient, il atteste la pureté de Marie (anathème aux Juifs qui l'ont calomniée !). Mais son enfantement fut accompagné de douleurs et pas plus qu'il n'est Dieu, Jésus n'est fils de Dieu.

***

Une sourate entière, la 19me, porte le nom de Myriam, et la 3me consacrée à la maison d'Imran (maison élue entre toutes celles des hommes avec la maison d'Abraham) la concerne pareillement. La femme d'Imran en effet enfanta Myriam que « Dieu bénit ainsi que sa postérité ». Cette Myriam fut confiée à la protection de Zacharie. Pour Mohammed, elle n'est autre que la mère de Jésus. Mais il est visible ici que Mohammed a confondu Marie sœur d'Abraham et d'Aaron, avec la Vierge et peut-être sont-ce les parallèles édifiants d'Aphraates et de Grégoire de Nysse entre les deux Maries, dont les noms sont identiques en arménien et en grec, qui seraient à l'origine de cette confusion ? En tout cas le Qoran exalte la grâce qui habite

Myriam, sa pureté et sa sainteté. Il fait d'elle, comme de la femme de Pharaon (confondue à son tour avec la fille du monarque égyptien), une préfigure des Croyantes.

Jésus est né sous un palmier qui inclina ses palmes pour le nourrir lui et sa mère. Nous avons ici un écho de l'évangile apocryphe de la fuite en Egypte, où ce miracle est relaté, ainsi que l'apparition merveilleuse d'une source (source qui resurgirait peut-être dans l'obscur verset de la 23me sourate : « nous avons donné à Marie et à son fils une place élevée de sécurité et une source »).

Dès le berceau, Jésus proclama la virginité de sa mère et ses futurs miracles : l'oiseau d'argile rendu vivant (dont parlent aussi les Apocryphes), les aveugles-nés et les paralytiques guéris et les morts ressuscités. Je suppose que ce discours d'une précocité miraculeuse procède peut-être de la rencontre de Jésus et des docteurs dans le Temple. Quant aux miracles évoqués, ils sont évidemment conformes aux récits évangéliques. Le Qoran y ajoute celui de la table servie envoyée du ciel à Jésus pour nourrir les disciples[6]. Plusieurs éléments s'y fondent ; les souvenirs de la Cène et de la multiplication des pains se mêlent à la vision de Saint Pierre dans les Actes. On peut aussi y voir des reflets des agapes chrétiennes, voire du folklore oriental.

***

Le Qoran ne dit rien de saint Jean Baptiste, (sauf une mention de sa naissance annoncée à propos de celle de Jésus, comme dans Saint Luc), ni rien du baptême aux bords du Jourdain.

Les indications éparses dans le Qoran sur la vie publique de Jésus sont lacunaires et confuses, sans lien chronologique ni topographique.

Pour les disciples, le Qoran y fait à peine allusion et ne les distingue pas les uns des autres, ni des apôtres.

---

6. (5 ; III-115).

Les paroles que le Qoran attribue à Jésus sont aussi rares qu'insignifiantes, bien que le livre reproduise la substance d'une partie de sa prédication sans le nommer.

C'est lorsqu'il rapporte la fin de Jésus, en plusieurs phrases contradictoires, que le Qoran s'écarte le plus des Evangiles. Un point est constant. Les juifs n'ont pas crucifié Jésus. Ils ont tenté de le faire sans succès. Jésus est mort néanmoins, mais non crucifié.

Exégètes et orientalistes disputent à l'envi sur la traduction du mot « *chubbiha* » à qui l'on donne communément le sens de « qui lui était semblable » et qui figure dans le récit des derniers jours terrestres de Jésus. « Les Juifs en ont crucifié un autre qui lui était semblable ». Certains, au contraire, dont M. Grégoire, pensent que « *chubbiha* » n'exprime pas une substitution de victime, mais une illusion des bourreaux ; car ce mot serait un passif de la 2me forme à sujet neutre avec le sens de « il sembla ». La phrase qui le contient se traduirait alors par « il sembla aux Juifs qu'ils le crucifièrent ». « Ils crurent le crucifier ».

Selon M. Grégoire, Mohammed aurait eu vent des controverses qui opposaient à l'intérieur du monophysisme nestorien les sectateurs de Sévère d'Antioche (+ 538) et ceux de Julien d'Halicarnasse. Sévérianistes et Julianistes s'accordaient pour n'attribuer à Jésus qu'une nature (divine), mais pour les premiers le corps de Jésus aurait été mortel et putrescible, tandis que pour les Julianistes le récit de la mort de Jésus dans l'Evangile n'aurait eu qu'une valeur docétique. C'est pour gagner les partisans de Julien que Mohammed aurait abondé dans leur sens en déclarant les Juifs victimes d'une illusion.

La 4me sourate fait état de l'élévation de Jésus au ciel par Dieu et de sa résurrection, comme de sa mort et du témoignage qu'il donnera au jour du jugement.

Quelle fut donc sa mort ?

Les uns pensent que Jésus mourut de sa mort naturelle, après quoi Dieu aurait élevé son âme au ciel. Les modernistes (sauf les Ahmediya) sont favorables à cette thèse

qui, refusant à Jésus un sort hors de l'ordre commun, réduit la part du surnaturel. Pour les autres, Jésus aurait bien été emporté vivant dans l'au-delà où il attend le jugement dernier. (Les Ahmediya estiment que Jésus transporté dans les montagnes du Cachemire y restera caché jusqu'à cette heure). Alors il mourra pour ressusciter aussitôt avec le reste des hommes. Il y aurait donc en ce cas ascension de Jésus (outre la résurrection admise par les deux thèses) ; mais dans l'une et l'autre, cette résurrection n'a rien de singulier et elle est sans rapport avec la mort sur la croix.

L'examen des formules d'aspect trinitaire nous a déjà conduit à parler de l'attestation solennelle par laquelle, au jour du Jugement, Jésus niera qu'il se soit jamais donné, non plus que sa mère, pour une personne divine.

L'obscur passage sur le « lieu élevé » et la source réservés à Jésus et à Marie, interprété parfois comme une allusion à leur accession au Paradis, n'éclaire guère la question de l'ascension et de la résurrection de Jésus dans le Qoran.

***

Qu'est donc Jésus ?

Jésus est qualifié une fois de prophète, *nabi*, par le Qoran, mais il y est surtout compté au nombre restreint des envoyés (*rusul*) comme Mohammed. Il est, plus particulièrement l'envoyé de la nation (*umma*) des Chrétiens à qui il a apporté l'Evangile, comme Moïse est celui des Juifs qui tiennent de lui la Torah. L'on sait le respect de Mohammed pour les « religions d'un livre » opposées au paganisme. Son rang est éminent parmi les envoyés. Jésus eut, nous le savons, le pouvoir de faire des miracles que n'eut pas Mohammed, mais il n'est que le précurseur de ce dernier, sceau de la Révélation.

Le Qoran déclare aussi Jésus Messie, (*Messiah*), nom emprunté au syriaque, peut-être même à l'éthiopien, sans qu'on puisse exactement discerner ce qu'il faut entendre par ce mot.

Le Qoran qui ignore le dogme de la chute et qui ne fait

dépendre le salut que de la Révélation, ne voit aucunement en Jésus un Rédempteur, comme le manifeste l'examen des titres et de la vie que ce livre lui donne.

IV. LES ANGES.

« Qui ne croit en Dieu, au Jugement, aux anges, à l'Ecriture, aux prophètes est abusé »[7]. Le Qoran fait aux anges une place éminente. Ce sont des êtres supérieurs, les uns bons, les autres mauvais, les *jnûn* (*jinn* au singulier) sont souvent mentionnés avec eux. Ils sont ou bons, ou mauvais, ou ni l'un ni l'autre.

Le Qoran parmi les bons anges en individualise trois, peut-être quatre, peut-être six. Gabriel (Jibril) dicta le Livre, au moins les Sourates médinoises ; nous avons vu qu'il est peut-être aussi le Saint-Esprit. Michel (Mikal) n'est cité qu'une fois sans détail. Un verset de la 43me Sourate fait de Malik le surveillant de l'Enfer. Enfin, la tradition nomme Israfil l'ange de la mort, Malak al Maut, sans qu'on soit assuré qu'il s'agisse là d'un ange spécial. Des passages confus du Qoran parlent de Harût et Marût qui tentent les hommes sur l'ordre de Dieu. Les anges sont des créatures de Dieu qui les fit probablement avant les hommes avec du feu. Ils ne sont pas purement immatériels. Bien qu'invisibles aux hommes, ils peuvent leur emprunter leur forme pour leur apparaître. Ce ne sont pas des êtres féminins. Sont-ils masculins comme les anges d'Abraham ? Sont-ils sans sexe ? Le Qoran ne le précise pas. Ils sont raisonnables, mais non pas omniscients. Ils ignorent l'avenir notamment. Ils sont cependant supérieurs aux hommes, non pas tant par nature que par les fonctions dont Dieu les charge : ils sont les agents de ses décisions particulières de miséricorde et de justice. Ils sont les messagers de ses révélations et les exécuteurs du Jugement. Ils sont donc aussi des « envoyés ». Un groupe d'anges, sinon tous, forme

7. 4 ; 135.

la cour de Dieu. Ils appartiennent à une hiérarchie. Viennent d'abord « les proches » dont huit portent le trône de Dieu. Ils le louent, se prosternant sans cesse. Ils intercèdent pour les croyants et demandent le pardon de non-croyants dans la mesure où Dieu le permet. Mais il n'est pas utile ni permis de les prier. Ils ont écrit l'original du Qoran. Ils sont les gardiens du Paradis et saluent ceux qui y entrent. Ils sont aussi les gardiens et les surveillants de l'Enfer.

Porteurs des révélations divines, ils se sont montrés à Zacharie, à Marie, mais Gabriel est resté invisible à Mohammed qui reçut de lui le texte sacré.

Il existe des anges de la mort et du châtiment. Des anges surveillent les hommes et tiennent registre de leurs actes. Des anges ont participé à la bataille de Badr. Des anges ont lavé le corps des martyrs au soir d'Ohod.

Au jour du Jugement, ils escorteront Dieu, témoigneront devant lui et guideront les âmes vers le Paradis ou l'Enfer.

***

Les origines des conceptions de Mohammed sur les anges sont diverses. Les anges tentateurs semblent indo-iraniens. Mais ce sont surtout le christianisme et le judaïsme qui ont influencé Mohammed. Telles expressions comme « les anges qui descendent sur la terre » ou « le seigneur des marches » évoquent l'Echelle de Jacob. Jibril rappelle le Gabriel du Nouveau Testament. La communauté sainte formée par les anges et les bienheureux, les louanges qui entourent le Trône de Dieu se rencontrent déjà dans la Bible. Si Mohammed précise contre les Juifs que les anges ne sont pas les conseillers de Dieu, il a emprunté à leur littérature post-testamentaire les anges écrivains du Qoran, reflet de ceux qui écrivent la Torah, de même que les anges du châtiment et les anges surveillants et protecteurs. Leur nom générique de *malak*, (pluriel *malâyka*), provient aussi bien de l'hébreu, ou de l'araméen par l'éthiopien probablement.

V. JNUN ET DÉMONS. IBLIS.

La Bible ignore les jnûn mais les populations arabes d'avant l'Islam y croyaient.

Les démons, eux, s'appellent *chayâtin*. Ce nom pluriel désigne parfois les jnûn, le singulier en est *chaitan*, mot d'origine hébraïque venu à l'arabe par l'éthiopien. C'était déjà un nom commun avant l'Islam, il avait aussi le sens de serpent que n'a pas retenu le Qoran.

Les êtres mauvais sont aussi appelés « rebelles », « trompeurs » (le grec diabolos correspond à la même idée), « séducteurs », etc...

Précédé de l'article défini, ce mot (qui devient alors *ach-chaitan*) désigne proprement le Démon par excellence, c'est-à-dire Iblis (de diabolos), prince ou chef de l'armée des esprits mauvais.

Tous les mauvais esprits ne sont pas comme Iblis des anges tombés. On compte encore parmi eux les anciens soi-disant dieux « associés » par les païens à Allah et dont le populaire a fait des jnûn, ainsi que les jnûn incroyants qui n'ont pas accepté la prédiction du Prophète.

Les anges tombés, et par analogie les autres esprits mauvais, semblent avoir une certaine corporalité. Iblis se déclare fait de feu, substance originelle des jnûn. Pour tenir compte de cet aveu, certains exégètes veulent qu'Iblis soit un ancien jinn devenu ange adoptif avant la chute. L'arbre infernal Zaqqûn dont les fruits sont pareils à des têtes de Satan, fournit un argument en faveur de la corporalité des démons.

Iblis et les siens ont une vue plus perçante que celle des hommes : ils voient les anges protecteurs et comme ils sont invisibles ils n'en sont que plus dangereux. Leur science est limitée et lorsque, pour l'augmenter, ils regardent vers le ciel, ils sont lapidés d'étoiles filantes. Ils ont reçu de Dieu une puissance également limitée.

Après avoir créé l'homme, Dieu commanda aux anges de s'agenouiller. Sur le refus d'Iblis, orgueilleux d'avoir

été fait de feu et non d'argile comme Adam, Dieu le maudit, mais en lui accordant un sursis qui différera jusqu'au jugement son entrée en Enfer, et ne lui permettra de séduire que les mécréants. Le Qoran ne s'exprime pas clairement sur l'origine ni sur la chute des autres démons.

L'exégèse traditionnelle explique la multiplicité des êtres maléfiques par des œufs engendrés par Iblis qu'elle fait androgyne, mais le Qoran ne dit rien de tel.

Trois fois le livre, après le récit de la chute d'Iblis, raconte comment il séduisit nos premiers parents. La sourate 7me en particulier nous apprend que Dieu leur avait permis de manger les fruits de tous les arbres « sauf un » (qu'au contraire de la Genèse, le Qoran ne dénomme pas). Mais Satan, (ici Iblis prend un nom) les incita à désobéir arguant qu'ils « deviendraient par là des anges et éternels ». Puis il leur révéla leur honte (c'est-à-dire leur nudité) et Adam et Eve se voilèrent de feuilles.

Abusé par les tromperies d'Iblis, le peuple de Saba prie le Soleil. Iblis a surtout suscité le culte des faux dieux chez les vieilles tribus arabes Ad et Thamûd qui avaient négligé les avertissements des prophètes. C'est Iblis qui fit les frères de Joseph, ennemis de leur frère ; et c'est encore lui qui a tenté de contrecarrer les prophètes, notamment Mohammed.

Chaque homme a son Satan singulier. Précision que le Qoran ne donne pas pour les anges. Seuls les mécréants prédestinés au mal succomberont aux embûches de ces démons.

Rendre les êtres malades est la seule action physique que le Qoran leur attribue, suivant une notion biblique ; mais il ne les associe pas à la mort, sans doute parce que Mohammed n'y voit point, pas plus que dans le mal, une conséquence de la faute originelle. Mais dans le domaine spirituel le Tentateur assaille et poursuit sans répit l'humanité semblable à une caravane. Il abuse les hommes par des promesses agréables dont le Jugement fera éclater le mensonge. Il leur souffle de négliger leurs devoirs.

Au Dernier Jour, Iblis paraîtra devant le Juge comme les hommes. Son impuissance sera manifestée et il sera précipité avec sa troupe en Enfer. Les démons n'y feront que subir, enfin, leur peine, car ils ne tortureront pas les damnés. Ils ne les garderont pas non plus, mission réservée aux anges.

***

Les démons du Qoran, comme les anges, procèdent surtout de sources bibliques et surtout de l'ancien Testament ; mais pour eux leurs origines arabes sont plus importantes que celles des anges, à cause des jnûn, qui, de même que les faux dieux devenus démons, sont étrangers à la Bible. A vrai dire l'influence de la Bible s'est exercée sur Mohammed par des intermédiaires altérés, apocryphes ou des textes judaïques tardifs, sans qu'on puisse à travers eux discerner le texte biblique originel. Il est probable que l'ordre reçu par Iblis de s'agenouiller devant l'homme reflète un thème juif. Le Qoran ne fait pas d'Iblis l'ennemi de Dieu, au rebours de l'Evangile. L'Islam n'a pas organisé de lutte contre le démon comme l'Eglise. Il ne considère pas que l'homme soit à libérer de son emprise. Les prophètes durent se protéger du démon, mais aucun n'a tenté d'en libérer l'humanité. Pour le chrétien, le diable animé de la volonté de mal faire joue un rôle dans les vues de Dieu sur le salut des âmes. Artisan de la chute, il sera vaincu par la mission rédemptrice de Jésus. Pour l'Islam, le diable se borne à s'acquitter de sa mission de Tentateur, qu'aucune autre mission reçue par d'autres ne contrecarre.

VI. ESCHATOLOGIE.

C'est dans le domaine eschatologique que l'imagination propre de Mohammed s'est montrée avec le plus de fougue, d'insistance et de beauté. Dès le début de sa prédication, il a ressenti vivement les délices du Paradis et les tourments de l'Enfer, ainsi que les angoisses du jugement dernier, que lui inspira peut-être un sermon chrétien.

Quand le monde finira-t-il ? Mohammed l'ignore. Il

n'est pas de sa mission de le fixer, mais de réveiller les humains de leur torpeur. S'il annonce que cette heure est proche, c'est pour insister sur le besoin qu'il y a de l'attendre. La 3me sourate (V. 138) suggère peut-être que Mohammed sera encore en vie lorsqu'elle surviendra. Le Qoran donne peu d'indications concrètes sur les signes avant-coureurs de la fin du monde.

Une bête issue de la terre reprochera aux hommes leur manque de foi. Les peuples Yazûj et Majûj (Gog et Magog) briseront l'enceinte où l'homme-à-deux-cornes (Alexandre) les a enclos. Enfin il y aura une grande fumée. Peut-être, suivant deux passages obscurs des 3me et 4me sourates, Jésus reviendra-t-il. La tradition l'affirme et ajoute d'autres traits. Le soleil tournera à l'envers ; il y aura des cataclysmes, des troubles sociaux et des révolutions ; les musulmans se feront la guerre. Le Dadjâl apparaîtra. C'est une sorte d'Antéchrist à qui s'oppose le Mahdi identifié à Jésus ou confondu avec lui. Sans parler de la parousie de Jésus, ces traits de la tradition semblent d'origine chrétienne, et les indications du Qoran lui-même ont assurément une telle origine. Si des éléments juifs ou parsis s'y mêlent, ils sont peu nombreux. La doctrine du Mahdi est peut-être due à l'Iran, mais elle rappelle surtout le messianisme juif et chrétien.

Le mot « heure » figure avec ce sens dans les quatre évangiles. L'heure est proche, elle est aussi connue de Dieu seul dans le Nouveau Testament.

Quant à la bête, elle sort de l'Apocalypse sans que le Qoran lui ait conservé son caractère anti-divin. Il en est de même pour la « fumée » et pour Gog et Magog.

Treize fois le Qoran parle de la trompette qui annoncera le début de la fin du monde. Tantôt un seul appel retentit ; tantôt plusieurs. Au premier, tout s'effondre ; puis suit la résurrection. Cette trompette est peut-être empruntée à l'Apocalypse, en tout cas, elle fait écho à celles de saint Matthieu, de la 1re épître aux Thessaloniciens et de la 2me aux Corinthiens. Nulle part le Qoran ne dit que le trom-

pette en est un ange, l'ange trompette Izrafil n'apparaît que dans la tradition.

***

Le Qoran ne donne nulle part un tableau ni une idée d'ensemble de la résurrection des morts. Soixante-dix passages majestueux et fermes l'évoquent, qu'on peut rapprocher et relier, non sans que le souffle qui les anime perde à ce travail critique. Le prophète a toujours été convaincu de la résurrection générale des morts. Il la considère certes comme merveilleuse, mais non plus que le renouveau des plantes et autres marques de la toute puissance de Dieu. Les Arabes avant lui n'y croyaient pas et les Mecquois firent de grandes difficultés à accepter ce dogme qui semble provenir de la Bible et surtout du Nouveau Testament. La comparaison de la résurrection des hommes à celles des végétaux se trouve déjà dans *Job*, dans la 1re aux Corinthiens et dans mainte homélie syriaque. Précisément le mot *qiyama* dont le Qoran se sert pour désigner la résurrection vient du syriaque. Bien entendu, le Qoran ne relie pas la résurrection de l'humanité à celle de Jésus.

Dans le Qoran, le jour de la résurrection est souvent confondu avec le dernier jour du jugement, marqué des mêmes cataclysmes par les sourates anciennes. Selon les passages, ce jugement sera instantané ou bien il se prolongera. Le Qoran, surtout dans ses parties les plus récentes, est très avare de détails sur la manière dont le Juge se manifestera, mais ce qu'il en dit provient certainement du 25me chapitre de saint Mathieu. « Le Seigneur surviendra entouré d'anges en arroi, huit d'entre eux porteront son trône ». La 39me sourate parle d'une « lumière divine » qui n'est peut-être point celle de Dieu lui-même. Les hommes seront rassemblés. Il semble qu'ils seront groupés par religion derrière leurs prophètes respectifs, dont le témoignage confondra les incroyants. Seront jugés : les hommes, les génies, les satans et les faux dieux. On reconnaîtra les pécheurs à leur front marqué au fer rouge et à leurs yeux bleus. Les bons placés à droite seront séparés des méchants

placés à gauche. (Les « proches » de Dieu seront à part). Un écrit sera tendu à chacun. Les justes le saisiront de la gauche et le cacheront derrière leur dos. Les âmes seront interrogées, selon certains versets, mais d'autres précisent qu'elles ne le seront pas parce que Dieu sait tout et que les réprouvés resteront muets. Selon d'autres versets cependant, les serviteurs des faux dieux invectiveront contre les justes. Il est d'autres discordances. Mais peu importe, ce ne sont là que des images. Un livre sera produit, ou deux, un pour les « prisonniers », un pour les justes, ou bien il y aura un livre par peuple, ou bien encore par homme. Une balance mesurera le poids des actions, elle sera sensible au grain de sénevé. Les bonnes actions péseront lourd. Enfin parleront les témoins (peut-être les anges), en tout cas les prophètes, dont Jésus. La communauté des croyants convaincra les incroyants de péché. La victime de l'assassin parlera contre lui. Les membres du pécheur eux-mêmes, voire sa peau, parleront contre le pécheur. Alors chacun sera poussé vers le Paradis ou l'Enfer, au bruit des bénédictions ou des malédictions.

Nulle part le Qoran ne mentionne le fameux pont mince comme le tranchant d'un rasoir, ou comme un cheveu, qui ménerait dans l'au-delà et qui apparaît dans les textes postérieurs. Il se borne à déclarer que tous passeront en Enfer et que les Justes le traverseront.

Le jugement respectera la Justice. Chacun est responsable de soi-même. Aucune âme ne portera les péchés d'une autre. Ceux qui auront scandalisé cependant porteront une partie du péché de leurs victimes.

Le jugement aura égard à la foi et aux œuvres. Certains exégètes pensent que le croyant est aussi le juste et qu'il sera sauvé comme tel et que les mots d'incroyant, mauvais et réprouvé sont synonymes. En réalité la foi et les œuvres sont nécessaires pour être sauvé. Selon les sourates 2me et 5me, même les fidèles d'autres religions révélées (juifs, chrétiens, sabéens) seront sauvés par la foi et les œuvres. Certains versets vont jusqu'à n'exiger que les œuvres, surtout

les œuvres de miséricorde. Mais il n'y aura pas d'intercession. Mohammed lui-même n'intercédera pas auprès du Juge, bien que la tradition le déclare, avec cette conséquence que tous les Musulmans seraient sauvés. Au contraire, la crainte est le propre des justes.

***

Les récits et descriptions du Jugement dans le Qoran et surtout dans la tradition rappellent le parsisme. Mais c'est la Bible surtout qui a fourni des thèmes au prophète, tels le livre et la balance qui figurent dans Daniel, l'apparition des armées célestes et le mot même de « Dernier Jour ». L'écrit tenu à la main par les ressuscités est emprunté à la littérature post-biblique.

Les conceptions chrétiennes sur le Jugement ont plus marqué le Qoran que le judaïsme. Alors que l'apocalyptique juive oppose en général Israël aux Gentils, le Qoran comme le christianisme insiste sur la destinée de chacun. L'Evangile de saint Mathieu et l'Apocalypse de saint Jean ont exercé une influence prédominante. De là viennent les justes placés à droite et les réprouvés à gauche, ainsi que les anges qui accompagnent le Juge. L'épître aux Galates est sans doute à l'origine de l'assertion qu'aucune âme ne portera la charge d'une autre âme. A ces sources s'ajoutent la littérature chrétienne, celle des monastères d'Egypte et de Syrie, et les homélies de saint Ephrem.

Mais le Juge ne sera pas Jésus, qui ne sera lui qu'un témoin. Jésus aura à se justifier comme les autres prophètes. Il ne parlera pas en faveur de Mohammed, mais attestera la vérité de l'Islam. Son rôle n'aura rien de divin, ni même d'éminent, il ne sera même pas celui d'un intercesseur.

***

Les textes bibliques ont aussi inspiré à Mohammed les représentations qu'il nous a données de l'Enfer, de l'au-delà. Suivons-y d'abord les damnés. Ils sont dès la sentence frappés et poussés vers l'Enfer comme du bétail. Les

gardiens du lieu les accueillent par des reproches et les jettent au Feu dont le combustible est fait d'humains et de pierres. Ils sont revêtus de flammes, aspergés et abreuvés d'une eau bouillante qui leur brûle les entrailles et la peau ; celle-ci roussit, se renouvelle pour de nouvelles souffrances tandis que des massues de fer s'abattent sur eux. Ils sont chargés de jougs et de chaînes, dont l'une est longue de soixante-dix aunes. Des mets bouillants et fétides ajoutent à leur soif. Ils doivent manger les fruits, qui sont des têtes de Satans, de l'arbre Zaqqûn.

Il existe différents degrés de peines. Les « séducteurs » sont plus punis que les autres.

Quand les tortures infernales commenceront-elles ? Selon la plupart des passages qui en traitent, après le Jugement. Selon les autres, les damnés souffriraient dès la tombe. Les peines de l'Enfer seront éternelles ; mais il est dit dans la sourate 11e : « Ton Seigneur veuille qu'il en soit autrement. Ton Seigneur fait ce qu'il veut. » Faut-il conclure que Dieu pourrait un jour détruire le Paradis et l'Enfer ? Des théologiens récents inclinent à penser que l'Enfer peut ne pas être éternel, encore que personne n'ait envisagé un terme aux délices paradisiaques. La notion de purgatoire, séjour de purification pour les catholiques, ou celle d'un enfer temporaire dont les Juifs espèrent le bénéfice pour le peuple élu, est absente du Qoran. Des exégètes cependant, invoquent la sourate 191e pour nourrir un espoir analogue à celui des Juifs. La 7e sourate montre les « hommes des A'râf » (c'est-à-dire « des murs », proprement de la colline) s'adressant aux élus et aux damnés sans pouvoir accéder au Paradis. Elle semble refléter des conceptions perses ou talmudiques. Qui sont les habitants de ce lieu ? Des bienheureux d'un rang supérieur ? alors pourquoi n'entrent-ils pas au Paradis ? Des anges ? on ne sait. La tradition conclut à l'existence de Limbes, mais elle outrepasse les indications strictes du Qoran.

Le feu de l'enfer peut venir du christianisme (l'étymologie éthiopienne de *Jahannam*, Enfer avec son sens igné

y inviterait), ou bien du Judaïsme tardif. Le dialogue des élus et des damnés[8] apparaît comme une réplique de celui du mauvais riche et du pauvre Lazare[9]. Les peines spirituelles (telles que la dérision des élus, le voisinage des démons, faux dieux et jnûn mécréants et les remords), moins soulignées il est vrai que les peines corporelles, font songer à une origine chrétienne. Du judaïsme tardif viendrait la notion non coranique d'un Enfer temporaire réservé à la communauté élue ; l'agencement topographique de l'Enfer autour du Paradis dont il ferait un vestibule pour les élus semble avoir aussi une origine juive.

Mais les boissons bouillantes, les buissons et les arbres maléfiques, cauchemars de caravanier, seraient un apport propre de Mohammed.

***

Le Qoran donne au lieu des délices d'outre tombe le nom de *Janna*, mot araméen devenu arabe avant Mohammed. Il y signifie parfois « jardin », parfois « paradis terrestre », mais surtout Paradis. Le Qoran connaît un autre terme, *Ferdous*, venu du grec « *paradisos* » par les Persans, mais il l'emploie peu. Deux versets[10] font du Paradis un lieu élevé. Les bienheureux peuvent voir de là les damnés et réciproquement[11]. Jamais il n'est dit que ce soit un lieu céleste voire extra terrestre, ni qu'il se confonde avec le Paradis terrestre (les commentateurs l'admettent). Mohammed se complaît à en décrire les joies.

Aux sons de musiques et de chants, à l'ombre de treilles merveilleuses, aux bords de sources (dont celles de Salsabil et de Tasmin donnent une eau exquise), de ruisseaux et de fleuves dont les ondes sont de lait, de miel et de vin,

8. 7,. 48.
9. *Luc*, XVI, 19-31.
10. 82, 12 et 69, 22.
11. 7, 48.

les élus couchés sur des coussins et des tapis précieux, vêtus de soie et de brocarts, auront part à des festins de délices. Ils boiront dans des gobelets des vins parfaits, en particulier du Mosehar qu'on ne trouve qu'au Paradis, aromatisés de gingembre et de camphre et ils savoureront des raisins, des dattes, des grenades, des grains de lotus et des bananes. Ils mangeront de succulentes viandes, notamment des volailles. De beaux garçons vêtus aussi d'habits magnifiques ornés d'argent les serviront. Des houris sempiternellement vierges de corps et d'âmes les réjouiront. Le Qoran ne précise pas, comme le fait la tradition, si les bienheureux s'uniront à elles par les voies de la chair. Mais, rien ne dit que ces plaisirs sont allégoriques, comme le veut une certaine exégèse moderne. A ces joies des sens s'ajoutent la paix, les salutations des anges et les louanges de Dieu.

Les élus connaîtront-ils la vision béatifique ? Les théologiens musulmans d'aujourd'hui l'affirment à l'instigation des mystiques, mais les orientalistes européens le contestent en général[12].

Le Qoran se borne à indiquer que Dieu sera le dispensateur et non l'objet de ces joies. Le Paradis n'est pas le ciel, demeure de Dieu et des anges qui, eux, voient son trône. Les élus ne seront près ni de Dieu, ni de son trône, et n'approcheront les anges que lorsque ceux-ci les inviteront. La sourate 54me au verset 54me déclare : « Se complaire en Dieu est supérieur aux jouissances sensuelles, c'est là la grande félicité », mais ce bref passage est éclipsé par les nombreuses et longues descriptions matérielles que nous avons rapportées.

Il y aura au Paradis plusieurs degrés de félicité, mais le critère en est obscur. Viendront d'abord les martyrs, peut-être les prophètes et les hommes d'une sainteté spéciale, ensuite les simples compagnons de la droite.

---

12. Le bonheur visé par la sourate 75me consacrée au Jugement est celui que causera aux élus la sentence favorable, et cela seulement.

Peut-être ces félicités différentes sont-elles dispersées dans différents paradis ? Mais, en quoi diffèrent-elles ?

Maints versets laissent entendre que l'état paradisiaque commencera dès la résurrection. Cela est logique puisque le corps est nécessaire pour participer aux joies de l'au-delà.

Mais en attendant ? Le Qoran est silencieux sur ce point. Il est probable qu'en attendant la résurrection, l'âme sera en sommeil. Quelques privilégiés, cependant, entrent tout de suite au Paradis.

***

Les Arabes d'avant Mohammed n'avaient que des idées vagues sur l'au-delà. Ils ne concevaient point qu'il pût être un lieu de rétribution, ni que les hommes ressuscitassent. Le Paradis coranique leur doit peu, si ce n'est l'image de quelques délices telles que celles des « salons de vin » des anciens poètes. Mohammed leur aurait emprunté une part de son vocabulaire paradisiaque (par exemple houri). Une influence parsie est peu prouvée.

L'Evangile avec le dialogue du mauvais riche et de Lazare, les paraboles du festin et des noces, les vierges sages, prototypes des houris, l'opposition des damnés et des bienheureux, l'Apocalypse, les apocryphes, les homélies d'Ephrem et autres Syriaques, des conceptions nestoriennes (comme le sommeil de l'âme), des descriptions chiliastiques (les quatre fleuves du paradis terrestre, transposés dans le Qoran en fleuves de lait, de miel et de vin) et peut-être aussi des mosaïques ou des miniatures inspirées par ces textes seraient la base la plus vaste, bien qu'indirectement, des conceptions de Mohammed. Mais, les images qu'il se faisait du Paradis étaient probablement complexes et ont évolué. Les sourates les plus récentes sont d'ailleurs les plus réservées. Mais bien qu'allégoriques chez les inspirateurs de Mohammed, elles semblent avoir pour lui une valeur littérale.

Notons en revanche que des orientalistes à la suite de

Palacio ont pensé que maints détails de la Divine Comédie procédaient du Qoran à travers des écrivains musulmans tels que le mystique hispano-arabe Abenarabie.

Il existe donc un évident parallélisme entre le Paradis et l'Enfer du Qoran, (hydrographie, nourritures et compagnies exquises là, ici abominables, là bienvenue et louange, ici malédictions et plaintes, hiérarchie des récompenses et des peines, encore que le Qoran soit moins explicite pour les degrés infernaux que pour les joies paradisiaques). Mais surtout l'Enfer et le Paradis de Mohammed se ressemblent en ce que Chute et Rédemption sont également étrangers aux joies et aux affres de l'au-delà.

VII. JÉSUS, PIERRE ANGULAIRE DU CHRISTIANISME.

Nous touchons ici au cœur du problème que pose la recherche des traces du christianisme, prolongement du judaïsme, dans l'Islam. La conception que Mohammed se fait de Dieu, unique et parfait dans son immanence, ne peut qu'émouvoir de respect et de sympathie à l'égard des Musulmans, les Juifs et les Chrétiens, « gens » eux aussi d'une Ecriture, et les rendre conscients d'une parenté spirituelle. Mais, précisément dans l'Islam à cette immanence correspond un vide immense entre l'homme et Dieu, que comble le Jésus du christianisme. Malgré la vénération émue dont il entoure la Vierge Marie, mère immaculée de Jésus, Mohammed ignore le fils de Dieu, pierre angulaire du monde, homme-Dieu et troisième personne de la Sainte Trinité qui, de concert avec le Père Créateur et l'Esprit illuminateur, opère, par son Incarnation et la Rédemption, le salut de l'humanité[13].

Bernard VERNIER.

---

13. Cf. tout particulièrement : Henninger *Spuren Christlicher Glaubenswahreiten im Qoran*. Nouvelle Revue de Science missionnaire. Schonek-Beckenried, 1951.

LES LIVRES

Henry DUMERY, *Foi et Interrogation*,

Paris, Téqui, 1954.

Cet ouvrage est tout autre chose qu'une juxtaposition d'articles parus en diverses revues. Il a son unité propre, car l'auteur est un philosophe, c'est à dire qu'il est tout entier présent dans chacune de ses pensées. Qu'il s'agisse de l'athéisme contemprain, des alibis du croyant, de la spiritualité conjugale, de la destinée de la personne ou des rapports de l'éthique et de l'esthétique, une même attitude est à l'œuvre qui cherche moins des solutions que des interrogations, car l'esprit est acte et l'évidence ne peut jamais être toute donnée et toute faite, mais doit être sans cesse fécondée par une recherche personnelle issue précisément du dynamisme spirituel. *Foi et interrogation*, cela ne signifie certes pas que la foi est mise en question, mais que tous les comportements du croyant envers sa croyance comme envers l'incroyance sont interrogés pour être purifiés, régénérés et ramenés à la vraie foi. C'est en somme la méthode Blondélienne de la régression vers la source qui est partout utilisée, ce qui n'étonne pas de la part de l'auteur de ce maître ouvrage sur la *philosophie de l'Action*. « Apologétique nouvelle, pensera-t-on. Mais non, notre époque a tué l'apologétique, ce genre scolaire trop têtu qui déduit à outrance, mais toujours dans sa ligne, sans remettre en question ni ses prémisses ni sa méthode. Ou bien parlons d'apologétique de l'autonomie spirituelle ; c'est la seule valable ; l'autre, l'apologétique de l'esprit de corps, du patriotisme confessionnel, n'est qu'apologie de soi, tatillonne, braquée et, de surcroît, inopérante » (p. 30).

Ce qui intéresse particulièrement les lecteurs de cette revue, après les deux numéros sur l'athéisme et l'existence de Dieu, c'est l'analyse de l'athéisme contemporain, et spécialement sartrien. On ne croit pas en Dieu comme en un Objet qui s'imposerait en quelque sorte massivement, comme une Loi qu'on subit ou une Valeur qui nous détermine. Il est des croyants qui nient réellement Dieu et des athées qui l'affirment implicitement, mais authentiquement. « L'athéisme peut être un effort purifiant et la foi, un alibi du courage ou de la sincérité » (p. VII). En un sens pour l'abbé Duméry il y a moins des athées que des idolâtres et nous devons rechercher dans les formes de pensée les plus éloignées de la nôtre ce qui nous permet de combattre nos propres idolâtries. La religion d'amour et d'universa-

lité doit récupérer, si l'on peut dire, le meilleur de ce que les non-croyants apportent à notre civilisation — et cela ne peut se faire que par un examen honnête et approfondi. Le plus général reproche qu'adresse aujourd'hui l'athéisme au christianisme c'est de méconnaître la plénitude de la responsabilité humaine. S'il y a quelque part des essences toutes faites, des valeurs toutes données, des normes posées de toute éternité, quelle peut être la réalité de l'action humaine ? Erreur, répond Duméry, mais erreur qui est trop souvent le fait du croyant et qui vicie sa foi du dedans, donnant prise ainsi à la critique athée. Dieu n'est pas seulement l'Autre qui nous a imposé un monde, des valeurs et des règles. Nous ne sommes pas une créature toute faite, *sed initium aliquod creaturæ*, comme dit Saint Jacques, une sorte de commencement de créature qui a à se faire. L'action humaine est théurgique. Chaque esprit déploie son paysage et se suscite comme esprit dans cette opération même. L'homme se fait lui-même en se faisant vrai : en un sens il fait la vérité comme il fait son pain, à la sueur de son front. « Croire à la vérité, ce n'est pas la loger quelque part, inerte et figée, fut-ce dans l'Absolu ou dans les parchemins de ses mandataires ; ce n'est pas l'estimer préexistante au labeur des hommes, tout entière constituée avant que d'être cherchée, désirée et conquise pièce à pièce ; enfin ce n'est pas non plus se la représenter inamissible une fois obtenue, assurée pour demain si aujourd'hui l'a touchée sur un point. Non, croire à la vérité c'est la *faire*, c'est venir à la lumière dans le risque, l'incertitude, le tâtonnement... Rien, jamais, et pas même l'Evangile, n'est donné comme une évidence tout objective, par masse et par contrainte ; *en s'ouvrant, les yeux de la foi font advenir un monde* » (p. 34-35).

Ce qui aboutit à une thèse chère à Henry Duméry, et qu'il a souvent reprise. Dans la querelle qui oppose la philosophie moderne sur les rapports de la liberté et des valeurs, l'auteur croit qu'on peut reconnaître une vérité partielle à la critique athée suivant laquelle ce n'est pas la valeur qui fonde la liberté, mais la liberté qui constitue les valeurs. En effet, il faut jouer franc jeu et admettre, avec Sartre et Polin, que pour n'être pas stérile, la liberté doit être productive, constituante. D'après Duméry, *Dieu crée des esprits qui se créent en créant des idées et des valeurs*. Cette thèse d'allure révolutionnaire est en réalité fort classique, car elle n'est rien d'autre en définitive que l'affirmation intégrale de l'*indivision de l'esprit*. Et cette affirmation elle-même ne fait qu'un avec la reconnaissance fort traditionnelle du *dynamisme spirituel*. Dans cette perspective l'esprit humain, lié à l'Absolu, enchaîne par ordre la suite progressive des valeurs et des vérités, chacune étant médiatrice par rapport à une autre plus haute, mais aucune ne pouvant être confondue avec l'Absolu, qui est lui-même, au-delà de toute détermination, la source inspiratrice du pro-

grès de l'esprit. Il n'y a ainsi aucun relativisme, puisque tout est suspendu à l'Absolu unique, sans que cet Absolu soit confisqué au profit des parties isolément prises ou d'un intermédiaire quelconque. Le Dieu qu'implique une telle position est un Dieu d'Amour, prodigue de lui-même, existant, comme disait Descartes, par une sorte de surabondance d'être. N'est-ce point précisément le Dieu chrétien ?

De là se tire toute une conception de la personne, directement liée à l'Absolu, co-créatrice avec Dieu. Rien ne permet mieux de distinguer le *spirituel* et le *psychologique*. Le psychisme empirique n'est qu'un instrument au service de la personne et, à la limite, on pourrait concevoir une même personne assumant et justifiant des projections phénoménales différentes. La zone d'intimité et de liberté inviolables existe bien, mais elle n'est pas au niveau de la conscience psychologique : la personne est métapsychologique. La folie, les techniques d'intervention psychologique peuvent modifier le psychisme humain : elles ne détruisent pas la responsabilité personnelle, la liberté ontologique. C'est aussi d'une profonde conception de l'esprit qu'a besoin le renouveau familial chrétien, qui hésite entre le repliement et l'expansion. Ce qu'il faut sauver c'est l'autonomie spirituelle, la liberté de l'homme, la possibilité de créer et de se créer. Si le renouveau familial peut y aider, il faut cependant bien voir qu'un certain familisme clos est pour lui un danger. Les chrétiens sont trop portés à préférer la chaleur des âmes à la lucidité des esprits, oubliant parfois que *la qualité de l'idée n'est pas indifférente à la qualité de l'âme*. L'immense mérite de cet ouvrage, à la fois théorique et pratique, est de ne jamais séparer l'âme et l'esprit, d'être le plus exigeant parce qu'il est le plus purifiant, le plus ouvert parce qu'il est le plus rigoureux, de se fonder tout entier sur la charité, mais de ne jamais oublier qu'en définitive celle-ci peut se définir comme le passage à l'universel.

Jean LACROIX.

IRÉNÉE DE LYON, « *Contre les hérésies*. Mise en lumière et réfutation de la prétendue « Connaissance ». Livre III. Texte latin, fragments grecs, introduction, traduction et notes de F. Sagnard, O. P.

Edition critique. — in 16, 480 pp., Paris, Ed. du Cerf, 1954 (« Sources Chrétiennes » 34).

Le R. P. Sagnard, déjà connu par ses travaux sur la Gnose, nous donne ici partie d'un ouvrage consacré à la réfuter — ouvrage qui, indépendamment de ce point de vue spécial, est un des plus vénérables trésors que nous ait laissé l'antiquité patristique : le célèbre « Adversus Haereses » qu'écrivit à la fin du IIme siècle le grand évêque de Lyon, Saint Irénée. Encore qu'il existât de celui-ci des éditions

assez récentes, on doit à l'A. une chaleureuse reconnaissance de l'avoir mis à la portée d'un plus large public ; remarquons d'ailleurs que même les spécialistes s'intéresseront à cette parution, puisqu'elle constitue les prémices d'une grande édition critique. Déjà, d'ailleurs, certains d'entre eux ont rendu compte de cet ouvrage dans les revues spécialisées. Indiquons simplement, pour qui désirerait se documenter plus à fond sur ce travail, le compte-rendu beaucoup plus étudié de M. P. Nautin (*Recherches de Sc. Relig.*, 1954, n° 2). Tout en critiquant certaines traductions du P. S., M. Nautin porte un jugement d'ensemble favorable et, à notre avis, de tous points judicieux.

Malgré notre incompétence en ces matières difficiles, nous risquerons néanmoins une petite remarque : du point de vue d'une méthode scientifique rigoureuse, les notations du P. S. sur « les documents de Nag-Hammadi », pp. 60-66, nous semblent peu convaincantes. Mais en voilà assez pour ce point de vue technique, que notre incompétence nous invite à laisser à des voix plus autorisées ; nous nous bornerons donc à des notations moins savantes et plus humblement pratiques.

Bien que la préface d'ensemble soit réservée pour le livre I, première partie, ce livre III, paru le premier à raison de son intérêt tout particulier (cf., pp. 16-17), est précédé d'une copieuse introduction : présentation de l'Evêque de Lyon (sous ce biais : « Irénée et le sens du martyre), présentation de son ouvrage (avec un tableau détaillé du plan) ; en suite de quoi on parcourt rapidement les parties principales dudit plan : la Tradition, un seul Dieu, un seul, Christ ; présentation des adversaires qu'Irénée réfute, les Gnostiques, et de leurs doctrines ; état du texte, tradition manuscrite et éditions antérieures.

Suit le texte lui-même (pp. 89-413). L'ouvrage se termine par plusieurs appendices (signalons particulièrement les suivants : A. Le texte sur l'Eglise de Rome ; B. La Vierge Marie ;...) et par des tables et indices (citations scripturaires ; noms propres ; vocabulaire gnostique ; lexique général sommaire).

Quelques remarques sur la présentation typographique. Le P. S. devait affronter des problèmes assez délicats : tout d'abord, le double état du texte, en plusieurs passages (là où les fragments grecs viennent s'ajouter à la version latine) on a adopté en ce cas une disposition synoptique, sur deux colonnes.

Ce qui était plus difficile, c'était en ce cas la mise en valeur, aussi bien du mouvement de la pensée dans sa progression que de son organisation plus intime. Pour concrétiser l'un et l'autre, le P. Sag. a eu recours à une répartition du texte en paragraphes, accompagnés de titres, ce qui permet de suivre plus aisément le fil du discours ; il a essayé aussi de mettre en valeur, dans l'épaisseur

même du texte, les citations ou réminiscences scripturaires, les mots-clés d'un passage, en se servant d'une impression spéciale (italique, petites capitales, etc.) ; or, il est à craindre que cet effort pour faciliter la lecture ne tourne parfois à l'embrouiller : la multiplicité de ces artifices typographiques, accumulés parfois en une même page, ne produit-elle pas à l'œil une impression désagréable de confusion, tout le contraire du but cherché (citons au hasard : p. 127, p. 131, p. 133, etc.). Peut-être là, le mieux a-t-il été l'ennemi du bien.

En définitive, on ne peut que souhaiter voir rapidement se réaliser le projet d'ensemble du P. S. : alors selon ses propres paroles « ce texte capital de la foi catholique... sera enfin mis en valeur comme il le mérite et pourra être pleinement utilisé par l'historien des religions et le théologien » (p. 6). Ajoutons : et par tout chrétien, désireux d'approfondissement spirituel.

B. DE VAUX.

Y. CONGAR, *Le Christ, Marie et l'Eglise.*

Desclée de Brouwer, Paris, 1952, 106 pp.

A l'occasion du 15me centenaire du Concile de Chalcédoine qui nous donna les formules dogmatiques permettant à la foi d'exprimer le mystère du Christ, vrai Dieu et vrai homme, les deux natures unies dans une personne unique, le P. Congar, dans des perspectives œcuméniques, reprend les points de friction entre le Protestantisme et l'Eglise catholique. Toutes les confessions chrétiennes reconnaissent ce Concile. Mais au-delà des mots proclamés, sommes-nous d'accord sur le sens profond de la doctrine ? On peut en douter quand on voit la divergence de nos points d'arrivée. Aussi l'A., allant des désaccords les plus évidents aux moins évidents, va nous montrer, pour l'Eglise, pour Marie et enfin pour le Christ lui-même, le *motif* profond de nos oppositions : le rôle accordé à la coopération humaine dans le salut. Pour l'Eglise le désaccord est net. Tous nous reconnaissons que l'Eglise est la communauté des croyants. Mais le lien qui relie l'Eglise à Dieu nous oppose. Les Protestants veulent une ecclésiologie de type à peu près uniquement *vertical ;* tout vient uniquement et directement de Dieu ; pas de médiation hiérarchique ; Dieu seul est l'auteur du salut ; l'Eglise apparaît dans le temps comme une suite de pointillés, points d'impacts des actions de Dieu ; Dieu plante son Eglise où il veut, nous n'avons pas de critères pour en juger, sinon la volonté de Dieu. Une belle formule de Ruskin traduit cette tendance : « Qui sait où il plaira à Dieu de dérouler son échelle ? » Les Catholiques, par contre, se rattachent à une ecclésiologie de type surtout *horizontal.* Le rôle de l'homme est reconnu. On demande la Foi et les Sacrements à l'Eglise. Elle nous communique vraiment la vie. Par l'apostolicité, par la Foi, par les Sacrements, par l'action du Saint-Esprit, nous sommes vraiment rattachés au Christ et nous savons

où est l'Eglise, cette Eglise qui trace une ligne continue dans le temps et l'espace depuis la Croix. L'Eglise ne se contente pas seulement de son rôle prophétique — ce que voudraient les Protestants — elle fait, d'une certaine façon, le salut. Et cela car le Christ est venu, qu'il nous a laissé un organisme du salut. Nous ne sommes plus au temps de Jean-Baptiste qui *montrait* Jésus. Nous sommes au temps de Marie qui nous *donne* le Christ.

Et c'est pourquoi Marie est la pierre de touche de l'ecclésiologie catholique. L'Ancien Testament se termine à Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes. Mais celui-ci n'accompagne pas l'Epoux dans la salle du festin. Marie, elle, entre dans l'économie nouvelle, dans ce Royaume où le plus petit dépasse Jean-Baptiste. Elle a son oui à dire dans l'Incarnation : le Christ est conçu du Saint-Esprit *et* de Marie. Il faut reconnaître la part de l'humain dans l'Incarnation, la coopération de la Vierge au plan de Dieu. Marie nous *procure* le salut, (avec Dieu évidemment) et l'Eglise *répand* ce salut dans l'histoire. Reconnaissons que la nature humaine, si déchue soit-elle, reste capable de coopérer avec Dieu à l'œuvre du salut.

Il faut voir que pour le Christ aussi les Réformateurs ont diminué le rôle de son humanité en raison de leur pessimisme sur l'homme. Dieu agit seul, se cachant dans l'humanité du Christ. Luther exalte la part de Dieu, mais compromet le rôle salutaire de l'humanité du Christ, Dieu et homme, mais réduit à presque rien le second terme, par mésestime de l'humanité. Un catholique au contraire lit les formules de Chalcédoine en reconnaissant dans l'*unité* de la personne du Christ les *deux natures*, divine et humaine, et il tient ce mystère dans sa totalité, ne négligeant aucun de ses aspects.

Que le P. Congar soit remercié de nous avoir montré la liaison entre l'ecclésiologie, la mariologie, et la christologie. Une erreur sur cette dernière comporte les plus graves conséquences pour l'Eglise et pour Marie qui restent des critères pour notre foi au Christ.

C. CAILLON.

COUTURIER DE CHEFDUBOIS, *Mille pélerinages de Notre-Dame*,

3 vol. Paris, Spes, 1953.

Mme Couturier de Chefdubois a dressé la liste des lieux de pèlerinages à la Vierge situés sur la terre de France. Chaque volume correspond à peu près au tiers de la France ; à l'intérieur de ces zones, les noms sont groupés par régions et départements et sont suivis d'une courte notice. Travail considérable qui trouvera sa

récompense dans son incontestable utilité. Les quelques cas que nous avons pu vérifier nous permettent de croire qu'il y a peu d'oublis ni d'erreurs. Il restera cependant des retouches à faire pour atteindre la perfection. Un exemple : dans les Deux-Sèvres : le sanctuaire de Beauchesne est le plus important après Pitié ; or Beauchesne est signalé en Vendée, avec cette mention : « Nous n'avons aucun renseignement sur ce sanctuaire ». Il existe pourtant un bulletin de N.-D. de Beauchesne et le sanctuaire est confié à une Abbaye de chanoines réguliers de Latran. Egalement, pour le même département, on a omis de signaler N.-D. de Celles, qui est un pèlerinage important.

Cahiers de Joséphologie.

Vol. I, n° 1, janvier-juin 1953, Centre de Recherches et de Documentation de l'Oratoire Saint-Joseph, Montréal.

A. RAINERO, *Saint Joseph, Père virginal de Jésus,*

192 pp., Paris Saint-Paul, 1953.

Il est difficile de bien parler de saint Joseph, mais il est légitime d'en parler. Après la Vierge, le sens des fidèles et de l'Eglise en fait le premier des saints. Mais il reste un abîme entre la Vierge et lui : Marie a une place privilégiée dans l'acte même de l'Incarnation et de la Rédemption, ce qu'il ne saurait être question d'accorder à saint Joseph. La Sainte Famille n'est pas une réplique de la Très Sainte Trinité !

Le premier numéro des Cahiers de Joséphologie mérite attention. Il se présente comme une revue scientifique, avec des articles théologiques et historiques, des indications bibliographiques, des chroniques et des textes. Si l'on continue dans cette ligne, on apportera une contribution intéressante à un secteur secondaire, certes, de la théologie, mais non négligeable, car tout, en théologie, se tient plus ou moins. Nous ne ferons qu'une réserve de détail au sujet du titre de la revue : « Joséphologie » est un néologisme auquel certaines oreilles auront du mal à s'habituer.

Quant au petit livre du P. Rainero, il est d'un genre plus pieux, tout en voulant être précis du point de vue théologique. Nous le recommandons à ceux qui cherchent un livre pour l'exercice en commun du mois de saint Joseph (il y a précisément 31 chapitres).

P. S.

L. Y. CAMUS, *Un pionnier et un précurseur : Frédéric Ozanam.*

158 pp., Paris, Téqui, 1953.

Louise Yvonne Camus a su mettre beaucoup de vie dans sa

présentation du Fondateur des Conférences de Saint Vincent de Paul. Le milieu de vie et l'œuvre de Frédéric Ozanam sont excellemment mis en valeur. En femme qu'elle est, l'auteur s'attache aux détails de la vie domestique, ce qui n'est pas pour diminuer le charme de l'ouvrage.

P. S.

R. BARON, *Pour que ta vie soit belle.*

114 pp., Paris, Téqui, 1952.

L'essentiel de la vie chrétienne présentée à des jeunes, sous forme d'exhortation et de conversation, tel est le contenu du livre de l'abbé Baron. Clarté et enthousiasme, de quoi plaire aux jeunes.

P. S.

H. DELSAUTE, *Le mystère de l'Unité et du divin Retour*,

286 pp. Tournai, Paris, Casterman.

Jésus, sorti du Père, retourne au Père en entraînant avec Lui, en Lui, toute la création. Dans le sein du Père, le Verbe est le « Retour-au-Père » ; par l'Incarnation, Jésus-Homme est à la fois le Verbe de Dieu, qui porte en lui toute créature, c'est pourquoi, Il est ontologiquement prêtre, c'est-à-dire dans sa constitution même d'Homme-Dieu. Par son amour, manifesté à la Croix, il réunit les hommes séparés par le péché et les porte effectivement au Père. Dans le Verbe est dite la création, dans la Croix est dit l'amour de Dieu, dans la messe est dite la Croix. Telles sont les idées maîtresses de ce livre. C'est la dialectique des Pères grecs, et plus précisément de l'école d'Alexandrie, pour qui tout découle de l'ontologie du Christ. De ce point de vue de la doctrine, le livre est remarquable.

La forme employée par l'Auteur n'est pas l'exposé dogmatique et se rapproche souvent de la méditation. Il y a de l'enthousiasme à chaque page du livre ; parfois aussi des redites et des longueurs : c'est le défaut de bien des qualités.

H. TARDIF, *La victoire du Nouvel Adam.*

Coll. *Piscatores Hominum*, 223 pp., Paris, Editions Ouvrières.

L'Abbé Tardif a groupé des thèmes bibliques autour de grandes idées comme le Royaume de Dieu, la Victoire du Christ sur le péché et la mort, la nouvelle création dans le Christ. Le quart du livre (pp. 150 à 200) est un recueil de textes liturgiques et patristiques se référant à la même doctrine. Les vingt dernières pages sont des tables de références. C'est dire que ce petit livre sera un bon instrument de travail.

P. SOULLARD.

C. JOURNET, *Petit Catéchisme sur les Origines du monde.*

Editions de l'Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1950.

Chacun sait les redoutables questions que pose au chrétien le problème des origines du monde et de l'homme. Il faut en effet tenir compte des découvertes du siècle dernier qui ont obligé à reculer dans la nuit des temps la date probable de la formation de la terre. De même l'apparition de l'homme est bien antérieure à la date que semblait enseigner la Bible. C'est pourquoi des croyants dont la foi était peu affermie achoppèrent aux contradictions apparentes entre l'enseignement de la Bible et les découvertes scientifiques. Depuis, avec l'encouragement de l'Eglise, les théologiens ont essayé de désolidariser le véritable enseignement religieux de la Bible de la vision scientifique naïve qui en était le support.

L'A. a rassemblé, sous forme d'un petit catéchisme aux questions et réponses nettes et précises, tout ce qu'un croyant doit savoir sur la Création du Monde, sur celle de l'homme, sur la justice originelle, sur la chute de l'homme, sur la transmission de ce mystérieux péché originel que nous héritons d'Adam, enfin sur la promesse de notre Rédemption. L'A. nous présente ainsi, non seulement les premiers chapitres du livre de la *Genèse*, mais l'enseignement du Nouveau Testament et, implicitement, toute l'élaboration théologique classique qui a soutenu la réflexion sur ces problèmes. La méthode de l'A. met ainsi bien en valeur la pédagogie progressive utilisée par Dieu.

Ajoutons que ce petit livre, qui n'est pas destiné aux enfants, rendra les plus grands services à tous les éducateurs et à tous les croyants qui veulent s'instruire de leur foi.

C. CAILLON.

Dom J. DUPONT, *L'utilisation apologétique de l'Ancien Testament dans les Discours des Actes.*

Coll. *Analecta Lovaniensia Biblica et Orientalia,* ser. II, fasc. 40.

Dès ses origines, la prédication apostolique a eu le souci d'appuyer ses grandes affirmations sur des arguments scripturaires (cf. *Luc* XXIV, 13 ss.). Ainsi s'est constituée la première apologétique chrétienne, à laquelle C. H. Dodd vient de consacrer un petit volume plein d'intérêt : « Selon les Ecritures ». Un florilège de textes messianiques découvert parmi les textes de la Mer Morte nous éclaire également sur les antécédents juifs de ce genre apologétique.

Dans cette brochure, l'A. analyse les textes de l'Ancien Testament utilisés dans les Discours des Actes. La Loi, les Prophètes (surtout Isaïe, XL. ss., avec les chants du Serviteur) et le livre des Psaumes y sont représentés. L'étude ne se limite pas à un inventaire. Elle tire des conclusions concernant l'activité d'un rédacteur

dans la transmission des Discours. De l'usage prépondérant de la Bible grecque, l'auteur infère que ces discours ne représentent pas la prédication apostolique à son stade initial, araméen, mais bien au stade « helléniste ». L'interprétation des textes de l'Ancien Testament relève d'une exégèse littérale, à la manière rabbinique toutefois. C'est une exégèse messianique : à partir du texte grec, parfois différent de l'original hébreu, on confronte l'Ecriture avec les événements de la vie de Jésus, surtout avec la mort et la résurrection. L'Ancien Testament rend témoignage au Christ et en reçoit sa pleine signification.

Ce genre d'études pourra paraître bien minutieux aux yeux du non-spécialiste : il présente en réalité une méthode rigoureuse pour éclairer la prédication apostolique, qui demeure la norme de toute prédication chrétienne.

Y. TREMEL.

C. F. D. MOULE, *The language of the New Testament.*

Pp. 30, Cambridge University Press, 1952.

Le Révérend C. F. D. Moule termine cette conférence inaugurale en remarquant que la tâche du linguiste dans l'Eglise, pour être très humble auprès de la lutte des chrétiens de Chine, n'en est pas moins irremplaçable. Seul sera tenté de sourire l'allégoriste échevelé qui en vient à oublier la « nature humaine » de la Parole de Dieu. L'auteur rappelle que cinquante années de recherches n'ont pas épuisé les problèmes. L'accent mis à l'heure actuelle sur le point de vue doctrinal ne saurait faire oublier qu'il n'y a pas de théologie biblique sans philologie. La découverte des papyrus égyptiens a permis de restituer une langue hellénistique populaire, de situer le grec biblique dans son milieu. Mais ce n'est pas encore la langue populaire de Palestine influencée par l'araméen et il reste beaucoup à faire pour déceler ce substrat sémitique. Sans compter que ni les papyrus ni les sémitismes n'expliqueront tout : il y avait dans la communauté chrétienne une force créatrice analogue à celle qui a donné naissance au latin chrétien. La langue et la grammaire du Nouveau Testament réclameront encore des travaux qui ne sont pas sans intérêt pour l'interprétation doctrinale. Une comparaison systématique du vocabulaire et du style des différents écrits du Nouveau Testament n'a pas été entreprise. Elle suppose d'ailleurs des questions préalables, comme celle de savoir la part exacte des rédacteurs ou des secrétaires dans la composition des épîtres. Un aussi lucide programme fait bien augurer du dernier ouvrage publié par le Rév. Moule (*An idiom-book of the New Testament*, Cambridge Un. Pr.).

Y. TREMEL.

S. Thomæ Aquinatis Catena Aurea in Quatuor Evangelia, Cura P. Angelici Guarienti O. P., nova Editio Taurinensis. — I. *Expositio in Matthaeum et Marcum*. II. *Expositio in Lucam et Ioannem*. 2 vol. in-8, VI + 566 et 598 pp. ; Taurini 1953. Marietti et Lethielleux.

Les Editions Marietti, continuant leur réédition des Œuvres de Saint Thomas, nous donnent aujourd'hui en deux élégants volumes la *Catena Aurea* ; on sait la nature et l'importance de cet ouvrage : comme son nom l'indique, c'est une « chaîne », un commentaire des Evangiles où chaque phrase du texte sacré est expliqué à l'aide d'un certain nombre d'extraits patristiques. Donc, en un sens, ouvrage tout ce qu'il y a de plus impersonnel, puisque la règle du genre est que le compilateur n'y mette rien qui soit sien ; rien, sinon le choix qu'il fait des extraits qu'il assemble. On a depuis longtemps noté la place que fait saint Thomas aux sources grecques, plus considérable que dans les « chaînes » médiévales antérieures : la plus célèbre de celle-ci était la « Glose Ordinaire », issue de l'Ecole de Laon (début XIIe s.) ; on sait que, au moment où saint Thomas enseigne, le livre de texte de l'Université de Paris était précisément la Bible ainsi glosée. L'intérêt d'un tel ouvrage, qui risque assurément de nous paraître un peu austère, est de nous révéler les sources mises à la disposition du théologien, et de nous faire toucher du doigt et l'abondance de la documentation et aussi ses limites, dont l'une des plus graves est assurément due au genre même d'une telle compilation d'extraits assez disparates.

Comme à l'ordinaire, on ne peut que louer la clarté et l'élégance de la typographie, qui rendent si agréable le maniement de cette édition.

B. DE VAUX.

BÉRAUD DE SAINT-MAURICE, *Jean Duns Scot, un Docteur des temps nouveaux*.

Préface du R. P. Léon SEILLER, O.F.M. ; deuxième édition revue et augmentée ; in-16, XXVII + 327 pp. ; Rennes et Paris, Gabalda, 1953.

Il faut louer tout d'abord l'honnêteté de l'information, en cet ouvrage destiné à mieux faire connaître au grand public la figure et la doctrine de Duns Scot. Obéissant à la loi du genre, ce livre de vulgarisation se documente de seconde main, mais à très bonne source : il s'appuie sur les récents et remarquables travaux des érudits franciscains, et ne cache pas en particulier sa dette à l'égard du P. Longpré, et ce nom est déjà une garantie de bonne augure.

Trois parties dans ce travail : Un maître méconnu ; — La vraie physionomie ; — La Mission.

La biographie de Duns Scot, tout d'abord (IIme partie, ch. 3 « L'homme »), un passage de la « Note sur la seconde édition » nous avertit de « certaines licences propres à une œuvre de vulgarisation » ; sur un fonds solide de sobre érudition, on a donc permis « aux récits légendaires d'occuper leur place et de remplir leur rôle dans l'histoire. Le charme et la valeur psychologique des légendes ne sont pas, croyons-nous, qualités négligeables » (p. XVIII) ; le récit, alerte, y gagne en tous cas un parfum de Fioretti, bienvenu pour camper le personnage d'un fils du Poverello.

Quant au reste de l'ouvrage... avouons un certain embarras. « Un maître méconnu » (« Le Philosophe », « Le Théologien »), « La Mission », ces titres disent assez qu'il s'agit ici *d'une thèse* : « Jean Duns Scot, *un docteur des temps nouveaux* ». L'auteur lui-même sent bien ce qu'une telle position peut avoir de délicat : « avec une certaine répugnance, nous devons présenter aux lecteurs une brève apologie », car... « il faut être thomiste, nous a-t-on dit » (p. XX). Quand on porte le même habit que saint Thomas, on redoute toujours quelqu'inavouable partialité en abordant un tel sujet ; aussi sera-ce à un maître, par ailleurs plus qualifié que nous, et bien en dehors de toute querelle d'écoles, que nous emprunterons le jugement que voici : « Le dessein du R. P. Béraud est... nettement polémique ». (Compte-rendu de Mgr Jouassard, *Bulletin des Facultés Catholiques de Lyon*, n° 15, juillet-décembre 1953, p. 44) ; pour ne point sembler trop sévère, remplaçons, si vous voulez, « polémique » par « apologétique » ; et là, sur le fonds comme sur la forme, il nous faudrait bien, loyalement, présenter quelques critiques.

Sur la forme : bien que comprenant tout à fait la pieuse ferveur d'un disciple pour son maître aimé, il nous semble qu'une certaine emphase risque de faire plus de mal que de bien à la cause qu'on veut servir (cf., par ex., p. 213 ; p. 248).

Sur le fonds, nous aurions de plus graves critiques à formuler : le P. B. en effet, nous semble poser très heureusement un certain nombre de règles judicieuses (par ex. : pp. XX-XXIII ; p. XXVI ; p. 29 sv.). L'application qu'il en fait nous paraît sujette à caution, par contre ; l'ardeur à réhabiliter « un docteur méconnu » nous semble parfois glisser en une critique des autres, en particulier de saint Thomas ; ne pèche-t-on pas, malgré ses bons propos, par un certain exclusivisme scotiste ? (cf., par ex., p. 277). L'interprétation des textes pontificaux recommandant l'autorité de saint Thomas nous semble vraiment... bénigne ! (par ex., pp. 29 sv.). En outre, certaines assertions, certains raisonnements, surprennent un peu (par ex. : p. 49, note 26, Durand de Saint-Pourçain proposé comme modèle de thomisme ! p. 231-232, l'égalité d'amour entre le Père et le Christ-homme ?).

Mais ceci demanderait bien des nuances et des développements, fastidieux ici : disons donc d'un mot que nous ne serions recommander sans réserve la lecture de ce livre, tout consciencieux qu'il soit.

B. DE VAUX.

LIVRES REÇUS

Mission de l'Université, Pax Romana, Centre d'Etudes Laennec, Lethielleux, Paris, 1953, 245 p.

Messe, texte latin et traduction française du C. P. L., Lethielleux, Paris, 1953, 65 p.

Un dans le Christ, C. P. L. et Istina, Neuilly-sur-Seine, 1953, 80 p.

M. ANDRÉ, *Sœur Rosalie*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953, 75 p.

J. ANDRÉ, *Prince du Nord, Vie de Saint Norbert*, Saint-Michel de Frigolet, Tarascon, 1953, 208 p.

A. BAYART, *Sept Psaumes de louange, en traduction rythmée d'après le nouveau texte latin*, chez le traducteur, 144, rue de Beaumont, Roubaix, 1952, 30 p.

C. BENOIT, *La splendeur des jours*, Casterman, 1954, 86 p.

J. BIEBUYCK, *N'empêchez pas la musique*, Guy Marchal, Bruxelles, 1953, 226 p.

BOSSUET, *Le Mystère de Jésus-Christ*, Pages choisies par Thérèse Goyet, Ed. de l'Orante, Paris, 1952, 170 p.

Cantique des Cantiques, traduction d'André Chouraqui, Desclée de Brouwer, Paris, 1953, 112 p.

A. CARRÉ, *Justice humaine, justice divine*, Desclée de Brouwer, Paris, 50 p.

G. COURTOIS, *Cœur à Cœur avec Jésus*, Ed. Fleurus, Paris, 1954, 135 p.

G. COURTOIS, *Saint Jean-Baptiste de la Salle*, Ed. Fleurus, Paris, 1954, 135 p.

P. CARPENTIER, *Saint Laurent O'Toole, La conquête anglaise en Irlande*, Gabalda, Paris, 1953, 158 p.

P. DANSE, *La Religion du Christ*, Ed. Ouvrières, Paris, 1954, 94 p.

M. DUFAURE, *Père Marie-Antoine*, Spes, Paris, 1953, 254 p.

Y. DANIEL, *La Nouvelle que vous attendez*, Ed. Ouvrières, Paris, 1954, 326 p.

Y. DANIEL, *Ta vie commence aujourd'hui*, Ed. Ouvrières, Paris, 1953, 128 p.

Y. DANIEL et G. LE MOUEL, *Vivre en chrétien pendant les vacances*, Ed. Ouvrières, Paris, 1954, 32 p.

J. FOLLIET, *Deuxième Nocturne*, Chronique Sociale, Lyon, 1953, 190 p.

G. FLUSIN, *Sainte Geneviève, Patronne de Paris*, Ed. Fleurus, Paris, 1954, 48 p.

A. GOUBELY, *Mon vrai Missel*, Drouguet et Erdent, Limoges, 1953, 106 p.

H. HERING, *De fecundatione artificiali*, Angelicum, Rome, 1951, 70 p.

P. LAPEYRE, *Jalons de la Vie spirituelle*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953, 96 p.

M. MONTESSORI, *Pédagogie scientifique, La découverte de l'Enfant*, Desclée de Brouwer, Paris, 1952, 266 p.

V. MARMOITON, *Le Père Pro, Apôtre et Martyr*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953, 250 p.

Mgr MARTIN, *Mémento du Mariage*, Rennes.

P. PIRON, *L'humble servante du Seigneur*, Spes, Paris, 1953, 282 p.

D. PLANQUE, *Votre Foyer*, Ed. Familiales de France, Paris, 1953, 128 p.

P. PEETERS, *Sentences intemporelles d'un vieil historien*, Desclée de Brouwer, Paris, 1952, 78 p.

J. RIMAUD, *De l'Education religieuse*, Aubier, Paris, 1954, 250 p.

E. ROCHE, *Evangile de Notre-Dame et Attitudes chrétiennes*, Alsatia, Paris, 1953, 94 p.

J. SEFFER, *Fleur de Pêcher, Scènes vécues en Chine*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954, 108 p.

LVMIÈRE ET VIE

qui fait paraître tous les deux mois sur un point de doctrine chrétienne un ensemble d'études rédigées par les meilleurs spécialistes de langue française,

A publié, depuis décembre 1952 :

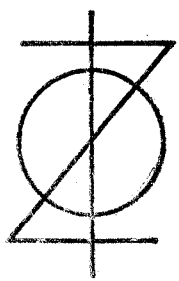
1. *La doctrine chrétienne* (*épuisé*)
2. *Le Symbole des Apôtres* (*épuisé*)
3. *La Résurrection de la Chair* (*épuisé*)
4. *Le Mariage indissoluble* (*épuisé*)
5. *Le Sens du Péché et sa perte dans le monde actuel* (*épuisé*)
6. *L'Eglise et la Bible ; les Sectes* (*épuisé*)
7. *La Messe, Sacrifice du Christ*
8. *Crise de la Morale*
9. *Jésus Fils de Dieu, d'après le Nouveau Testament*
10. *L'Esprit et l'Eglise*
11. *La fin du monde est-elle pour demain ?* (*n° spécial*)
12. *Religions et Croyances*
13. *Causes de l'Athéisme*
14. *De l'existence de Dieu*
15. *Jésus, le Sauveur*
16. *Sainte Marie, Mère de Dieu*

Publiera en 1954 :

— *Le salut des non chrétiens*
— *Conscience chrétienne et dimensions de l'univers*
— *Les chrétiens séparés. L'œcuménisme.*
— *Réflexions sur le travail*
— *Les grandes lignes de la Morale du Nouveau Testament*

Voir, à la deuxième page de la couverture, nos conditions de vente et d'abonnements.

Le Gérant : J. Grail, Saint-Alban-Leysse (Savoie)
Imprimerie Artistique P. Jacques, Aix-les-Bains (Savoie)
Dépôt légal 3me trimestre 1954



PRIX : **250** fr.